

LIBRAIRIE
JACQUES LECHEVALIER
23, Rue Racine, PARIS VI.

HARVARD UNIVERSITY



LIBRARY OF THE MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOÖLOGY

GIFT OF
GLOVER M. ALLEN



3 2044 072 198 567

~~P = Walvischwangst~~

2nd copy.

HISTOIRE
DES PÊCHES,
DES DÉCOUVERTES
ET DES
ÉTABLISSEMENS DES HOLLANDOIS
DANS LES MERS DU NORD.
TOME TROISIÈME.

H. E. T. & S. F.

DEPT. OF THE INTERIOR

DEPT. OF THE INTERIOR

LANDS AND MINES

DEPT. OF THE INTERIOR

TOMAS F. HARRIS

HISTOIRE DES PÊCHES, DES DÉCOUVERTES

ET DES

ÉTABLISSEMENTS DES HOLLANDOIS
DANS LES MERS DU NORD;

*OUVRAGE traduit du Hollandois par les soins du
Gouvernement, enrichi de Notes, & orné de Cartes
& de Figures à l'usage des Navigateurs & des Amateurs
de l'Histoire Naturelle.*

PAR LE C. BERNARD DE RESTE.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez la V^e. NYON, Libraire, rue du Jardinnet, n^o. 2.

AN IX DE LA RÉPUBLIQUE.

J.A.M.





HISTOIRE DES PÊCHES, DANS LES MERS DU NORD.

CHAPITRE XXXIII.

Etat actuel du Groenland.

IL est toujours très-difficile de civiliser un peuple Sauvage : on ne peut lui donner des loix qu'avec des difficultés presque insurmontables ; pour l'arracher aux préjugés invétérés qui l'abrutissent, il faut faire violence à toutes ses habitudes ; il faut le détacher de toutes ses inclinations , enchaîner toutes ses

Tome III.

A

2 HISTOIRE DES PÊCHES

passions. Comment donc opérer la civilisation d'une Nation que la nature a traitée, sous tous les rapports, avec la dernière rigueur ? Les Groenlandois vivent sur un sol aride que la culture la plus assidue ne sauroit fertiliser ; ce sol n'est couvert, en général, que de mousse, lorsque la neige & la glace n'en couvrent pas toute la surface : ces Sauvages n'ont de l'homme que la stature ; ils sont continuellement occupés à pourvoir à leurs premiers besoins par le travail le plus pénible, & toujours exposés aux dangers les plus imminens, en bravant les rigueurs du climat le plus âpre.

Cependant M. EGGEDE, affecté vivement de la profonde ignorance & de l'état déplorable des différentes hordes du *Groenland*, forma la généreuse résolution d'aller essayer de dissiper les épaisses ténèbres de l'entendement humain chez les *Groenlandois* ; il fonda toutes les difficultés de l'entreprise, elles lui parurent effrayantes, mais son

zèle le détermina à les braver. Son plan parut inexécutable à ses amis ; tous le pressèrent de l'abandonner. On lui suscita des obstacles ; il se roidit contre tous ceux qu'on lui opposoit ; enfin Frédéric IV, Roi de Danemarck , résolut de seconder les pieux desseins de cet ami de l'humanité : M. Eggede fut envoyé au *Groenland*, en qualité de Missionnaire , avec un traitement annuel de 300 *Ryksdallers* ; il partit pour sa mission, le 3 mai 1721.

Une Compagnie de Négocians de Bergen, avoit fait entrevoir au Roi de Danemarck, la possibilité de former une nouvelle branche du commerce national au *Groenland* ; la mission de M. Eggede devoit naturellement en préparer & faciliter l'exécution.

Ce Missionnaire entra sain & sauf dans une des plus grandes baies du *Groenland*, *Baalsfrivier*, après une navigation des plus périlleuses (1). Il

(1) Le 3 Juillet 1721.

4 HISTOIRE DES PÊCHES

s'établit dans une île , qu'il nomma l'*Isle d'Espérance*. L'équipage du navire , destiné à en faire la première colonie Danoise , construisit , à la hâte , une maison de pierre & de boue , pour M. Eggede ; elle fut couverte de planches , & fut habitable peu de temps après (2).

Quoique les naturels du pays ne fussent pas absolument tranquilles sur les projets ultérieurs de leurs hôtes , il les reçurent cependant assez bien , pendant les premiers mois de leur établissement. Ceux-ci avoient amené avec eux leurs femmes & leurs enfans ; cette suite inquiéta les Groenlandois ; la crainte succéda à la surprise ; ils comprirent enfin que ces étrangers ne s'étoient pas donné la peine de construire une maison , pour l'habiter seulement pendant quelques mois ; ils conclurent que ces nouveaux venus vouloient s'établir dans leur île. Dès ce moment , les Groenlandois

(1) Le 30 Août 1721.

interdirent aux Danois , l'entrée de leurs huttes ; ce ne fut qu'à force de présens & de bons procédés , que les Sauvages s'adoucirent & qu'on parvint à les tranquilliser. Les Groenlandois néanmoins ne voulurent pas recevoir chez eux ces étrangers ; ils ne consentirent qu'avec peine à leur céder une hutte particulière qu'ils avoient appropriée à ce sujet ; ils prirent encore la précaution de monter la garde nuit & jour à l'entrée de cette caverne, pour éviter toute surprise. Enfin les Sauvages s'humanisèrent peu à peu ; ils furent moins méfians & finirent par recevoir chez eux les Européens ; les uns & les autres finirent par se visiter avec confiance.

Je passerai sous silence les peines , les obstacles de toute espèce & les désagrémens personnels que M. Eggede eut à surmonter , avant d'entrevoir la possibilité de réaliser son plan de civilisation. Tous les moyens qu'il employa au commencement , ne lui donnèrent

qu'un résultat très-peu satisfaisant. Les progrès du commerce furent seulement un peu plus sensibles que ceux du christianisme, quoique la propagation de l'Evangile fût le principal objet de ce pieux Missionnaire.

Les Groenlandois, quoique pauvres, conservèrent soigneusement le superflu de leurs provisions d'hiver, pour les Hollandois, avec lesquels ils faisoient, depuis plusieurs années, un petit commerce assez avantageux. Les Danois eurent la mortification de voir, au printemps de 1722, qu'une flottille Hollandaise, qui aborda à l'île dans laquelle ils venoient de s'établir, fit plus d'achats dans l'espace d'une demi-heure, qu'ils n'en avoient faits eux-mêmes pendant tout le cours de l'hiver, quoiqu'ils fussent sur les lieux. Ils s'étoient même procuré si peu d'objets de première nécessité, qu'ils éprouvèrent une sorte de disette jusqu'au mois de Juin suivant : un navire de *Bergen* leur apporta des provisions à cette époque :

ils eurent alors l'assurance d'en recevoir tous les ans , malgré les pertes considérables que la Compagnie de Bergen fit au commencement de cet établissement.

La Compagnie envoya trois navires au Groenland , en 1723 ; l'un de ces bâtimens étoit destiné à la Pêche de la Baleine. Cette pêche fut heureuse, & le navire , chargé de poisson , arriva sans accident à Bergen. Les armateurs furent en quelque sorte défrayés de leurs avances ; le commerce faisoit des progrès ; mais il n'en étoit pas de même de la civilisation. Les Groenlandois envisagèrent l'écriture & la lecture comme une folie ; ils accusèrent de paresse , le Missionnaire & sa petite Colonie ;

« *vous passez , leur disoient-ils , toute la*
 » *journée à feuilleter un livre ; pendant*
 » *que nous employons tout notre temps*
 » *à la Pêche des Phoques , à tendre*
 » *des lacets aux oiseaux , pour pourvoir*
 » *à notre subsistance , & procurer l'utile*
 » *& le nécessaire à nos ménages.* »

Lorsque le Missionnaire eut appris assez bien la langue Groenlandoise pour se faire entendre, il commença à leur prêcher l'Evangile. Les Sauvages assistèrent avec plaisir aux premières instructions ; ils écoutoient même très-attentivement l'explication de la morale évangélique. M. Eggede en augura bien ; mais ses espérances furent bientôt déçues. Les Groenlandois trouvèrent que les sermons étoient trop fréquens ; que les exercices de Religion étoient trop multipliés ; que le chant des hymnes leur faisoient perdre un temps précieux pour la Pêche , & ils finirent bientôt par ne plus vouloir entendre le Missionnaire ; ils ne parurent plus aux exercices de piété. Tous les hommes se ressemblent quant au fond. Ils sont tous avides de nouveautés, même en fait de croyance : mais si des intérêts personnels ne les retiennent dans la nouvelle Secte, ils reviennent bientôt à celle que leur légèreté seule leur a fait quitter. Un jour que le Missionnaire étoit en chaire ,

un ANGEKOK (1) arriva subitement, & s'annonça en battant sur une espèce de tambour, pour appeler les Sauvages; ceux-ci quittent précipitamment l'église & se rassemblent autour de leur prêtre. M. Eggede néanmoins continua son sermon; les Sauvages rentrent, & se moquent du prédicateur; ils fignent ses gestes; lui font toutes sortes d'avaries; ils l'accusent de mensonge, & lui disent que leur *angedok* étant monté au ciel, il n'y a rien vu de tout ce qu'il leur raconte; que sur-tout il est faux que le firmament doive s'affaïsser un jour; que par conséquent les menaces qu'il leur fait de la fin du monde, ne sont que des chimères. Jusques-là les Sauvages s'en étoient tenus aux ironies, au mépris, aux

(1) Les *Angedoks* sont, à proprement parler, des prêtres Groenlandois. Ils passent, chez cette nation, pour être *Devins*, ou *Sorciers*. Ils ont le même crédit chez eux, qu'ont eu de tout temps, les prêtres de toutes les Nations, sur leurs Compatriotes du même culte qu'eux. Voyez tom. II, chap. XXI.

injures; mais abusant de la patience du Missionnaire & de celle des Colons, ils poussèrent si loin l'insulte & les outrages, qu'enfin les Danois les menacèrent, à leur tour, de les mettre à la raison avec leurs fusils; cette menace produisit son effet, l'*angekok* lui-même prit la fuite, & la tranquillité fut rétablie.

La patience du Missionnaire, mise à toutes sortes d'épreuves, se soutint jusqu'au bout; cet homme respectable en reçut la seule récompense qu'il ambitionnoit : quelques Groenlandois embrassèrent le Christianisme. Ces néophytes firent sa consolation : son zèle en devint plus actif; il travailla assiduellement à faire de nouvelles conversions. Cependant, à l'approche de la saison de la Pêche, plusieurs de ces nouveaux convertis abandonnèrent tous les exercices de piété pour se livrer à leurs travaux ordinaires.

M. Eggede avoit envoyé à Copenhague deux jeunes Groenlandois, pour

s'en servir à leur retour & avancer par leur secours, la civilisation & la conversion de leurs compatriotes. L'un de ces enfans mourut à Bergen; le second, appelé ПОЕК, revint au Groenland, en 1725. Ce jeune homme ne manqua pas de raconter à ses compatriotes, tout ce qu'il avoit vu en Danemarck. Il leur fit une pompeuse description du Royaume, de ses richesses, des édifices de la capitale, du palais du Roi, de la magnificence de la cour, de la somptuosité des meubles & des habits; du luxe & de la manière dont son camarade & lui avoient été reçus & traités par-tout, & sur-tout de la grandeur & de la beauté des temples; il leur montra les riches présens qu'il avoit reçus du Roi & de tous les Grands du Royaume; il ne manqua pas de leur parler avec emphase de la puissance du Monarque & de sa nombreuse armée. M. Eggede fut profiter de tout ce que le jeune Groenlandois avoit raconté; il en prit occasion de faire aux

Sauvages , un magnifique tableau de la puissance du Créateur : il leur dit , que la grandeur & la puissance de Dieu étoient bien au-dessus de celle du Roi de Danemarck ; que l'Être-Suprême étoit le Roi des Rois , auprès duquel tous les hommes ne sont que des vers de terre.

Cependant *Poëk* n'étoit pas aussi épris des merveilles qu'il avoit racontées à ses compatriotes , qu'on auroit dû s'y attendre , après tout ce qu'il avoit vu & les présens dont il avoit été comblé ; il reprit bientôt ses habitudes sauvages ; il abandonna son île & se retira sur l'une des côtes les plus méridionales du Groenland , où il se fixa après y avoir construit une habitation à sa manière. On l'y maria avec une Groenlandoise ; on eut bien de la peine de déterminer cette femme à épouser un homme qui , disoit-elle , s'étoit dégradé au point de faire l'éloge des mœurs & de la façon de vivre étrangères à son pays. Il est donc bien difficile de corriger la Nature ! Plus elle

est brute, & plus elle paroît se roidir contre tous les efforts qu'on fait pour la policer; on ne peut l'adoucir qu'en lui faisant violence.

Poëk travailla pendant cinq années consécutives, avec peu de fruit; il surmonta avec un courage héroïque, des difficultés & des obstacles toujours renaissans. Enfin, en 1728, il crut voir son travail récompensé, sa persévérance & sa patience couronnées de quelques succès.

Cinq navires danois, escortés par un vaisseau de guerre, abordèrent sur les côtes du Groenland. Ils étoient chargés de matériaux, de canons, de munitions & de tout ce qui est propre à la construction & à la défense d'un fort que le Roi de Danemarck avoit ordonné de construire, pour protéger la nouvelle Colonie : ces navires portoient aussi une garnison, qui devoit être aux ordres d'un Gouverneur-Directeur du commerce. Ce Gouverneur avoit ordre de protéger le commerce,

14 HISTOIRE DES PÊCHES

& de défendre les Groenlandois contre les incursions des pirates qui venoient leur enlever de force leurs huiles & les fanons de Baleine. On avoit aussi embarqué sur cette flottille, des hommes mariés, des maçons, des charpentiers, des artistes, & des ouvriers de toute espèce; quelques-uns de ces derniers s'étoient engagés volontairement, mais la plupart avoient été retirés des prisons pour être déportés dans ce pays inculte, & pour y travailler en expiation de leurs crimes. On avoit mis aussi à bord quelques chevaux, pour gravir les montagnes, afin de découvrir plus facilement de nouvelles terres. Un de ces navires avoit reçu l'ordre d'aborder, s'il étoit possible, sur la côte orientale. L'entreprise étoit périlleuse & l'ordre très-difficile à exécuter (1).

Tous ces préparatifs & les dispositions

(1) Voyez tome II, Dissertation sur l'Islande, chap. XV.

qui en avoient été la suite, devinrent bientôt inutiles. Une maladie contagieuse, qui est assez ordinairement la suite de ces sortes d'établissmens, fit un ravage affreux & attaqua particulièrement les nouveaux débarqués. M. Eggede en attribue principalement la cause, à la nouvelle manière de vivre & sur-tout à l'oisiveté de la plupart des nouveaux venus. On remarqua que les matelots & tous les hommes de force, continuellement occupés à un travail pénible, ne furent presque pas atteints par la contagion. Les artistes & les hommes les plus utiles à la civilisation, en moururent tous. Les chevaux même périrent; il n'avoit pas été possible de les employer à l'usage qu'on s'étoit d'abord proposé d'en faire; ils auroient pu néanmoins servir au défrichement des terres, pour les mettre en culture. La révolte ouverte des Colons acheva de dévaster cet établissement nouveau : un très-grand nombre de ces malheureux, dont la plupart

étoient de très-mauvais fujets, voyant qu'il s'en falloit de beaucoup qu'on les eût transportés dans une terre fertile & abondante, ne trouvant, au contraire, dans ce pays aride, que des privations cruelles & un travail pénible, se répandirent en plaintes sur la manière dont on avoit, disoient-ils, abusé de leur bonne foi. Bientôt ces hommes exaspérés passèrent des murmures aux menaces. Les soldats, enhardis par ce commencement de sédition, menacèrent à leur tour; la vie des Directeurs de la Colonie fut en danger, mais particulièrement celle des Missionnaires; ils les accusèrent d'être les auteurs de leurs maux & de l'éloignement de leur patrie : ils furent tous obligés de se précautionner & de se tenir sur leur garde; M. Eggede, lui-même, qui n'avoit eu rien à craindre pour sa vie, parmi les Sauvages, eut le chagrin d'être forcé de tenir des armes au chevet de son lit, pour défendre sa vie contre des Chrétiens ses compatriotes.

La

La contagion ne cessa ses ravages qu'au printemps de l'année 1729 ; elle avoit emporté plusieurs des féditieux ; les Danois & les Groenlandois gagnèrent infiniment par la mort de ces perturbateurs de la tranquillité publique. Les Groenlandois , cependant , ne voyoient qu'avec peine leurs côtes se peupler d'étrangers ; les soldats , sur-tout , portèrent leurs craintes au plus haut point. Quoique ces Sauvages attribuaissent la cause de la contagion à la colère des esprits qui , selon eux , voltigent dans les airs , ils virent avec chagrin que beaucoup des leurs en avoient été les victimes , & avec plus de chagrin encore , que les Européens y avoient survécu en grand nombre ; ils ne pouvoient , sur-tout , pardonner au Missionnaire d'avoir échappé à la maladie ; ils le regardoient comme l'*angekok* , ou le maître des Colons Danois. Pour se soustraire à l'oppression des Européens , les Sauvages prirent la résolution désespérée de s'enfuir vers le Nord jusques dans

la plus profonde baie. Voilà le premier fruit que le gouvernement Danois retira de la malheureuse précaution qu'il avoit prise de faire construire un fort, & d'y mettre une garnison ; la religion & le commerce y perdirent beaucoup.

Christian IV succéda à Frédéric IV. Ce prince connut bientôt les besoins pressans de la Colonie ; elle exigeoit des dépenses considérables ; il résolut, en 1731, de l'abandonner, parce que le Commerce n'en retiroit aucun avantage, & que la Religion Chrétienne n'y faisoit presque aucun progrès. Il fit partir un navire avec ordre aux Colons de quitter une contrée aussi déserte. Cependant il laissa à M. Eggede le choix de revenir en Danemark, ou de demeurer parmi les Sauvages, avec tous ceux qui voudroient partager son sort. Il permit même au Missionnaire de garder tant pour lui, que pour ses compagnons, des provisions pour un an ; mais il déclara qu'il n'en enverroit plus dans la suite, & qu'en cas qu'ils persistassent

dans le dessein de s'établir au Groenland, ils ne devoient plus compter sur aucune espèce de secours. Tous saifirent avec joie l'occasion de retourner dans leur patrie. Le courageux & zélé Missionnaire, ne pouvant se résoudre à abandonner un ouvrage commencé avec tant de peines & de difficultés, déclara que lui & sa famille étoient décidés à rester, quoiqu'ils n'eussent plus aucun secours à attendre de leur patrie. Il vit partir tous ses compatriotes; deux Missionnaires qui étoient venus partager ses travaux apostoliques, le quittèrent aussi. Le navire se trouvant trop petit, pour prendre à son bord tous ces malheureux Colons, M. Eggede en retint dix auprès de lui, & il prit des vivres pour un an, conformément à la permission que le Roi lui en avoit donnée.

Le départ des Danois jeta la Mission dans le plus grand mépris; les Groenlandois n'eurent plus de confiance au Missionnaire; ils le regardèrent comme

un imposteur. Lorsque cet infatigable prêtre se présentoit dans les huttes des Sauvages, ceux-ci faisoient cacher leurs enfans pour qu'il n'eût pas occasion de les catéchiser ; eux-mêmes ne faisoient plus aucune attention à la morale qu'il leur prêchoit ; ils ne vouloient seulement pas l'écouter. Ce pieux apôtre, accablé de fatigues, & encore plus rongé de chagrin, tomba malade ; ne pouvant plus faire ses voyages ordinaires dans les différentes habitations des Groenlandois, il chargea son fils du soin de le remplacer dans ses courses apostoliques.

Le Roi néanmoins, vivement touché du zèle du Missionnaire, malgré la menace qu'il avoit faite de ne plus envoyer de secours, lui en fit passer un peu l'année suivante, assurant toujours que c'étoit pour la dernière fois. Heureusement la Pêche de cette année fut très-abondante, & la Compagnie de Bergen prit la résolution, en 1733, de raviver au Groenland, le Commerce

qu'elle paroïssoit avoir abandonné pour toujours : le Roi même le protégea alors efficacement. L'appât du gain produisit ce bon effet ; cet appât fut favorable à la Religion.

Trois frères Moraves (*Hernutes*) s'étoient embarqués sur le même navire ; M. Eggede les reçut avec cordialité, & ces trois nouveaux Missionnaires travaillèrent, de concert avec lui, à la conversion des Sauvages (1) ; les progrès en furent lents ; cependant ce secours inopiné ranima le zèle du Missionnaire & lui donna de nouvelles forces. Les Sauvages, trop occupés de pourvoir à leur subsistance, n'alloient aux instructions qu'avec répugnance ; ils n'avoient pas la patience nécessaire

(1) Le Missionnaire professoit & prêchoit le Luthéranisme ; les Missionnaires hernutes étoient d'une secte différente sous des rapports essentiels ; cependant M. Eggede les associa sans scrupule à ses travaux apostoliques ; ils prêchoient, à la vérité, le Christianisme, & en cela, le pieux Évêque du Groenland donna l'exemple le plus remarquable de la tolérance religieuse. (*Note du Traducteur*).

22 HISTOIRE DES PÊCHES

pour y apporter une attention suivie, & n'en retiroient conséquemment que peu de fruit.

La horde la plus peuplée, établie sur les rives de *Baalsfrivier*, s'étoit dispersée dans les Isles & sur les montagnes. Ces Sauvages, au nombre de deux mille, composant à peu près deux cents habitations, s'occupoient uniquement de la pêche des Phoques, & de la chasse des Rennes. Aux approches de l'hiver, ils faisoient des excursions au Midi & au Nord du Continent : ils parcouroient souvent, dans ces voyages périodiques, deux cents milles de pays : il étoit impossible de les réunir pour les instruire. Leur aversion marquée pour la Religion chrétienne, étoit un nouvel obstacle aux progrès de la Mission. Cependant, un petit nombre de ces Sauvages parut assez assiduellement aux catéchismes des Missionnaires ; quelques-uns embrasèrent le Christianisme. La plupart de ceux-ci abandonnèrent les exercices de Religion, au temps de la chasse des

Rennes , & s'adonnèrent fans réserve à leurs occupations ordinaires. A la fin de l'hiver , ils quittèrent absolument les Missionnaires , & redevinrent à leur égard , ce qu'ils étoient avant leur conversion.

Le nombre des Missionnaires Moraves augmenta ; M. Eggede voyant qu'ils étoient en état de continuer la Mission fans lui , repartit pour le Danemark , en 1736. Cet homme respectable par son zèle , par son courage & par ses travaux évangéliques , s'étoit épuisé pour établir la Religion au Groenland , & n'avoit pas eu la consolation du succès qu'il s'étoit promis. Les frères Moraves l'avoient , pour ainfi dire , supplanté (1) ; ses infirmités ne lui permettoient plus de reprendre ses travaux avec l'activité nécessaire pour réussir dans son entreprise ; il profita donc de la permission qu'il avoit obtenue de

(1) M. Eggede étoit très-tolérant. Les différens cultes du Christianisme lui paroïssent tous bons.

24 HISTOIRE DES PÊCHES

revenir dans sa patrie, il s'embarqua avec le plus jeune de ses fils, ses deux filles, & le corps de son épouse; il abandonna pour toujours, quoiqu'à regret, ce pays sauvage qu'il avoit voulu civiliser & gagner au Christianisme.

Le Roi le reçut avec bonté & lui fit une pension de deux cents louis; il continua de favoriser la Mission autant qu'il étoit en son pouvoir, & mourut dans l'Isle de *Falster*, le 5 Novembre 1752, âgé de soixante-treize ans.

Les frères Moraves sont seuls chargés aujourd'hui de la Mission du Groenland. Le nombre des convertis montoient, en 1752, à trois cents, & en 1754, à quatre cents. Ces progrès ne sont pas considérables, & ce qui les rend moins précieux, c'est qu'on voit de temps à autres, quelques Sauvages apostasier, fuir les Missionnaires & reprendre leurs premières habitudes. Le désordre se mit, en 1762, parmi les Chrétiens Groenlandois; quelques illuminés d'entre eux voulurent amalgamer

quelques principes de leur Croyance nationale avec les principes de la Religion des Frères Moraves ; la morale des Sauvages différant essentiellement de celle du Christianisme , les Missionnaires s'opposèrent à ce mélange monstrueux ; les nouveaux sectaires se séparèrent & firent bande à part.

On peut donc conclure que le Groenlandois , attaché , comme il est , à ses habitudes , à sa façon de vivre , & borné jusqu'à la stupidité , est incapable de civilisation. Encore moins peut-on se promettre de lui faire adopter les principes du Christianisme , & de le convaincre de la pureté de la morale évangélique. Les efforts qu'on a faits & qu'on fait encore pour y parvenir , sont louables ; mais il est bien à craindre qu'ils ne soient toujours infructueux.



CHAPITRE XXXIV.

Voyages remarquables de quelques Pêcheurs Hollandois au Groenland : dangers courus par ces hardis Navigateurs ; Naufrages & moyens employés par quelques-uns pour se sauver.

QUOIQUE les dangers de la mer soient communs à tous les Navigateurs, les Pêcheurs qui partent tous les ans pour les parages du Nord, en courent & de plus grands & de plus multipliés, que ceux qui naviguent dans le Sud. Les premiers ont à redouter la voracité & la hardiesse des Ours, qui les attaquent plus d'une fois dans leurs chaloupes ; ils en feroient la proie, s'ils n'étoient toujours en garde contre l'ennemi le plus astucieux & le plus féroce (1). Ils sont continuellement exposés

(1) Voyez tom. I^{er}., p. 229, planç. XI, p. 232.

au froid, contre la rigueur duquel il leur est très-souvent impossible de se prémunir ; la pêche même de la Baleine est sujette à des accidens terribles, & qu'il est aussi impossible de prévoir que de détourner ; enfin ils sont continuellement menacés ou d'être emportés par les glaces, ou d'y être ensevelis. Je vais raconter quelques malheureux accidens particuliers, arrivés aux plus hardis Pêcheurs Hollandois ; j'indiquerai les causes de ces déplorables naufrages, & les moyens que quelques Capitaines de navires ont quelquefois employés pour se sauver ; ce tableau, tout lugubre qu'il est, pourra être d'une grande utilité à ceux qui, par la suite, s'exposeront aux mêmes dangers sur les mers du pôle arctique.

Didier-Albert RAVEN, capitaine du navire pêcheur, le *Spitsbergen*, fit un voyage très-malheureux, en 1639. Arrivé, après une navigation des plus heureuses, sur le bord des glaces du *Spitsbergen*, il y fut assailli par une

tempête furieuse. Le vent étoit si fort, qu'il lui fut impossible de virer : les autres navires pêcheurs, placés sur la même ligne, ne furent pas plus heureux que lui dans cette manœuvre : l'espace leur manquoit, ils étoient trop près de la glace qui leur auroit opposé une dangereuse résistance. La neige qui tomboit à force, empêchoit ces Navigateurs de voir devant eux, pour diriger le navire; la mer devint si agitée, que l'éperon du navire le RAVEN plongeoit souvent dans l'eau, & que l'ancre de garde, la plus grosse de toutes, étoit entraînée par la rapidité des flots. Le vaisseau étoit si fort sur le côté, qu'à peine on pouvoit se soutenir sur le tillac; le Capitaine fit jeter beaucoup de sel sur les endroits les plus glissants; cette précaution fut inutile, il fut impossible de passer de l'avant à l'arrière.

Le navire dérivant toute la journée, dépassa, vers le soir, le bord de la glace fixe; mais un nouveau danger se présenta. L'équipage apperçut à l'avant,

un énorme glaçon qu'on ne put éviter ; il s'en montra un second sur la gauche ; on gouverna pour passer entre les deux ; on ne put y parvenir , parce qu'on étoit encore trop près du bord de la grande glace , de façon que sans pouvoir l'empêcher , le navire fut rapidement porté vers ces deux redoutables écueils. On fit les derniers efforts pour les surmonter , le navire étoit absolument sur le côté , le gouvernail au lof , & les voiles de l'arrière entièrement déployées ; le vaisseau , par cette disposition , tournoit sur lui-même avec tant de force , que le glaçon au vent , se trouva sous l'eau derrière le mât de misaine ; ainsi le navire fut emporté avec violence contre le glaçon de la gauche. Le choc fut si terrible , que l'équipage crut que le vaisseau alloit s'ouvrir. Cependant ne voyant flotter aucun gabarit , leur crainte diminua un peu ; mais ils connurent bientôt qu'ils s'étoient flattés en vain , car le navire commença sur-le-champ de couler à fond. On prévint

ce malheur en coupant les mâts ; par ce moyen, le navire continua à dériver, en faisant toujours beaucoup d'eau. Plusieurs matelots découragés, mirent quelques chaloupes à l'eau, pour se sauver ; mais s'y étant jetés en trop grand nombre, ils chavirèrent bientôt, & dans un moment ils furent tous noyés.

On crut que le navire alloit s'engloutir ; la proue étoit si avant dans l'eau, qu'on chercha à se réfugier au-dessus de la dunette ; quelques matelots grimpèrent sur le mât d'artimon, mais se trouvant trop chargé, il consentit bientôt & se brisa : il tomba dans l'eau avec les malheureux qui s'y étoient réfugiés, & ceux-ci éprouvèrent bientôt le sort de leurs camarades. L'eau gagna de plus en plus le vaisseau ; l'arrière remonta un peu, mais bientôt après, il se sépara de l'avant & resta à flot, environ à six pieds au-dessus de l'eau.

Cet accident fit périr encore quelques

matelots , qui furent engloutis dans la mer. La misère de ceux qui échappèrent à ce naufrage , ne peut se décrire. Ils n'avoient , ce semble , d'autre fort à attendre , que celui de leurs compagnons. La mer toujours agitée , passoit avec tant de violence sur ce fragment du navire , qu'à chaque fois elle entraînoit quelques matelots. Plusieurs d'entre eux , à demi-morts de froid , n'ayant plus la force de se tenir aux cordages ou aux ancres , tombèrent dans la mer , au moment d'expirer. Le reste de ce malheureux équipage apperçut enfin , à une petite distance , quelques navires , mais il étoit impossible qu'on vînt à son secours : ces navires étoient aussi le jouet de la mer , & chacun ne pensoit alors qu'à se sauver.

Enfin , la portion du vaisseau restée sur l'eau , commença à tourner : son mouvement coupa un peu la violence des flots qui venoient se briser contre lui. Le Capitaine étoit resté avec vingt-neuf hommes. La tempête fut encore

plus terrible dans la nuit ; ces malheureux avoient à combattre tout à-la-fois les vagues qui menaçoient de les engloutir à chaque instant , le froid & la faim. La mer parut plus tranquille le matin ; mais ces infortunés roidis par le froid , ne pouvoient faire aucun mouvement pour entretenir le peu de chaleur naturelle qui leur restoit. Ils parurent avoir besoin de dormir, ils se couchèrent , mais quelques-uns moururent pendant ce sommeil léthargique. Le Capitaine fut aussi jeté dans l'eau , mais comme il se tenoit fortement au cordage dont il s'étoit saisi , il regrimba , quoique avec peine , sur le bloc qui furnageoit encore. Le temps s'adoucit insensiblement ; mais le navire s'enfonçant toujours , les matelots jetèrent à la mer les ancres & tout ce qui restoit encore , pour tâcher de l'alléger : cette précaution leur fut de quelque utilité.

Un des malheureux matelots , voyant le danger s'accroître à chaque instant , proposa de construire , à la hâte , une
forte

forte de radeau avec le peu de planches qui restoit : malgré l'opposition du Capitaine , on se mit à l'ouvrage sur-le-champ. Heureusement que les vagues l'emportèrent au moment qu'il fut lancé & qu'on se préparoit à s'y réfugier. Pour surcroît d'infortune , ces malheureux , manquant d'eau & ne pouvant plus résister à la soif brûlante qui les dévorait , furent obligés de boire leur propre urine pour l'étancher. La seconde nuit , plus terrible encore que la précédente , emporta quelques autres matelots.

La tempête se calma vers le matin , & la mer devint tranquille. Nos malheureux naufragés n'en étoient guère mieux. Dénudés de toutes sortes de provisions , ils attendoient tous leur dernière heure. Le pilote découvrit , vers midi , une voile à peu de distance : peu de chose suffit pour ranimer l'espérance de ceux qui touchent à leur dernier moment. Ces infortunés firent les derniers efforts pour mettre des

signaux de détresse : ces signaux furent heureusement aperçus ; bientôt après arrivèrent trois chaloupes. Ainsi furent sauvés , après quarante - huit heures d'une détresse complète & du danger toujours imminent de perdre la vie , vingt hommes , reste d'un équipage de quatre - vingt - six , dont soixante - six avoient péri pendant la tempête. Arrivés au navire , la mort sur les lèvres & sans mouvement , on leur prodigua tous les soins usités en pareil cas : on leur mit les pieds dans la saumure chaude ; malgré la violence de ce remède , ils recouvrèrent bientôt l'usage des sens ; les membres se dégelèrent ; on leur donna à manger & à boire , on les fit coucher , & ces malheureux furent , dans peu de jours , rétablis. Le contre-maître , ayant les jambes gelées , fut le seul qui succomba le lendemain de sa délivrance : il fut impossible de lui sauver la vie.

En 1670 , le capitaine , *Jean-Laurens PIT* , commandant le navire pêcheur ,

le *Blecker*, (Blanchisseur), éprouva un sort à peu-près semblable. Son navire fut subitement jeté dans les glaces, par un vent de sud-est, qui agita la mer avec tant de violence, que toutes les manœuvres furent cassées dans un moment. Après avoir épuisé toutes les ressources pour sauver le navire, & tous les efforts étant devenus inutiles, vingt-neuf hommes de l'équipage l'abandonnèrent; & au moyen de quelques perches, dont ils s'étoient munis, en sautant d'un glaçon à l'autre, ils gagnèrent une plage de glace ferme. Ils avoient eu la précaution d'amener trois chaloupes pour s'en servir au besoin, & ils n'étoient parvenus à les sauver qu'avec des peines infinies. Arrivés à la glace ferme, ils s'y établirent de leur mieux, & y souffrirent, pendant vingt-quatre heures, le froid le plus cruel. Le Capitaine étoit resté à bord avec sept hommes de l'équipage; il espéroit pouvoir gagner la pleine mer, en profitant de quelques fortes secousses qui

lui en ouvrirent le passage à travers les glaçons ; ils avoient même fait toutes les dispositions nécessaires à ce sujet. Le malheur voulut que l'*écoute de la hune* fût cassée par un glaçon ; cet accident causa la perte du navire ; il alla se briser contre une autre masse de glace. Le Capitaine se détermina alors à se saisir promptement d'une des chaloupes restées à bord ; il s'y jeta avec ses compagnons d'infortune. Il longea le côté de la glace ferme , sans trop savoir où il aboutiroit , car il tomboit une si grande quantité de neige , que ses compagnons avoient peine à se voir les uns les autres dans la chaloupe même. Enfin la neige ayant cessé , le Capitaine apperçut les matelots qui s'étoient retirés sur la glace ; il leur fit signe de venir à son secours ; l'un d'eux s'approcha de la chaloupe , il y jeta un bout de funin (*ligne du harpon*) , & , par ce moyen , il délivra son Capitaine & ses sept camarades. Tout l'équipage attendit encore douze heures sur la glace ,

espérant de découvrir quelque navire, sur lequel il pût se réfugier. Enfin, perdant tout espoir de secours, & pressés par la faim, la soif & le froid, ils s'embarquèrent dans les quatre chaloupes : sur la proposition que le Capitaine leur en fit, ils gagnèrent la pleine mer, & s'abandonnant à la Providence, ils voguèrent pendant douze heures, exposés aux plus grands dangers. Ils apperçurent alors un navire à l'avant d'eux : cette vue ranima leur espérance & leur courage; ils firent force de rames & arrivèrent tous heureusement à bord du navire du capitaine *Posthout*, leur compatriote. Ils y furent tous reçus, & ils durent la vie à ce brave homme, qui, en se chargeant d'un équipage de plus, s'exposoit au danger de manquer de vivres, dans une contrée où il est impossible de s'en procurer.

Corneille-Nicolas BILLE perdit son vaisseau, richement chargé, en 1675, au moment où il se dispoit à partir pour la Hollande. Surpris par la glace,

son navire en fut tellement comprimé, qu'il crêva & coula à fond. Tout l'équipage fut sauvé, mais ce ne fut qu'après avoir erré sur mer dans les chaloupes, pendant quatorze jours, en souffrant la faim, la soif & le froid. Il dut son salut à un navire Hollandois qui le rencontra luttant contre les dangers de toute espèce, dans un climat qui n'offroit aucune ressource. Treize autres navires pêcheurs périrent, la même année, dans les glaces de *Sméérenbourg*, au *Spitsbergen*. Le même Capitaine perdit un second navire, en 1678. Il s'étoit amarré avec le navire le *Renard Rouge*, tout près de la glace ferme. Des glaçons énormes vinrent les y heurter à l'improviste. Le *Renard Rouge*, encore sur son lest & prenant très-peu d'eau, fut tellement battu, que dans un moment il coula à fond; il fut poussé sous la glace; on n'aperçut plus ni le corps du navire, ni les mâts; tout disparut pour toujours. Heureusement que l'équipage, se trouvant sur le tillac, eut

le temps de se sauver sur la glace, dont il étoit très-près. Le navire du capitaine BILLE, fut mis en pièces. Les équipages de ces deux navires, réunis sur les glaces, firent des efforts incroyables pour sauver cinq chaloupes avec quelques provisions; dans peu d'instans, le navire coupé en deux, l'avant fut porté sous la glace, l'arrière se perdit dans la mer, & devint le jouet des vagues; l'équipage, composé alors de soixante hommes, se trouvoit exposé à périr sur la glace; nul vaisseau ne se présentoit au loin pour en espérer du secours. Le Capitaine proposa alors, de conduire les chaloupes au bord de la glace, de les lancer & d'affronter tous les dangers. Le pilote fut de cet avis avec un petit nombre de matelots. Tous les autres préférèrent d'attendre que la mer se calmât, & que la neige cessât. On partagea les provisions, & les premiers s'embarquèrent sur deux chaloupes; ils se séparèrent, & furent assez heureux pour trouver

d'autres navires qui les reçurent à leur bord. Ceux qui étoient restés sur le champ de glace, y dressèrent une espèce de tente, avec quelques pièces de vieilles voiles qu'ils avoient eu le bonheur de retirer du vaisseau naufragé. Au bout de deux jours, pressés par la faim, autant que par le froid, ils se déterminèrent à gagner la mer; ils voguèrent quelque temps sans appercevoir aucun navire; enfin ils abordèrent un vaisseau François qui les reçut. Au bout de quelque temps, ces malheureux signalèrent un navire Hollandois; huit d'entre eux se jetèrent dans une chaloupe, & se rendirent au navire de leur Nation; le Capitaine, homme cruel & avare, les rebuta, & ne voulut pas les recevoir à son bord. Ils prirent le parti de se réfugier encore sur la glace, sous une tente qu'ils dressèrent derrière le vaisseau qui y étoit amarré, & dont le Capitaine avoit cruellement rejeté leur prière. Ils y passèrent deux jours & deux nuits dans la plus grande détresse; le

Capitaine, plus affecté des reproches qu'ils auroit à essuyer à son retour en Hollande, que de l'extrémité à laquelle il avoit réduit ces infortunés, leur permit enfin de venir coucher à son bord. Ce barbare partit peu de jours après; il laissa ces malheureux sans ressource; ils le suivirent pendant douze heures dans la chaloupe; il les écarta à coups de perches & les abandonna impitoyablement. La Providence ne les abandonna point; ils furent assez heureux de rencontrer, au moment où ils alloient périr, un autre navire Hollandois qui se fit un devoir de les sauver.

Le navire *la Concorde*, périt malheureusement la même année, au 26^e. degré. Il avoit fait une pêche des plus abondantes : il s'enfonça entièrement sous la glace, & disparut dans un moment, sans qu'il fût possible même de prendre aucune précaution pour éviter ce malheur. Le Capitaine & l'équipage eurent à peine le temps de sauter sur la glace : cet équipage fut

heureusement recueilli par un autre navire Hollandois.

Trois bâtimens Hollandois étoient amarrés ensemble à la glace, dans le *Détroit de Hinlopen*, dit le *Waygat*, le 13 Aout 1676, assez près d'une montagne de glace (1). Ils se dispofoient à repartir avec le produit de leur pêche pour la Hollande. Ces navires furent affaillis tout-à-coup par une prodigieufe quantité de glaçons, qui bientôt formèrent un vaste champ de glace. Les Capitaines montèrent, à la hâte, fur les dunettes respectives de leurs bâtimens, pour découvrir une iflue & gagner la pleine mer. Il n'étoit déjà plus temps.

(1) Les glaçons s'accumulent dans cette contrée, à une hauteur fi prodigieufe, que ce n'est pas exagérer que de donner le nom de montagnes à ces monceaux de glace. Ce qui contribue encore beaucoup à leur élévation, c'est la neige qui y tombe en très-grande quantité & qui s'y gèle au même moment. Ces montagnes font auffi ftables, auffi hautes, & fans doute auffi anciennes que les Alpes & les Pyrénées; l'aspect en eft auffi varié; elles fervent de point d'indication aux Navigateurs.

Les navires s'enfoncèrent , & quoique le flux fût à son plus haut point , ils restèrent immobiles. Le désespoir s'empara bientôt des équipages ; ils murmurèrent & menacèrent d'abandonner leurs Capitaines, ne voulant pas s'exposer au danger de périr de froid & de faim, sans avoir aucun espoir de secours. Le capitaine *Ouvekees* , un des trois , parvint à leur persuader , quoique avec beaucoup de peine , de rester encore quelque temps avec lui pour ne pas perdre le navire & sa riche cargaison.

Après dix-neuf jours de crainte & de détresse , le temps se radoucit tout-à-coup , & dans l'espace d'une nuit , le dégel fut si considérable , qu'il fut possible de manœuvrer les navires & de les conduire à volonté. La joie fut extrême ; & sans perdre du temps à lever les ancres , on s'empressa de couper les cables ; on remorqua les navires au moyen des chaloupes , & on parvint à les sortir du *Waygat* , jusques vis-à-vis le *Pape Gaays Hoek* (le Cap du

Perroquet) ; alors on déploya les voiles , & on arriva le même jour au *Cap de Biscaye* ; le second jour , on gagna *Zuidbaay* (la Baye du sud) , d'où l'on partit pour se rendre en Hollande : le voyage fut très-heureux.

Il est à remarquer que ces trois navires avoient été surpris par la glace , dans une saison où on ne devoit pas s'y attendre , & qu'ils s'en dégagèrent au moment où on ne devoit pas l'espérer. La fermeté du capitaine *Ouvekees* , envers son équipage , sauva ces trois riches cargaisons ainsi que tous ces hommes désespérés , qui se seroient infailliblement perdus , s'ils avoient suivi leur dessein.

La Compagnie Hollandoise du Groenland voulut essayer de faire un établissement durable , en 1633 , à *Spitsbergen* & à l'isle *Maurice*. On y laissa sept hommes de bonne volonté pour y passer l'hiver. L'année suivante on les y retrouva bien portant. Ils furent remplacés par sept autres , à qui on donna des

provisions suffisantes pour une année, & tout ce qui étoit indispensable pour les garantir autant que possible, des incommodités & des malheurs d'un climat aussi âpre & d'un pays absolument dépourvu des objets de première nécessité.

Ces sept hommes, aussitôt après le départ de leurs compatriotes, essayèrent de prendre quelques Baleines; mais ils ne réussirent pas dans cette périlleuse & difficile entreprise. Ils se flattèrent d'être plus heureux à la chasse des Rennes & du Renard; ils échouèrent encore & ne purent se procurer aucune provision fraîche pour l'hiver. Le soleil les quitta le 20 Octobre, & force leur fut de se retirer dans la hutte qu'ils avoient préparée pour hiverner. Peu de semaines après leur réclusion, le scorbut se déclara de la manière la plus terrible; ces malheureux n'ayant ni viande fraîche, ni légumes verts, ni aucune sorte d'herbes, furent tous en proie aux suites les plus cruelles de cette maladie; ils furent

bientôt épuisés. Les remèdes ordinaires, dont on les avoit suffisamment pourvus, ne produisirent aucun bon effet. Trois de ces infortunés moururent. Leurs quatre camarades, malgré leur extrême foiblesse, parvinrent enfin à faire trois cercueils, dans lesquels ils déposèrent les cadavres. Ces quatre infortunés crurent prolonger leur vie de quelques jours, & peut-être même adoucir l'âcreté de leur mal, en tuant leur Chien & en le mangeant faute d'autre viande fraîche. Leur but fut rempli en quelque façon; ils se trouvèrent soulagés. Ils tuèrent un Renard au commencement de Février; la viande de cet animal leur fit du bien, mais leurs forces ne se rétablissoient pas. Les Ours à cette époque commencèrent à les inquiéter; ces animaux s'approchoient de leur hutte par troupes. C'eût été pour eux un bonheur; mais n'ayant presque pas la force de charger leurs fusils, ils étoient encore moins en état d'ajuster les Ours; & quand bien même ils en auroient abattu un

par hafard , ils n'euffent pas été plus avancés , par l'impossibilité où ils auroient été de le traîner dans leur loge , de l'écorcher & de le dépecer. Le scorbut faisoit toujours des progrès terribles ; la bouche n'étoit plus qu'un ulcère ; ils ne pouvoient plus mâcher leur biscuit ; enfin trois d'entre eux commencèrent à cracher le fang , & la dysenterie les réduisit bientôt aux dernières extrémités. *Jérôme CARLOEN* , le moins foible , pouvoit à peine allumer un peu de feu.

Le soleil reparut le 24 de Février ; mais quoique cet astre bienfaisant ranime tout dans la nature , les quatre malheureux qui le virent reparoître , ne se ressentirent nullement de son influence ; leurs forces étoient déjà trop affoiblies. Voici comme ils s'expriment eux-mêmes dans le Journal qu'ils tenoient de leur séjour dans cette contrée déserte :

« Nous sommes tous les quatre étendus sur nos couchettes , & nous vivons encore ; nous mangerions volontiers ,

» si l'un de nous étoit en état de se lever
 » & de faire du feu ; mais les douleurs
 » nous empêchent de nous traîner. Nous
 » supplions le Tout - Puissant , à *main*
 » *jointes* , de nous délivrer de cette vie ,
 » en mettant fin à notre martyre ; car
 » il nous est impossible de prolonger
 » nos jours sans prendre quelque aliment
 » & réchauffer nos membres glacés :
 » il nous est impossible aussi de nous
 » porter du secours les uns aux autres ;
 » chacun de nous doit supporter sa pro-
 » pre infortune ».

Tel est le testament de mort de ces
 quatre Matelots , victimes de leur cou-
 rage. Ils succombèrent sans doute bientôt
 après à la violence des convulsions qui
 devoient être la suite de la faim qui les
 dévorait. Les navires Pêcheurs , arrivés
 au printemps , les trouvèrent tous morts
 dans leur hutte. Ils l'avoient si bien fer-
 mée en dedans , tant pour se garantir
 du froid , que pour se défendre des
 attaques des Ours , qu'il fallut entrer
 par-dessus le couvert. Un des Matelots
 descendit

descendit dans cette cabane, qui n'étoit plus qu'un sépulcre obscur ; il ouvrit la porte , & l'on trouva les cercueils qui renfermoient les cadavres des trois premiers morts : deux des quatre derniers étoient étendus sur leur couchette , & les deux autres à terre , sur une pièce de voile. Ces malheureux avoient dû souffrir au-delà de tout ce qu'on peut imaginer ; les nerfs s'étoient tellement retirés, que leurs genoux touchoient au menton ; ils ne formoient plus qu'une espèce de bloc arrondi.

Quoique l'exemple que je viens de citer , se renouvelle assez souvent , & qu'on puisse en trouver un grand nombre d'autres à peu près semblables , il arrive cependant quelquefois que des navires pêcheurs , surpris par la glace presque au moment de leur retour , & sans espoir de l'effectuer , sont délivrés tout-à-coup , & trouvent une issue qui les ramène en pleine mer. Voici entre autres un fait qui , par sa singularité , mérite d'être rapporté. Il prouve que si les

dangers de mer font extrêmes, les hasards qui les font disparoître, y font auffi très-multipliés. Plus d'un Navigateur s'est cru perdu fans ressource, au moment inattendu de sa délivrance.

Le Capitaine *Jacob JANZEN*, Commandant le navire la *Dame Marie-Élisabeth*, partit de Hambourg, le 7 Avril 1769, pour la pêche de la Baleine: il arriva à la vue des glaces le 28. Parvenu au 74^{me}. degré 40 minutes de latitude septentrionale, il fit ses apprêts pour la pêche. Le 17 Mai il amarra son navire à la glace de l'Est du Spitsbergen, au 78^{me}. degré & 5 minutes. La pêche fut si heureuse, que le 30 du même mois, il avoit déjà pris quatorze Baleines.

Au moment où l'on s'y attendoit le moins, il se leva un vent violent de sud qui ramena les glaçons que le vent du nord & d'est avoient fait dériver dans la partie du sud. Le navire se trouva renfermé dans une petite anse formée par ces glaçons accumulés. D'autres bâtimens qui étoient en vue, furent de

même cernés par la glace , & toute communication de l'un à l'autre devint désormais impossible.

Le 12 Juin , un vent d'ouest soufflant avec impétuosité , occasionna un mouvement subit en mer qui divisa les glaçons à droite & à gauche. Cette secousse ouvrit un canal par lequel le navire gagna à pleines voiles les sept autres vaisseaux qui étoient en vue. Il navigua de concert avec six autres pendant trois jours , en cotoyant la glace ferme. Les glaçons se rassemblèrent avec tant de force autour des navires , que deux Hollandois & un Anglois , en furent brisés ; ils furent perdus sans ressource.

Le 27 du même mois , un mouvement subit & extraordinaire de la glace qui les entouroit & les retenoit dans cette anse , ranima leur espoir. Les montagnes de glace s'écroulèrent , & laissèrent une issue suffisante aux vaisseaux pour se débarrasser & cotoyer la plage glacée. Cependant le Capitaine de la *Dame Marie* , malgré les progrès assez

rapides qu'il faisoit vers la pleine mer, crut devoir prendre, à tout événement, la précaution de diminuer la ration de biscuit. On mit tout en œuvre pour s'éloigner des glaces ; tous les efforts qu'on fit à ce sujet furent inutiles. Le navire se trouva le 20 Août au 73^{me}. degré 48 minutes de latitude. Il ne fut plus guère possible de gouverner vers la mer. Le brouillard, ou plutôt les frimats devinrent si épais, le vaisseau en étoit tellement couvert, qu'il ressembloit plutôt à une montagne mouvante de glace, qu'à un navire à la voile. On fut obligé, pour donner de la mobilité aux manœuvres, de les dégager des glaçons à grands coups de marteaux, & de se servir d'un fer chaud pour achever de les faire jouer. Heureusement qu'il ne tomba presque point de neige pendant tout ce pénible travail. Le brouillard avoit tenu l'équipage dans une obscurité parfaite pendant trente-six heures, & lorsqu'il commença à se dissiper, on connut, par les premières étoiles qui furent aperçues, que

la nuit commençoit. L'approche de l'hiver, qu'on peut dire être presque sans fin dans cette contrée, s'annonçoit déjà par la fuite des oiseaux de mer & celle des Phoques, qui ne suivoient plus le vaisseau : les Hibous au contraire parurent en quantité, & ne laissèrent plus aucun doute sur l'arrivée de cette triste saison. Les courans qui, dans le bon temps, portent toujours du nord au sud-ouest, avoient déjà pris une direction vers le sud, & le 14 Septembre, on étoit revenu au 73^{me}. degré de latitude septentrionale. Le vent du sud-est amena une forte gelée, & le 18 du même mois, le navire se trouva encore renfermé dans la glace. Du 20 Septembre au 15 Octobre, le temps fut variable; pendant cet intervalle, le Capitaine conçut quelquefois l'espérance de se dégager. Le vent chassoit le navire, tantôt vers le nord, tantôt vers le sud; mais presque toujours avec un danger imminent. La neige, la pluie, l'obscurité des nuits, qui déjà étoient de quatorze heures, &

mille autres accidens s'opposoient constamment à une manœuvre réglée. Le 23 Octobre, le navire se trouva au 71^{me}. degré 14 minutes de latitude, à huit milles de l'Isle de *Jan Mayen*. Il n'étoit plus possible de sortir de ces parages avant le retour de la belle saison; le Capitaine fit encore diminuer la ration, pour ne pas s'exposer à manquer absolument de vivres. Il ne restoit plus que trois barriques de biscuit. Le Capitaine ordonna que pour le ménager, on donneroit le soir, de la queue de Baleine grillée. L'équipage s'en contenta, & trouva même ce mets excellent. Un Matelot, cruellement attaqué du scorbut, fut guéri en peu de jours, en faisant usage de cet aliment, assez méprisé jusques-là. Par ce moyen, on fut tranquille sur les vivres jusqu'au milieu du mois de Février; on se flatta qu'en attendant, on gagneroit peu à peu vers le sud, & qu'enfin on pourroit arriver en Islande, en faisant le trajet sur la glace.

Le thé manqua; on y suppléa par de

petits copeaux de bois de gayac, & de la rognure de poulies de navire ; on remplaça le tabac à fumer, qui manqua aussi, par l'écorce des cerceaux de barrique.

Du 1^{er}. au 30 de Novembre, les frimats ne discontinuèrent pas ; & la congélation fut si forte, que non-seulement tous les vivres furent absolument gelés, mais même que les joints du tillac s'ouvrirent avec tant de violence, qu'on eût pris ses écartemens pour des coups de pistolets. On craignoit à tout moment que le vaisseau ne crevât lui-même. Le Capitaine fit couvrir le tillac de voiles, afin que le froid, trouvant une espèce de résistance, ne parvînt pas avec autant de facilité, jusque dans l'intérieur du navire. Les Renards & les Ours, attirés vraisemblablement par l'odeur des queues de Baleine grillées, assaillirent le vaisseau par grandes bandes ; mais les Ours sur-tout étoient si farouches, qu'à la moindre menace, ils fuyoient très-loin. Il ne fut pas possible d'en tuer ; cependant

c'eût été une très-grande ressource dans la position où l'on se trouvoit.

Le 12 Novembre, temps auquel le jour n'a que 5 heures de durée, au 70^{me}. degré 60 minutes, il se leva un vent du nord assez violent, pour mettre en mouvement la glace qui entouroit le navire. Les glaçons prirent leur direction vers le sud. L'espérance d'une délivrance prochaine vint encore flatter l'équipage & ranimer son courage, presque entièrement abattu. Il se remit à la manœuvre avec un nouveau zèle, & à force de patience & de travail, on parvint à remettre le gouvernail à sa place, & à déployer les voiles. Cette opération demandoit un courage héroïque, car la gelée avoit roidi tous les cordages. Le 18, il survint une grosse pluie, jetée avec violence par un vent de nord-ouest. On ne douta plus alors, que le soir même, on ne fût hors des glaces; en effet, le 19 au matin on se trouva en pleine mer; & n'ayant plus à courir que les dangers ordinaires de la navigation,

on se flatta avec raison, que les vaisseaux arriveroient sans autres dangers dans leurs ports respectifs. Le 5 Décembre, le navire la *Dame Marie*, Capitaine *Frédérick Pieters*, jeta effectivement l'ancre au *Texel*, après avoir été plusieurs fois sur le point de périr dans les glaces du Spitsbergen ; les autres parvinrent aussi à leur destination.

Si la pêche de la Baleine a des attraites pour les Entrepreneurs de cette branche de commerce, par le gain qu'elle leur présente, elle doit, ce semble, inspirer une répugnance insurmontable aux Marins qui s'y livrent, par les dangers imminens auxquels ils s'exposent, & que des exemples aussi funestes que multipliés, doivent rendre encore plus effrayans. Les Hollandois n'en ont cependant jamais été rebutés ; ils sont même les seuls qui l'aient faite en grand. En voici je pense la raison. Cette pêche demande des avances considérables, une connoissance exacte & une fréquentation suivie des parages du pôle septentrional ;

une patience à toute épreuve, une résignation froide à tous les événemens de mer, dans le climat le plus rude & le plus dénué de ressources ; un calme raisonné dans la manœuvre, lors même que tous les travaux, pour éviter le naufrage, paroissent inutiles & infructueux ; enfin une économie dans les provisions, dont les Marins Hollandois sont seuls capables par caractère. Aussi sont-ils les seuls qui aient tiré de cette pêche tous les avantages qu'elle donne, malgré les pertes considérables qu'ils ont essuyées à différentes époques.

Je finirai ce Chapitre par la Relation de la pêche de l'année 1777. Cette Relation circonstanciée piquera, je pense, la curiosité du lecteur, & pourra servir d'instruction aux Marins qui, pour agrandir notre commerce national, se dévoueront aux fatigues & aux dangers d'une pêche que les François ne connoissent encore que par *oui-dire*. Depuis 1608, elle a fait une principale branche de la richesse nationale en Hollande, jusqu'en

1785, époque à laquelle cette pêche fut presque totalement abandonnée, parce qu'elle cessa d'être protégée par le Gouvernement, entraîné par le Prince Stadhouder dans les intérêts de l'Angleterre. Epoque funeste sous tous les rapports, pour un peuple qui devoit sa prospérité, son aisance, sa subsistance même, à son industrie, à sa navigation & à ses établissemens dans les deux Indes; époque qui prépara les conquêtes faciles des Anglois, sur la nation Batave, presque entièrement dépouillée aujourd'hui de son Commerce national. Le sort des Hollandois est absolument à la merci du peuple le plus orgueilleux, le plus basement jaloux de la prospérité d'autrui, & conséquemment le plus ennemi de toutes les nations commerçantes. Il est de l'intérêt le plus pressant de tous les peuples Navigateurs de se réunir contre l'Angleterre, pour lui arracher le sceptre des mers, qu'elle porte aujourd'hui avec tant de hauteur, & dont elle fait l'abus le plus barbare.

Le navire la *Guillaumine* (*Willemina*), commandé par *Jacob-Henri Broerties*, de *Zaandam*, sortit du Texel le 14 Avril 1777, & arriva sans accident le 22 Juin, à la grande plage de glace mouvante du *Groenland*. Il s'y amarra, & fit ses préparatifs pour la pêche.

Cinquante autres navires s'y étoient rendus aussi; ce parage étoit le plus attrayant, par la multitude des Baleines qu'on y rencontroit. La *Guillaumine* en avoit déjà pris une le lendemain de son arrivée. Le 25, ce navire se trouva renfermé dans la glace; les glaçons qui dérhoient vers le sud, l'entouroient, le pressoient dans tous les sens; il courut le plus grand risque de se briser. Pour éviter ce malheur, l'équipage fut obligé, pendant huit jours & huit nuits sans interruption, de scier la glace qui cernoit le bâtiment. Ce travail étoit d'autant plus pénible, qu'elle avoit jusqu'à treize pieds d'épaisseur.

Beaucoup de navires amarrés à l'est du même champ de glace, eurent le

bonheur de se débarrasser , & de regagner la pleine mer ; pendant que la *Guillaumine* & vingt-sept autres restoient enfermés dans les glaces. Par la fuite, dix-sept de ces navires eurent le bonheur d'en sortir & de se sauver.

La *Guillaumine* resta exposée au même danger , jusqu'au 25 de Juillet. A cette époque , les glaçons commencèrent à se séparer & à présenter une espèce d'issue. Le Capitaine mit à profit cet instant de bonheur ; il fit remorquer le navire par les chaloupes ; au bout de quatre jours d'une remorque assidue & des plus laborieuses , il arriva à un autre champ de glace qui lui barra le chemin , & le navire fut encore une fois renfermé dans un bassin assez étroit. Il y trouva quatre autres bâtimens , qui n'y étoient arrivés comme lui , qu'avec des peines infinies & des dangers multipliés. Il ne restoit plus aucun espoir d'en sortir. Ces quatre navires étoient commandés par *Jeldert Janz , de Groot ; Claas Janz Kastricum , de Zaandam ;*

Volkert Janz, d'*Amsterdam*, & *Marten Janz*, de *Hambourg*.

La terrible situation de la *Guillaumine* jeta l'épouvante dans le cœur de tous les Marins qui la montoient : l'équipage étoit composé de quarante-quatre hommes. Le vent d'est-nord-est portoit continuellement au sud, en vue du pays de *Gale Hamkes*. La glace qui servoit de barrière, ne donnant aucune espérance de se briser & d'ouvrir un passage, le Capitaine prit la résolution de diminuer les rations, & l'équipage fut obligé de se contenter d'une modique distribution.

La forte gelée commença au premier Août; la compression du navire fut telle, qu'on craignoit à chaque instant qu'il ne se brisât, & qu'à peine on osoit se livrer au repos, qu'un travail continuel rendoit absolument indispensable de temps en temps. Le 16, arrivèrent encore quatre autres navires dans la même plage & en aussi mauvais état que ceux qui y étoient déjà; ils étoient

commandés par *Dirk Broer*, *Rælof Meyer*, *Jacob Bremer* d'*Amsterdam* & *Ridmer Hendriks*, de *Gottembourg*. Il s'éleva une tempête, le 19 : le vent souffloit avec beaucoup d'impétuosité de l'est-nord-est; les glaçons arrivoient sur les navires avec une force extraordinaire; le vaisseau de *Volkert Janz* en fut violemment ébranlé; la *Guillaumine* se foutint encore; mais elle fut comprimée à cinq à six pieds au-dessus du lest.

Le 20, tout annonça un naufrage assuré & un malheur inévitable. Un terrible ouragan s'éleva du même point; il maltraita cruellement les vaisseaux qui déjà avoient été désarmés : celui de *Marten Janz* fut brisé; & les glaçons s'accumulèrent autour des autres, jusqu'à la hauteur de vingt-quatre pieds. La *Guillaumine*, après avoir perdu deux chaloupes, une grosse ancre & plusieurs voiles, fut jetée sur le côté du navire du capitaine *Kastricum*; sa quille extérieure resta sur la glace. Des cinq premiers navires arrivés dans cette

64 HISTOIRE DES PÊCHES

plage, deux y avoient péri ; celui de *Kastricum* avoit plusieurs voies d'eau , & deux seulement se soutenoient encore sans avoir éprouvé des avaries considérables. On distribua sur ceux-ci les équipages des navires naufragés , & le lendemain de l'ouragan , on y porta toutes les provisions , ainsi que tous les effets qu'il fut possible de sauver , en les retirant des débris des vaisseaux brisés.

Les trois navires échappés jusqu'alors à la fureur des vents & des glaçons , furent entièrement fixés dans la glace , le 25 Août ; ils y restèrent immobiles. Les Capitaines résolurent alors d'envoyer douze hommes aux quatre autres navires qui étoient dans la même position , à une certaine distance. On apprit à leur retour , que deux de ces navires avoient été mis en pièces par la pression des glaçons , que les deux qui restoit étoient dans l'état le plus déplorable. Ces Messagers apportèrent aussi la triste nouvelle , que deux vaisseaux
Hambourgeois,

Hambourgeois, un peu plus éloignés, avoient péri par le même accident.

Quoique les navires restassent dans cette triste situation, les monticules de glaçons qui s'étoient formées à leurs côtés, avoient dérivé, & le 24 du même mois, l'*Islande* étoit en vue. Deux jours après, il se fit un petit mouvement dans la glace, & les capitaines *Broer* & *Meyer* en profitèrent vraisemblablement pour gagner la pleine mer; car quatre jours après, ils n'étoient plus en vue.

Quoiqu'on fût menacé à chaque instant, de perdre le bâtiment la *Guillaume*, on le conserva néanmoins jusqu'au 13 Septembre. Ce jour-là, une montagne de glaçons vint se briser avec tant de fracas contre ce navire, qu'il fut mis en pièces dans un clin-d'œil. Cet accident fut si subit, que beaucoup de matelots qui étoient couchés, n'eurent pas le temps de prendre leurs habits, & furent contraints de se sauver à moitié nus sur la glace, où

66 HISTOIRE DES PÊCHES

ils restèrent exposés à la rigueur du plus grand froid. A peine put-on sauver une petite quantité de provisions ; le navire comprimé à plus de dix pieds au-dessus du niveau de l'eau , fut enfin totalement brisé & enterré sous un monceau énorme de glaçons.

Le bâtiment du capitaine de *Groot* ayant péri de la même manière, le 7 du même mois, il ne restoit plus d'autre ressource pour recevoir les équipages des navires perdus, que celui du capitaine *Castricum*. On étoit parvenu, à force de peine, d'en fermer toutes les voies d'eau ; & il ne couroit plus aucun danger de couler à fond.

On s'achemina vers le vaisseau de *Castricum* ; mais la glace n'étant pas encore assez solide, & les craquemens des glaçons, en se séparant les uns des autres sous les pieds des voyageurs, faisant craindre un nouveau naufrage, on fut obligé de reculer. On prit alors la résolution d'établir une tente sur la glace ferme, & de s'y réfugier pour se mettre,

autant que possible, à l'abri du froid excessif qu'on éprouvoit. On alluma du feu avec les débris des navires, & on se maintint, comme l'on put, dans cet asile précaire, en attendant quelques secours extraordinaires de la providence. La chaleur du feu faisoit fondre la glace, & le sol de la tente s'emplissoit d'eau. Pour parer à cet inconvénient, on fut obligé de faire des trous de distance en distance, afin de la faire écouler; sans cette précaution, il auroit fallu changer de place trop souvent. Le peu de repos qu'on prit pendant la nuit, ranima cependant le courage de ces malheureux; ils firent de nouveaux efforts le lendemain matin, pour arriver au vaisseau de *Castricum*; ils se remirent en chemin, & encouragés à la vue d'un petit pavillon placé sur le mât de perroquet, ils firent des efforts incroyables, sachant alors que le vaisseau, dégagé des glaçons, étoit en pleine eau.

Les trois capitaines, *Broerties*, de *Groot* & *Volkert Janz*, dont les navires

avoient été naufragés , étoient à la tête de leurs équipages. Le voyage fut périlleux : ces infortunés Marins furent obligés de sauter d'un glaçon à l'autre pendant tout le temps qu'il dura , & c'étoit toujours avec un danger imminent de périr. Cependant , lorsqu'au 1^{er}. Octobre ils crurent être parvenus au terme de leurs malheurs , il virent , au contraire , qu'il n'y avoit plus d'espérance de salut pour eux. Le vaisseau étoit dans un état plus déplorable qu'auparavant , ils le trouvèrent emporté beaucoup plus loin & prêt à se briser par la pression extraordinaire des glaces. Ils y furent cependant reçus. A peine étoient-ils arrivés , qu'ils furent suivis par environ cinquante hommes de l'équipage du vaisseau de *Hans Christiaan* , de Hambourg. Ce bâtiment avoit péri le 30 Septembre. Le Harponier & douze Matelots avoient été engloutis , en cherchant à gagner l'Islande sur un des débris du navire.

Autant qu'on pouvoit le conjecturer ,

on se trouvoit dans ce moment, vers le 64^e. degré de latitude septentrionale. Les vivres commençoient à manquer; on n'avoit pour toute provision que celle du vaisseau du capitaine *Castricum*; elle étoit loin de suffire à la nourriture des Matelots & des malheureux qu'il venoit de recevoir à son bord. Aussi ne tarda-t-elle pas à être entièrement épuisée. Bientôt ces infortunés furent en proie aux horreurs de la disette la plus affreuse; ils furent réduits, pour appaiser la faim qui les dévorait, à ronger le peu de chair qui restoit attachée à la racine des fanons de baleine; les chiens des navires perdus furent égorgés, & cette dégoûtante nourriture fut destinée à ceux qui étoient sur le point de mourir de faim; l'eau de neige où l'on faisoit infuser des copeaux de bois, servoit à étancher la soif brûlante qui consumoit ces malheureux. Ils touchoient tous à leur dernier moment, quand enfin le navire dériva vers la côte, & ne s'en trouva éloigné que

de cinq à six milles. Plusieurs Marins firent des efforts inutiles pour gagner la terre ferme; ils parvinrent seulement jusqu'à une Isle déserte, où ils cueillirent quelques petits fruits noirs sur des buissons. Force leur fut de terminer leur course à cette Isle.

Il se leva, le 10 Octobre, un vent furieux qui fit craindre, pendant plusieurs heures de suite, la perte du navire; on parvint cependant à le conserver ce jour-là; mais le lendemain il fut si rudement assailli par des énormes glaçons, qu'enfin il se brisa & périt sans ressource : les débris en furent ensevelis sous la glace. Ce malheur fut si subit, qu'on n'eut pas même le temps de retirer quelque peu de bois de chauffage du vaisseau naufragé. On avoit cependant sauvé, dans les premiers momens, quelques pièces de voile & onze chaloupes. Cette précaution fut inutile; il fallut penser à chercher son salut par la fuite; on s'y disposa en sautant d'un glaçon sur un autre, jusqu'à ce

qu'on fût parvenu à une plage glacée, assez étendue pour contenir tous ces malheureux. Ils y arrivèrent enfin avec des peines incroyables, & furent assez heureux pour y apporter le peu de vivres qu'ils avoient sauvé. L'état déplorable de ces Marins ne peut se décrire. Exposés, sans abri, au froid le plus rigoureux, sur un glaçon immense qui menaçoit à tout moment de se briser & d'engloutir tous ceux qui s'y étoient réfugiés; dépourvus de vivres, presque nus, n'ayant désormais d'autre perspective que de mourir de froid & de faim, ou d'être ensevelis sous la glace: telle étoit la douloureuse situation de ces hommes abandonnés de l'Univers entier, dans le climat le plus âpre du globe.

Cependant comme l'espérance n'abandonne l'homme qu'au dernier moment, ces infatigables Navigateurs dressèrent, à la hâte, deux mauvaises tentes avec les pièces de voile qu'ils avoient emportées, & s'y établirent comme ils purent,

attendant avec résignation que la Providence disposât d'eux. Ils y restèrent jusqu'au 13 Octobre. Ne voyant alors aucune possibilité de s'y maintenir, & menacés à tous momens d'aller échouer contre quelque monceau de glaçons, vu que le champ de glace qui les portoit, dérhoit continuellement; deux cent trente d'entre eux résolurent de tenter un second voyage pour tâcher d'aborder sur la côte. Vingt-six, jugeant ce projet impraticable, restèrent encore quelque temps dans le même lieu.

Les émigrans n'étant pas du même avis sur la route à suivre, se séparèrent en plusieurs bandes. Nous les suivrons pied à pied, parce que le chemin qu'ils se frayèrent sur cette plage déserte, pourra servir d'indication à ceux qui, par la suite, pourroient se trouver dans les mêmes circonstances que ces intrépides Marins. Ces accidens ne sont que trop fréquens sur les mers les plus voisines du pôle.

Les capitaines *Jeldert Janz*, de *Groot*,

Hanz Christiaan & *Marten Jan*, se mirent en route le 13 Octobre, & furent suivis par quarante matelots. Ils emportèrent treize biscuits chacun pour toute provision. Après une marche, courte à la vérité, mais des plus pénibles, ils arrivèrent sur les bords d'une Ile; ils y entrèrent & y passèrent la nuit. Le jour suivant, ils crurent aborder sur la côte de la terre ferme; mais ils s'étoient trompés : ils ne trouvèrent qu'un vaste marais mouvant, à peu de distance de la côte. Ils furent surpris d'y voir quelques habitans. Des Matelots de la compagnie, qui heureusement savoient quelques mots de la langue de ces Sauvages, leur demandèrent des secours. Quoique l'on pense communément que les Sauvages ne sont pas hospitaliers, ceux-ci s'empresèrent d'accueillir les naufragés; ils vinrent les prendre dans leurs canots & les conduisirent dans leurs huttes; ils leur servirent, pour appaiser leur faim, des Eperlans desséchés, de la viande de Phoque, & de la salade qui

croissoit autour de leurs habitations. Nos voyageurs passèrent quelques jours avec leurs bienfaiteurs ; mais pour ne pas les affamer , en consommant leurs provisions d'hiver , ils s'en séparèrent , & se remirent en route dans l'espoir de trouver quelque Colonie Danoise qui pût les recevoir & leur fournir le nécessaire. Leur marche fut des plus pénibles ; ils parcoururent diverses habitations de Groenlandois ; accueillis dans quelques-unes , mal-traités dans d'autres , ils furent exposés plus d'une fois à mourir de faim & de soif. Un peu de mousse qu'ils alloient chercher sous la neige , la chair crue de leurs chiens qu'ils furent obligés de tuer , & quelques corneilles qu'ils eurent le bonheur de prendre , furent presque leur seule nourriture , pendant ce triste voyage. Enfin après des accidens de toute espèce , des fatigues incroyables , ces Marins arrivèrent , le 13 Mars 1778 , à *Frederikshaab* , habitation Danoise. Ils y furent généreusement reçus ; on

leur donna tous les secours possibles ; après un séjour suffisant pour se rétablir, ils s'embarquèrent pour le Danemark, d'où ils arrivèrent sains & saufs en Hollande.

Les capitaines *Castricum*, *Broerties* & autres, qui avoient pris leur direction vers le nord, avec la plus grande partie de leurs équipages, après avoir éprouvé la même détresse, arrivèrent aussi à *Frederikshaab*, à l'exception de *Broeties*, qui étoit mort en chemin.

Ceux de leurs compagnons d'infortune qui n'avoient pas pu se déterminer à les suivre, avoient gardé une chaloupe, des tentes, & une petite provision ; le glaçon sur lequel ils étoient restés, les emporta à la dérive vers *Staaten-Hoek* ; peu s'en fallut qu'ils n'y trouvassent tous leur tombeau. Le champ de glace qui les portoit, se morcela, & la mer étoit tellement agitée, qu'ils coururent le plus grand danger d'être renversés & entraînés par les lames qu'elle leur envoyoit. Heureusement que le vent tourna

au sud-ouest; il leur fut facile alors de prendre terre.

Ils découvrirent, le 16 Octobre, une chaloupe abandonnée par l'équipage de *Castricum*; ils y trouvèrent un homme qui, n'ayant pas pu suivre ses camarades, y attendoit une mort certaine. Deux de leurs compagnons, restés en arrière, les joignirent le même jour; ils avoient été obligés d'abandonner un vieillard sur la pointe d'un glaçon, où sans doute il avoit fini sa triste existence.

Tous ces malheureux réunis, ne revirent leur patrie qu'après avoir couru bien d'autres dangers : ils furent encore le jouet de la mer, avant de pouvoir gagner le continent du Groenland. Ils y furent reçus de la manière la plus hospitalière, par différentes hordes de Sauvages, qui partagèrent avec eux leurs chétives provisions. Ils arrivèrent enfin dans les établissemens Danois, qu'ils ne trouvèrent pas mieux pourvus; cependant ils reçurent par-tout des

DANS LES MERS DU NORD. 77
secours proportionnés aux facultés de
ces petites Colonies.

Arrivés à *Holsteinburg* (établissement
Danois, au 67^{me}. degré) ils apprirent
qu'un navire du Roi de Danemark étoit
à l'ancre à deux milles de distance
de la côte. Ce bâtiment apportoit des
provisions ; il devoit hiverner, & faire
la pêche l'année d'après ; ils s'engagèrent
sur ce navire. La pêche fut heureuse,
& le navire étant de retour en Dane-
mark, ces malheureux naufragés repas-
sèrent en Hollande.

On compte que le total des équipages
de ces trois navires perdus dans les glaces,
se montoit à quatre cents cinquante
hommes ; cent quarante seulement
eurent le bonheur de se sauver, après
avoir éprouvé tous les malheurs d'une
navigation longue & périlleuse, & dont
j'ai beaucoup abrégé le détail.

Ce Chapitre est très-long dans l'ori-
ginal Hollandois. J'ai cru devoir le rac-
courcir, pour éviter de fastidieuses
répétitions. Le tableau des naufrages

que je viens de mettre sous les yeux de nos Navigateurs , les instruira suffisamment des dangers qu'ils ont à courir dans les mers du pôle , & des moyens qu'on peut employer , non pour les éviter , mais pour les surmonter quelquefois. La patience, le courage, l'habileté, l'intrépidité & le flegme des Navigateurs Hollandois que je leur propose pour modèle, doivent être pour eux des leçons précieuses, & doivent aussi les encourager à s'adonner à une pêche lucrative, malgré les grands dangers qui l'accompagnent.



CHAPITRE XXXV.

Du Spitsberg.

LES mers du Groenland sont parsemées d'Isles plus ou moins grandes; elles entourent ce vaste continent à des distances inégales. *Spitsbergen* est la plus considérable de cet Archipel septentrional; elle est la plus précieuse pour la pêche, par le grand nombre de baies & d'ancrages qu'elle offre aux Pêcheurs. Les Hollandois y ont fait pendant longtemps des pêches abondantes. *Spitsberg* gît au 76^{me}. degré de latitude septentrionale (1), & s'étend jusqu'au 80^{me}. Sa découverte est due à quatre des plus hardis Marins, que la Hollande, si

(1) Les Hollandois qui la découvrirent en 1596, lui donnèrent le nom composé de *Spitsbergen*, & ils le prononcent de même. *Bergen*, signifie *Montagnes*; *spits*, aigu, effilé: c'est comme si l'on disoit *Montagnes effilées*; *Montagnes à pic*. L'Isle en est couverte.

féconde en grands hommes de mer, ait jamais produits.

Les Hollandois ne faisoient , pour ainsi dire , que de naître vers le milieu du XVI^e. siècle : ce peuple venoit de secouer le joug Espagnol ; mais la nation dont ils s'étoient séparés , étoit restée en possession de presque tout le commerce maritime : les Espagnols traitèrent les Hollandois en rebelles , & attaquoient leurs navires par-tout où ils les rencontroient. A peine les Hollandois osoient paroître sur les mers d'Europe ; tout leur commerce se bornoit au cabotage d'un port Européen à un autre. Trop foibles encore pour hasarder de se mesurer avec les Espagnols , ils avoient aussi à se défendre contre les Portugais , non moins redoutables pour eux ; la jalousie en faisoit des ennemis puissans ; la prudence vouloit qu'on dissimulât les outrages , & qu'on ne s'exposât pas aux rencontres.

Les Hollandois étoient outrés contre leurs inquiets ennemis , mais ne pouvant
les

les combattre avec quelque espoir de succès, force leur fut de les éviter. Tous les navires Hollandois rencontrés par les Espagnols , étoient conduits dans les ports d'Espagne , & déclarés de bonne prise ; les équipages étoient traités en esclaves ; souvent on les livroit comme hérétiques à l'inquisition ; la plupart de ces infortunées victimes de la superstition , pourrissoient dans les cachots de ce tribunal sanguinaire. Cette persécution du tyran Philippe II , produisit un effet contraire à l'attente de ce Prince barbare. Il vouloit , par ces vexations inouïes , punir un peuple qui avoit été assez courageux pour rompre ses fers ; ces vexations même furent , pour les Hollandois , une source féconde & abondante de richesses nationales. La nouvelle République , en s'affermissant sur la base d'une liberté civile bien entendue , acquit de la considération dans les quatre parties du Monde , par le commerce qu'elle y fit avec succès ; elle devint grande en usant modérément de ses

82 HISTOIRE DES PÊCHES

richesses & de son crédit : à mesure qu'elle s'élevoit par sa sagesse, son économie & son activité, elle voyoit ses ennemis décroître, s'affoiblir & perdre leur prépondérance ; bientôt elle s'en fit craindre & finit par les réduire à reconnoître son indépendance, & à rechercher son amitié. Heureuse cette République, si elle s'en fût toujours tenue aux sages maximes qui réglèrent pendant longues années, sa conduite politique & qui l'avoient presque rendue la rivale des premières puissances de l'Europe ! Heureuse, si le vrai patriotisme qui animoit ses fondateurs & ses habitans jusqu'au commencement du XVIII^e. siècle, se fût propagé jusqu'à nos jours ! L'esprit public s'est perverti ; l'intérêt personnel, l'égoïsme, le luxe, l'insouciance, le fanatisme de la liberté, tous les vices destructeurs de l'ordre & de la société lui ont porté les derniers coups. Pauvre, parce qu'elle n'a plus de commerce ; dépouillée de ses meilleurs établissemens dans les deux Indes, parce qu'elle n'a plus eu le

moyen de faire respecter son pavillon, avilie par la Nation, sa rivale & son expoliatrice; elle marche à grands pas vers sa ruine.

La première entreprise des Hollandois vers les mers du pôle arctique, fut faite en 1594. Quelques habiles Navigateurs soupçonnèrent en 1592, qu'il existoit un passage par le nord-est, qu'il étoit même préférable à celui du *nord-ouest*. *Guillaume Barentz* entreprit de le chercher. Il sortit du Texel le 5 Juin, avec deux navires & une barque préparée pour la pêche. Il franchit toutes les glaces qui s'opposoient à ce passage, & parvint, avec des peines infinies, au 78^{me}. degré de latitude boréale. La saison étoit déjà trop avancée pour la pêche; ce hardi Navigateur reprit la route de la Hollande; il arriva le 16 Septembre de la même année, sans accident remarquable; à *Amsterdam*. On examina & discuta avec soin le journal de son voyage. Quoique cette première expédition n'eût rien produit, il fut résolu

84 HISTOIRE DES PÊCHES

d'en préparer une seconde pour le printemps suivant.

J. Hemskerk (1), *Corneille Ryp*, *Barentz*, & *Gérard de Ver* en furent chargés. Ils sortirent du Texel en 1595, avec une flottille de sept navires; cette seconde expédition fut encore plus malheureuse que la première. Le voyage fut traversé par des accidens fâcheux; la flottille courut les plus grands dangers; elle rentra dans la Meuse, le 18 de Novembre, dans le plus grand délabrement; elle avoit lutté pendant quatre mois & demi contre les glaces du pôle, & contre une mer des plus dangereuses: assaillie presque continuellement par des coups de vent terribles, on s'estima très-heureux qu'elle n'eût pas péri dans des parages qui n'offrent ni abri, ni refuge, ni moyens de se réparer.

Cette malheureuse entreprise ne laissa

(1) C'est ce même *Hemskerk* qui se signala en 1607, dans le terrible combat qu'il livra aux Espagnols sous le canon de Gibraltar. Il s'y couvrit de gloire.

pas la patience des Hollandois , quoiqu'elle fût très-dispendieuse. Le desir du gain est inné chez cette Nation, qui n'a pour toute ressource , que le Commerce. Obligé de tout tenter pour acquérir des moyens d'existence, le Négociant Hollandois est le plus infatigable & le plus constant dans les grandes entreprises qui offrent autant d'avantages que de périls.

Une troisième expédition pour les mers du pôle fut résolue , & on mit la main à l'œuvre, sur-le-champ, pour la préparer. Cette première société de Pêcheurs fit armer deux navires & les pourvut de tout le nécessaire pour un voyage qui ne promettoit qu'un succès incertain , & dont les dangers étoient aussi évidens que réels.

Les quatre Marins qui avoient échoué dans le second voyage , ne furent pas rebutés ; dirigés par l'esprit national, ils s'offrirent pour conduire cette troisième expédition. Les Armateurs n'eurent garde de les refuser : ils ne crurent pas pouvoir mieux placer leur confiance :

ces intrépides Navigateurs appareillèrent du *Vlie*, le 18 Mai 1596. C'est à ce troisième voyage qu'ils firent la découverte importante du *Spitsberg*, en cherchant le passage du *nord-est*, qu'ils avoient tant à cœur de trouver. La Nation Hollandoise leur doit la reconnaissance la mieux méritée; ils lui ont ouvert une branche de commerce, dont les profits ont été immenses pendant longues années (1).

On ignore encore aujourd'hui, si cette terre n'est qu'une Isle, comme on le croit communément, ou si elle forme une vaste péninsule, tenant au continent par le nord : comme on n'a pas encore pu en faire le tour, il n'a pas été possible de connoître exactement sa situation vers le pôle. Tous les Navigateurs qui ont essayé de tourner cette vaste terre boréale, ont échoué dans leur entreprise.

Les nuits y sont de quatre mois dans le plus fort de l'hiver; les jours dans le milieu de l'été, y sont d'une durée égale.

(1) Voyez tome I, chap. XIII, page 275 & suiv.

Cet été n'a cependant rien de bien chaud; le soleil n'éclaire cette froide contrée, que pendant quatre mois de l'année; deux mois avant & deux mois après le solstice. L'intérieur de l'Isle est absolument inconnu; il n'a pas été possible de connoître la nature de son sol. De longues chaînes de montagnes en couvrent toute la surface; elles se croisent dans tous les sens, & les vallées qu'elles forment, n'offrent à la vue, que des abîmes effrayans comblés de neige & de glace. La seule plaine un peu unie, qui même se prolonge à une grande distance, est celle qu'on a découverte en face de *Moffel-Bay*; elle est à l'est; son terrain est pierreux, & semé d'une infinité de collines; la stérilité du sol la rend inhabitable. Quelques rivières, formées par la fonte des neiges pendant l'été, coulent durant quatre ou cinq mois, dans quelques-unes de ces profondes vallées. On apperçoit alors seulement les sommets des montagnes les plus exposées au soleil; on découvre aussi quelques brins d'herbe sur le revers des

colines , où l'on voit d'innombrables troupeaux de Rennes qui y cherchent leur nourriture. Les glaces portées de la *Nouvelle Zemble* par le vent d'est , & celles que les vents de *nord-ouest* & d'ouest , poussent impétueusement de l'Isle de *Jean Mayen* , s'accumulent sur les côtes de l'Isle à un point que les Pêcheurs sont obligés très-souvent d'abandonner la pêche , de s'enfoncer dans les baies , ou de remonter les rivières pour se soustraire au malheur inévitable d'être brisés par le choc de ces énormes glaçons.

Cette Isle est très-basse vers son milieu ; elle est coupée plus qu'à moitié de sa longueur , par une grande baie , appelée la baie de *Wybe-Janx*. Cette baie a de 8 à 9 milles de profondeur ; & s'étend depuis la pointe méridionale de *Spitsberg* , jusqu'au 79^{me}. degré vers le nord. On y trouve deux Isles , celle des Phoques (*Robben Eiland*) & celle du Narval (*Walrussen Eiland*). La pointe méridionale de *Spitsberg* est au 76^{me}. $\frac{1}{2}$

degré : on la nomme le cap du sud (*Zuidkaap*) ; le cap appelé *Uitkyk*, à l'est, n'en est pas bien éloigné. En faisant voile du cap du sud, vers le nord, on rencontre au 77^{me}. degré, la baie dite *Horizond-Bay*, ensuite la baie de la Cloche, *Klok-Bay*, & au 78^{me}. degré, celle dite *Yzond-Bay* (la baie aux glaces) : celle-ci est très-profonde ; c'est aussi dans cette baie qu'on trouve, à la distance de quelques milles, de *Groene Herberg*, *Klaas-Bille-Bay* & *Behouden Haven*. (*L'Hauberge Verte*, la *Baie de Nicolas Bille* & le *Port de Salut*). En s'avancant un peu vers le nord, on voit une grande baie sur la côte du Continent, appelée *St. Janz-Bay* (la Baie de St.-Jean), derrière l'Isle du *Prince Charles* (*Voorland of Prins Cazet-Eiland*). C'est sur la côte de cette Isle qu'on trouve aussi *Zeehonde-Bay* (la Baie des Chiens Marins) (1).

(1) C'est une seconde Isle des Phoques, ainsi nommée, parce qu'il s'y rassemble une grande quantité de ces animaux amphibies.

On trouve un peu plus loin encore , de *Engelsche Haven* (le Hâvre des Anglais); le rivage en est uni. Au nord de ce cap , est le *Kruis-Baay* (la Baie de la Croix). En cinglant vers la baie de *St. - Jean* , lorsqu'on a dépassé *Zeven Ysbergen* (les sept Montagnes de glace), on découvre les trois Baies , dites de *Hambourg* , de la *Magdeleine* & des *Anglois*. L'Isle Danoise est située entre la baie des Anglois & *Zuid-Baay* (la Baie du Sud) : cette Isle offre aussi une très-jolie baie. L'Isle d'*Amsterdam* est au nord de celle-ci : elle est très-haute du côté de la mer , elle baisse prodigieusement dans l'intérieur ; elle offre une belle plaine , nommée *Smee-renburg*. Elle a deux belles baies , l'une au sud & l'autre au nord (de *Noord-en Zuid-Baay*). La rencontre de ces deux baies , le long de la côte , en forme une troisième , connue sous le nom de Baie de Hollande (*Hollandsche-Baay*). La baie derrière *Zeeuwsche - Uitkyk* , touche à celle-ci , vers le 80^{me}. degré ;

on trouve à la suite *Roode-Baay* (la Baie Rouge), ensuite celle de Biscaie, dite le *Cap* de Biscaie (*Biscaysche-Hoek*).

A l'est du cap de Biscaie, se présente une rade formée par le cap lui-même, & le Champ des Rennes (*Reenen-Veld*); plus loin, & à l'est de cette rade, est une très-grande baie qui s'étend de l'ouest au sud. On la nomme de *Liefde Baay* (la Baie d'Amour). La Baie large (de *Wyde-Baay*), au-dessus de celle-ci, se prolonge vers le sud, & est très-profonde, puisqu'elle atteint le 78^{me}. degré & demi. La baie dite *Moffel-Baay* (la Baie aux Moules), est plus éloignée & s'étend vers l'est; de celle-ci, on arrive par *Vlakken Hoek*, jusqu'au *Waygat*, appelé aussi le *Détroit de Hinlopen*; il offre plusieurs baies, dont la plus connue est celle dite de *Beeren-Baay* (la Baie aux Ours). Ce détroit sépare le *Noord Oosterland* de la partie orientale du Spitsberg; cette partie se nomme *Nieuw-Vriesland* (la Nouvelle

Frise) : il y a aussi quelques baies dans ce Noord-Oosterland (le pays du Nord-Ouest) : les plus considérables sont celles qu'on nomme *Hoepstoks & Brandewyn*. On voit, vers le nord, un archipel de sept Isles (*Zeven Eilanden*) & les Hooy en Tafel Bergen (les *Montagnes du Foin & de la Table*) (1). L'Isle de la Baleine est située au nord-ouest du même cap. Cette partie est regardée, jusqu'aujourd'hui, comme faisant l'extrémité du *Spitsberg*, parce qu'il est impossible de pousser plus loin la navigation à cause des glaces qui s'y opposent constamment : il est cependant certain, qu'en avançant un peu plus loin, on découvre encore un continent qui a sa direction du nord à l'est.

Au-dessous de la Nouvelle Frise, est situé le Zuid-Oosterland (la partie du sud-est de l'Isle, qui est séparée de *Stans Voorland* par le détroit de *Walter*

(1) Ce sont des montagnes de glace, qui ont la figure d'une *meule de foin* & d'une *table*.

Tymens Fioerd, qui coule de la mer du nord dans *Wybe Jans Water*. Le *Stans-Voorland* forme une Isle. A l'est de ce cap, on trouve trois Isles au 78^{me}. degré de latitude; elles portent le nom du Navigateur qui les découvrit, & pour cette raison, elles s'appellent *Ryke Yzes Eilanden* (les Isles de *Ryke Yzes*). Le *Cap Disco* n'en est pas éloigné. L'Isle *Halve Maans* est située vers le sud, en dessous de ce cap. La partie la plus méridionale de cette côte au sud de Spitsberg, est basse & marécageuse; on croit qu'elle est formée d'une grande quantité de petites Isles qui y font une sorte d'archipel. On y trouve peu de baies de conséquence, si l'on en excepte *Zwarten Hoek*, de *Dieve Bay* & *Wales Head* (le *Cap Noir*, la *Baie des Voleurs* & la *Pointe de Galles*).

Presque toutes ces baies étoient fréquentées, chaque année, par les Pêcheurs de diverses Nations, pendant que la pêche y étoit abondante; elles servoient même de refuge & de ports

assurés aux navires qui venoient y mouiller; on y trouvoit des fonderies pour extraire l'huile de Baleine; des magasins pour y conserver les produits de la pêche, & tous les ustensiles nécessaires au dépecement des Poissons & à la préparation de leur graisse; mais tout y a changé de face depuis que la Baleine s'en est éloignée. Ces précieux établissemens sont tombés en ruines, & on n'y voit plus que des débris qui attestent encore l'utilité de ces baies dans les premiers temps d'une navigation, toujours dangereuse à la vérité, mais encouragée par les profits immenses qu'elle donnoit.

Au reste, cette partie de la côte orientale du *Spitsberg*, n'est qu'une terre déserte, parsemée de rochers & continuellement couverte de neige & de glace : elle est inhabitable; quelques Ours seulement, quelques Renards & quelques Rennes y trouvent une subsistance très-précaire : les oiseaux néanmoins viennent déposer leurs œufs sur

DANS LES MERS DU NORD. 99
la pointe de ces rochers arides & s'y
multiplient.

Quelque inculte que paroisse le sol
de ce pays, situé presque à l'extrémité
du pôle boréal, on ne peut s'empêcher
d'admirer, ici comme ailleurs, les soins
bienfaisans de la nature : elle y a pourvu
à une partie de la nourriture des ani-
maux qui habitent cette terre de dé-
solation. Quoiqu'on y apperçoive à
peine, dans le mois de Juin, la pointe
de quelques plantes sauvages, cepen-
dant ces plantes y sont parvenues dans
le cours du mois de Juillet, à toute leur
croissance; la graine même de quelques-
unes y est alors dans sa parfaite maturi-
té, tandis que les autres y sont en
fleurs & préparent leur semence pour
se reproduire. On y voit donc, pour
ainsi dire, en un moment, les végétaux
naître, croître & mourir. M. *Martens*
fit, en 1671, une collection des plantes
du *Spitsberg*; cet habile Navigateur
assure y en avoir trouvé de différentes
sortes : il est certain que celles-ci ne

diffèrent pas de celles qu'on trouve dans le *Groenland* : nous en donnerons plus bas une nomenclature aussi exacte que possible. On trouve le Mémoire de M. Martens , sur ces plantes , dans le *Recueil des Voyages au Nord* ; T. II, Édition d'*Amsterdam*, en 1715.

On a vu dans le premier volume de cet ouvrage , de quelle manière la Compagnie de la pêche du *Groenland* & de toutes les Mers du Nord s'étoit formée ; on a vu ses progrès rapides , les gains immenses qu'elle fit dans les premières années de son entreprise ; on a vu , enfin , les établissemens qu'elle avoit formés sur les lieux même , pour extraire l'huile des poissons , rendre les cargaisons des navires plus profitables , & même diminuer les frais de main-d'œuvre , en faisant travailler les graisses dans les fonderies qu'elle avoit établies sur la côte de quelques baies , où la Baleine se laissoit prendre presque sans aucune peine. Les succès de cette
pêche ,

pêche, qui parurent assurés & durables à la Compagnie, lui fit naître l'idée de fixer une Colonie sous ce ciel glacé : elle fit ce dangereux essai en 1633.

L'Auteur Hollandois donne ici un journal très-circonstancié de l'hivernage que firent sept Matelots dans les terres polaires. Il est trop minutieux pour le suivre scrupuleusement. Je ne rapporterai que les observations astronomiques que ces Matelots eurent occasion de faire, afin de donner une idée juste de l'accroissement rapide du froid, ainsi que de la longueur des nuits, pendant l'hiver particulier à cette contrée.

Les vaisseaux de la Compagnie quittèrent la baie du Nord (*Nord-Bay*), le 30 Août 1633, pour revenir dans les ports de la Hollande. Les sept Colons que ces vaisseaux avoient laissés à *Nord-Bay*, s'occupèrent de suite à ramasser des provisions pour passer leur hiver & attendre le retour des navires de leur nation. Ils tuèrent quelques

Rennes & beaucoup de Mouettes (Hirondelles de mer); ils trouvèrent sur le rivage, des Fanons que la mer y avoit déposés; ils les préparèrent & les emmagasinèrent.

Pendant tout le temps que la mer fut tenable, ces Marins intrépides ne discontinuèrent pas d'aller d'une baie dans l'autre, pour y faire la pêche de la Baleine ou d'autres gros Poissons : ils mirent pour cela leur chaloupe & leurs canots en état de servir à leur dessein : ils visitèrent successivement *Zeeuwshe-Bay*, *West-Bay* & *Engels-Bay* (la Baie Suédoise, la Baie Occidentale & la Baie Angloise); mais sans succès, quoiqu'ils y trouvassent des Baleines & quelques Narvals. Le 12, se trouvant au pied de la Montagne dite de *Slaaberg* (la Montagne à Salade), ils amarrèrent leur canot & grimpèrent sur cette montagne pour y ramasser une plante qui a beaucoup de ressemblance avec notre cresson d'eau. Cette plante y croît en abondance &

très-rapidement , parce que la fiente des Mouettes qui s'y tiennent communément , forme avec la mousse à laquelle elle s'attache , un engrais qui fertilise le haut de cette roche ; on y trouve aussi une espèce d'oseille , qui , mêlée avec cette sorte de creffon , donne un aliment très-sain & très-rafraîchissant. Ces matelots s'étoient proposés aussi d'aller encore à la chasse des Rennes ; à cet effet ils prirent la route du cap de Biscaye (*Biscaier-Cap*) , en s'éloignant le moins possible de la côte. Après l'avoir doublé , ils abordèrent ; & s'enfonçant dans les terres , ils trouvèrent les Rennes & furent assez heureux pour en tuer trois. Ils eurent occasion de faire l'observation suivante. Une de ces montagnes de glace qui ferment le Spitsberg , leur parut tout-à-coup en feu ; le soleil qui y dardoit un de ses rayons , la présenta pendant quelque temps comme un fare dont les feux se faisoient appercevoir de loin. Cette vive lumière disparut tout-à-coup.

& avec la même célérité qu'elle s'étoit montrée. De retour à leur loge, ils préparèrent leurs provisions pour pouvoir les conserver & s'en nourrir pendant l'hiver.

Ils rencontrèrent, le 14, une Baleine morte, mais restée sur le ressac; ils mirent tout en usage pour en faire leur profit; elle étoit encore très-fraîche: après l'avoir examinée attentivement, ils furent très-surpris de ne lui trouver aucune blessure: elle n'avoit été ni harponnée, ni tuée à coups de lance; ils jugèrent, avec assez de vraisemblance, qu'elle avoit succombé sous les coups de son mortel ennemi, le Poisson-à-Épée, ou l'*Empereur* (1). Cette Baleine étoit une femelle, elle leur parut pleine. Ces matelots prirent une peine infinie, mais inutile, pour dégager cet animal & le traîner sur le sable; le flux arrivant, il fallut interrompre le travail, & la mer se retirant avec

(1) Voyez la planche tome I, page 193 & suiv.

violence , entraîna la Baleine qui disparut & fut perdue sans ressource.

Il s'éleva une tempête furieuse ; elle dura avec la même force , pendant trois jours de suite. Le soir du 10 Septembre , nos Marins apperçurent , pour la première fois , la lune ; elle étoit à son dernier quartier ; ils reconnurent , par leur observation , qu'elle étoit entrée deux degrés dans le Bélier ; elle se faisoit voir au-dessus des montagnes , au sud-sud-est ; le soleil se montra le lendemain.

Le grand froid s'annonça le 3 Octobre , par la fuite précipitée de tous les oiseaux de mer , qui allèrent chercher un climat plus doux. Le 13 , le froid étoit déjà si fort , qu'un des tonneaux de bière fut gelé jusqu'à trois pouces de profondeur. Nos Colons étant montés , le 15 , sur le sommet de l'une des montagnes , au pied desquelles ils avoient construit leur loge , ils observèrent que le soleil se montrait à peine sur l'horizon dans le sud ; ils en conclurent qu'ils ne le

verroient plus de toute l'année. La bière qui n'étoit qu'à huit pieds de distance de la cheminée, se trouva gelée dans toute la profondeur du tonneau; il fallut prendre le parti de le briser, de casser la glace en morceaux, & de la fondre au feu, ce qui donna une très-mauvaise boisson. Le 25, on apperçut le premier Ours qui venoit, sans doute, chercher sa nourriture sur les glaçons, n'en trouvant plus dans les terres couvertes d'une neige glacée à plusieurs pieds de hauteur : on s'arma de lances & de fusils, on lui donna la chasse; il se jeta dans l'eau & échappa ainsi au malheur qui le menaçoit.

Suivant le journal que nos Marins tenoient du cours du soleil, il devoit être descendu un degré au-dessous de l'horizon, le 27 Octobre; cependant le crépuscule dura encore, ce même jour, sept à huit heures.

Le 5 Novembre, il fut encore de cinq heures; mais depuis cette époque, il éprouva une diminution sensible tous

les jours : le 17, le froid fut si âpre, que malgré le grand feu qu'on avoit allumé soit dans la cheminée, soit dans le poêle, aucun des sept Marins ne put rester dans son lit ; ils furent tous obligés de se lever, de s'approcher du feu, & de se promener continuellement à grands pas dans la loge, pour se réchauffer. On avoit pratiqué un grand trou dans la glace, & l'on y avoit disposé une *nasse* (sorte de filet-à-bourse pour prendre le Poisson, & particulièrement l'anguille). Dans moins de deux heures, la glace fut d'un pied d'épaisseur à la surface de ce trou : pour se garantir, autant que possible de ce froid extrême, on rangea toutes les couchettes devant la cheminée & autour du poêle ; mais à peine avoit-on resté quelques momens dans le lit, qu'on étoit obligé d'en sortir ; les uns pour faire un exercice violent dans la loge, & les autres pour se coucher entre la cheminée & le poêle, en tenant constamment leurs pieds presque dans la braise.

Le 20 décembre, nos Marins apperçurent dans la partie du sud, une clarté extraordinaire, semblable à une aurore boréale ; ils l'observèrent toute la nuit, jusqu'au moment du crépuscule du matin, qu'elle disparut : cependant ils avoient été privés de toute espèce de clarté pendant quelques jours, car le soleil étant entré dans le signe du Capricorne, il étoit passé dans l'hémisphère méridional. La lune ayant, à cette époque, vingt jours, & étant au 23^{me}. degré du signe du Lion, on douta si elle n'avoit pas réfléchi cette lumière extraordinaire dans le sud, ou si ce n'étoit pas une vraie aurore boréale, quoique vue au midi (1). Quatre jours après on observa une véritable aurore boréale, si extraordinaire pour la clarté & l'étendue, que nos Marins ne pouvoient revenir de leur étonnement, d'autant plus qu'ils en

(1) N'ayant pas assez de connoissances astronomiques pour résoudre ce problème, je ne fais ici que traduire littéralement mon Auteur, sans garantir les conséquences, s'il y en a. (*Note du Traducteur*).

furent éclairés pendant toute la nuit. Les Ours en profitèrent pour venir roder autour de la loge ; on en blessa un qui cependant s'échappa : la nuit suivante, l'aurore boréale reparut avec le même éclat de lumière que la précédente.

Le froid se soutint & se fit sentir avec la même rigueur, jusqu'au 22 Janvier (1634). Les Ours & les Renards ne discontinuèrent pas de venir visiter nos Colons ; on en tua quatre ou cinq qu'on dépouilla, on conserva leur peau & leur graisse. Il parut ce même jour, 22 Janvier, une clarté extraordinaire dans le sud, & la nuit suivante, une aurore boréale aussi lumineuse que la première. Le 25, on observa un crépuscule du matin qui dura six à sept heures ; & le lendemain on eut plein jour, au point que vers midi, on n'aperçut plus aucune étoile dans le firmament ; enfin le 22 Février, on aperçut du sommet des montagnes, le soleil revenu sur l'horizon.

Nos Marins eurent un combat terrible

à soutenir , le 3 Mars , contre un Ours d'une force surprenante. Cet animal avoit reçu un coup de feu , & avoit été atteint de deux balles dans la gueule ; il étoit tombé sur le coup , & tâchoit d'arracher avec ses griffes les balles qui lui étoient restées dans la mâchoire : on tomba sur lui à coups de lances pour l'achever : l'Ours se releva alors , & sauta avec furie par-dessus la lance de l'un de ses ennemis, qu'il terrassa ; un camarade du malheureux qui alloit être déchiré par ce furieux animal , l'ajusta si bien , qu'il l'obligea à quitter prise ; entouré alors par les sept Marins & poursuivi à coups de lances , il eut le bonheur de s'échapper , en courant vers la baie , d'où il se précipita dans la mer ; il se sauva à la nage , & l'on fut dans l'impossibilité de le rejoindre.

L'almanach annonçoit une éclipse pour le 14 Mars , elle ne fut observée que le 15 par nos Marins ; elle fut presque totale.

Le 1^{er}. Mai, ils célébrèrent l'institution de la foire du *Spitsberg* ; & à cette occasion, ils mangèrent de la viande fraîche & burent du vin chaud, car le froid étoit encore très-rigoureux. Enfin, le 27 Mai, on apperçut en mer, une chaloupe qui se dirigeoit vers la baie : il seroit difficile de se faire une juste idée de la joie que cette découverte causa à ces malheureux qui, depuis neuf mois, étoient continuellement exposés à périr de froid. Le Commandeur CORNEILLE CROUFF, déjà mouillé dans *Robbe-Bay* (la Baie aux Phoques), avoit envoyé ce canot pour avertir de son arrivée ; il vint lui-même jeter l'ancre dans *West-Bay* (la Baie Occidentale), le même soir. Le 30, il arriva encore dans cette baie, cinq autres navires de la Compagnie ; entre autres, l'amiral, le vice-amiral & le contre-amiral.

Ainsi ces sept hommes, après avoir résisté au froid le plus rude & aux autres incommodités graves qui en font

infailliblement la fuite , au *Spitsberg* , furent retrouvés en très-bonne santé par leurs compatriotes. Une colonie de sept autres hommes , laissés au même endroit , en 1634 , ne fut pas aussi heureuse ; ces infortunés Marins y périrent tous : & cette funeste épreuve fit abandonner le plan de former un établissement permanent dans ces parages , quelque avantage que la Compagnie en eût pu retirer , si cette grande entreprise eût réussi.

La pêche de la Baleine au *Spitsberg* & à l'Isle de *Jean Mayen* , ne fut cependant pas interrompue par ce mauvais succès. Quoique très-languissante , elle se soutint encore quelque temps : enfin il fallut y renoncer , & elle fut totalement abandonnée peu de temps après ce dernier voyage. Le Poisson épouvanté dans ces baies , les quitta peu à peu & se retira sous les glaces du pôle. La Compagnie fit rapporter les chaudières & les principaux ustensiles propres à l'extraction de l'huile , & n'envoya plus

ses navires au *Spitsberg*, non plus qu'à l'Isle de *Jean Mayen*.

Nous finirons ce chapitre par une Relation de M. *Le Roy*, *Professeur d'Histoire*, & *Membre de l'Académie des Sciences* à PÉTERSBOURG. Ce savant rapporte que plus de six ans après l'abandon de la pêche du *Spitsberg*, quelques Marins arrivés dans ces parages, eurent assez de force & de constance, je dirais plutôt assez de bonheur, pour résister à l'âpreté de ce climat, dont les sept derniers Marins Hollandois avoient fait une si funeste épreuve; que ces derniers venus s'y maintinrent pendant six années consécutives, livrés à eux-mêmes, sans recevoir, pendant tout ce temps, le plus petit secours d'Europe. Ils ne perdirent qu'un de leurs compagnons; encore celui-ci ne mourut que vers la fin de la sixième année, quoique attaqué depuis long-temps d'une maladie de langueur.

« Un particulier de la ville de MÉREN,
» dans le gouvernement d'*Archangel*,

„ fit partir, en 1743, un navire pour
 „ la pêche de la Baleine, soit au *Spits-*
 „ *berg*, soit au *Groenland*; ce navire
 „ monté de quatorze hommes d'équi-
 „ page, mit à la voile & fit route
 „ vers le nord par un vent très-favo-
 „ rable qui dura huit jours. Le neu-
 „ vième, le vent ayant changé, le
 „ bâtiment fut entraîné à l'est du *Spits-*
 „ *berg*, au lieu d'arriver à l'ouest de
 „ ces montagnes de glace, lieu ordi-
 „ naire du rendez-vous des navires de
 „ la Compagnie du nord. A peine étoit-il
 „ dans ces parages, que les glaces l'en-
 „ tourèrent de tous les côtés & l'en-
 „ fermèrent sans qu'il pût se dégager.
 „ Il courut le plus grand danger d'être
 „ brisé par la contraction de la glace dans
 „ laquelle il se trouvoit ferré. Lorsqu'il
 „ n'y avoit plus aucune ressource pour
 „ se soustraire à une mort certaine, &
 „ que tout annonçoit qu'elle ne pouvoit
 „ pas être éloignée, le Pilote se sou-
 „ vint que quelques années auparavant,
 „ des Marins ses compatriotes, ayant

» pris la résolution d'hiverner sur la
» côte voisine, y avoient apporté des
» planches, des piquets & tout ce qui
» est nécessaire pour construire une loge :
» il en parla à ses compagnons d'in-
» fortune, & il fut résolu sur-le-champ,
» que quatre d'entre eux seroient en-
» voyés à la découverte : le Pilote lui-
» même fut de ce nombre.

» Ils se disposèrent sur-le-champ à
» remplir leur dangereuse mission : igno-
» rant si le voyage seroit long, ils se
» pourvurent à tout événement de quel-
» ques alimens ; ils se munirent d'une
» hache, d'un fusil, d'un peu de poudre,
» de pipes, de tabac, &c. Leur projet
» étoit d'abord d'arriver à une Isle qui
» étoit en vue, & dans laquelle ils
» supposoient que la hutte qu'ils cher-
» choient, avoit été construite. Ils
» sautèrent sur les glaçons qui déri-
» voient vers l'Isle, & ils eurent le
» bonheur d'y aborder après une heure
» d'une route aussi pénible que dange-
» reuse : les glaçons laissoient entre eux

» des espaces assez considérables , & il
» fallait guêter le moment où celui qui
» les portoit , étoit assez près d'un
» autre pour qu'on pût sauter sur ce
» dernier , & ainsi de suite. Ces sauts
» devenoient très - périlleux , attendu
» que nos Voyageurs étoient très-em-
» barraffés de leurs outils & de leurs
» provisions. Ce qui rendoit le danger
» plus grand encore , c'est que ces gla-
» çons amoncelés les uns sur les autres ,
» formoient de petites montagnes sur
» lesquelles il falloit grimper pour sau-
» ter sur le glaçon voisin. Enfin , après
» une heure d'une marche aussi dan-
» gereuse , ces quatre hommes abor-
» dèrent sains & saufs avec tout leur
» petit bagage , à l'Isle qui faisoit le
» but principal de leur recherche.

» Après s'être délassés un moment ,
» ils se dispersèrent dans l'Isle ; bien-
» tôt ils trouvèrent la cabane qu'ils
» cherchoient ; elle étoit à un quart
» de lieue du bord de la mer ; cette
» cabane avoit six brasses en longueur ,
» trois

» trois en largeur, & autant de hauteur.
 » Elle étoit construite sur le modèle des
 » maisons des payfans Russes : mêmes
 » dimensions, même division.

» Contents d'avoir trouvé les ma-
 » tériaux qui leur étoient si nécessaires
 » pour s'abriter pendant l'hiver qu'ils
 » devoient passer sous la zone glaciale,
 » les quatre Marins passèrent la nuit
 » dans cette cabane, quoiqu'elle tombât
 » en ruine. Ils en sortirent grand matin ;
 » revinrent sur le bord de la mer pour
 » avertir leurs camarades du succès de
 » leur recherche, & porter leurs pro-
 » visions & leurs effets dans l'Isle où
 » ils devoient hiverner.

» Mais quelle fut la surprise & la
 » consternation de ces infortunés, lors-
 » que arrivés sur le rivage, ils ne
 » découvrirent plus ni glaces, ni vais-
 » seau : tout avoit disparu pendant la
 » nuit, & ils ne virent plus qu'une
 » vaste mer navigable par-tout. Une
 » tempête furieuse avoit dégagé la mer
 » de tous les glaçons qui la couvroient,

114 HISTOIRE DES PÊCHES

» elle avoit aussi, sans doute, submergé
» le vaisseau; car depuis ce temps on
» n'en a plus entendu parler.

» Ce terrible accident déconcerta,
» un moment, ces hardis Marins; mais
» il ne les découragea pas. Quoique
» tout espoir de délivrance leur fût
» ôté, leur courage leur restoit encore;
» ils en firent usage, & pensèrent
» d'abord à se pourvoir de provisions
» pour reculer, autant qu'il étoit en
» eux, le moment terrible de mourir
» de faim dans cette Isle déserte : ils
» virent des troupes de Rennes ;
» elles n'étoient pas farouches; ils les
» approchèrent à la portée du fusil;
» ils en tuèrent douze; ils en auroient
» tué bien davantage, s'ils avoient eu
» plus de douze coups à tirer. Après
» les avoir préparées pour leur provi-
» sion d'hiver, ils se mirent à réparer
» leur cabane. La mousse qui bouchoit
» les joints des planches, s'étant des-
» séchée, étoit tombée; ils y substi-
» tuèrent de la mousse fraîche, &

» dans peu , la cabane fut en état de
» les mettre à l'abri du grand froid.
» Ils firent aussi les réparations néces-
» saires aux poëles de terre , aux
» cheminées , aux portes & aux fenêtres ;
» enfin ils parvinrent à remettre la
» cabane dans l'état où elle étoit , lors-
» qu'elle fut abandonnée par ceux de
» leurs compatriotes qui l'avoient conf-
» truite.

» Leurs provisions alloient finir , ils
» étoient prochainement menacés de
» mourir de faim , lorsque la Providence
» vint à leur secours : la mer laissa sur
» le rivage une planche armée d'un croc
» de fer , & quelques autres planches
» garnies de cloux de cinq & six pouces
» de longueur ; c'étoit sans doute une
» partie des débris de quelque vaisseau
» qui avoit péri ; ils y trouvèrent aussi
» une racine de sapin , courbée en
» forme d'arc. La nécessité , qu'on peut
» dire être la mère de l'invention ,
» leur donna le moyen d'en faire un
» arc véritable ; mais cette arme leur

116 HISTOIRE DES PÊCHES

„ devenoit inutile , jusqu'à ce qu'ils
 „ eussent pû se procurer une corde pour
 „ cet arc : ils n'en firent donc alors aucun
 „ usage. Menacés tous les jours d'être
 „ attaqués par les Ours , & leur fusil
 „ leur étant devenu inutile depuis qu'ils
 „ n'avoient plus de quoi le charger ,
 „ ils travaillèrent à se faire des piques
 „ pour se défendre contre le seul ennemi
 „ qu'ils eussent à redouter , après la
 „ faim & le froid. Il leur manquoit
 „ un marteau & des tenailles ; le croc
 „ de fer qu'ils avoient trouvé fut mis
 „ au feu , & comme il étoit creux par
 „ le fond jusqu'à la racine du gros
 „ bouton , d'où sortoit le crochet , ils
 „ le rendirent plus fort en le rem-
 „ plissant de quelques cloux qu'ils avoient
 „ trouvés dans les planches ; une grosse
 „ pierre leur servit d'enclume , la douille
 „ de la hache fit les fonctions de gros
 „ marteau pour forger celui qu'ils
 „ avoient entrepris : les cornes des
 „ Rennes furent employées à faire des
 „ tenailles : avec ces deux outils ,

» quoique très-imparfaits, ils adaptèrent
 » à leurs piques des pointes tranchantes
 » de fer, & ils les assurèrent avec des
 » lanières de peau de Renne au bout
 » des manches; quelques jeunes arbres
 » propres à cet usage & jetés sur le ri-
 » vage par la mer, furent façonnés à
 » cet effet.

» Le premier Ours qui vint les atta-
 » quer, paya cher son audace : il étoit
 » blanc & conséquemment très-redou-
 » table. Nos intrépides Marins, armés
 » de leurs piques, le combattirent
 » vigoureusement & furent assez heu-
 » reux pour le vaincre & lui donner
 » la mort : cette lutte étoit on ne
 » peut plus dangereuse ; la férocité
 » de ce cruel animal, le sentiment
 » de sa force & son opiniâtreté, sur-
 » tout lorsqu'il est pressé par la faim,
 » le rendent redoutable & cruel à l'excès.
 » Cette proie fut d'autant plus pré-
 » cieuse pour ces Marins, que la chair
 » de l'animal leur servit de nourriture,
 » sa peau de vêtemens, & ses boyaux,

» préparés, fournirent une excellente
» corde pour leur arc. Cette arme leur
» servit, dans la suite, à faire avec
» succès la chasse des Rennes & des
» Renards : ils se nourrirent de la
» chair de ce gibier, & les peaux
» fournirent amplement à leur garde-
» robe.

» On comprend que le froid extrême
» du climat, & le manque absolu des
» ustensiles de première nécessité leur
» ôtoient la faculté d'apprêter leurs
» viandes ; ils les mangeoient la plupart
» du temps presque crues ; cependant
» pour leur ôter cette crudité, autant
» que possible, ils les pendoient à la
» fumée pendant les longs hivers qu'ils
» passèrent dans ce désert, & au soleil
» pendant les courts étés de leur exil :
» ces viandes ainsi un peu desséchées,
» en étoient moins dégoûtantes. L'eau
» des rochers, pendant la belle saison,
» & la neige fondue au feu, pendant
» les grands froids, fournissoient à
» leur boisson : la graisse des Rennes

» entretenoit leurs lampes faites de terre
» cuite dans leur poële.

» Ils tuèrent, pendant les six années
» qu'ils habitèrent cette affreuse soli-
» tude, deux cent cinquante Rennes,
» dix Ours & quantité de Renards. Ils
» n'attaquèrent plus les Ours, que
» lorsque leur propre défense les y
» contraignoit ; le premier combat
» avoit été trop dangereux, & ils évi-
» tèrent, autant que possible, de se
» mesurer de nouveau avec un ennemi
» qui avoit tant d'avantage sur eux.

» La perte que ces quatre infortunés
» avoient faite de l'un de leurs camarades,
» leur étoit très-sensible & leur caufoit
» une inquiétude bien fondée ; elle
» les réduisoit à trois. En rendant les
» derniers devoirs à ce malheureux,
» ils pensoient, chacun en particulier,
» que bientôt ils éprouveroit le même
» sort, & que le dernier survivant
» seroit exposé à être dévoré par les
» Ours ; occupés de cette sinistre pensée,
» le découragement s'étoit emparé de

» leur ame ; fans espoir de délivrance ,
» ils ne songeoient que foiblement à
» pourvoir à leur subsistance ; ce n'étoit
» plus les mêmes hommes , la pensée
» de la mort les faisoit frémir : en-
» fin , lorsque ces trois Matelots ne
» voyoient plus que la lugubre pers-
» pective de leur dernière heure , qu'ils
» ne croyoient pas bien éloignée , ils
» découvrirent en mer un vaisseau qu'ils
» jugèrent par le masque , être Russe :
» ils firent cette découverte , aussi
» heureuse qu'inattendue , le 15 Août
» 1749. Ces malheureux rendus à eux-
» mêmes , par l'espoir d'une délivrance
» prochaine , courent sur les hauteurs
» les plus voisines de leur cabane ,
» y allument des feux , se précipitent
» sur le rivage , pendent une peau de
» Renne au bout d'une pique , &
» donnent au vaisseau tous les signaux
» imaginables pour se faire appercevoir ;
» ils furent assez heureux pour que
» l'équipage du vaisseau apperçût effec-
» tivement ce pavillon d'un genre tout

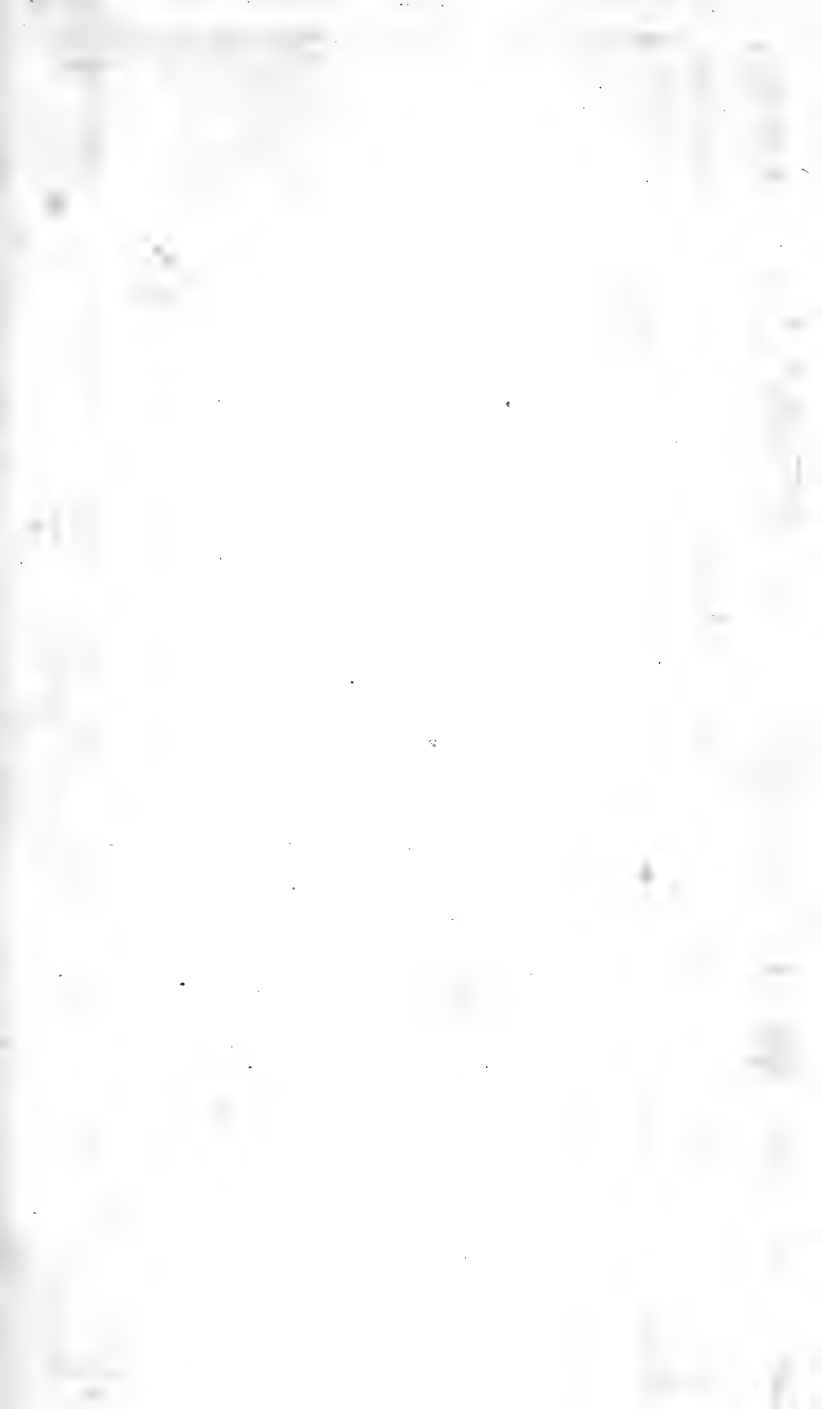
» nouveau, & peu propre par sa cou-
» leur terne à être vu de loin. Sur-
» le-champ, la chaloupe est mise à
» la mer, on arrive à force de rames,
» & les trois infortunés sont sauvés
» par des compatriotes, & reconduits
» dans leur patrie, au moment où ils
» avoient perdu toute espérance de
» revoir des hommes & de sortir de
» cette terre de mort.

» Le bonheur de la délivrance de
» ces enfans perdus, est d'autant plus
» frappant, que le vaisseau Russe qui
» fut les prendre dans leur Isle, étoit
» destiné pour la plage occidentale du
» Spitsberg, comme celui sur lequel
» ils s'étoient embarqués, & que comme
» celui-ci, l'autre avoit été porté par
» les vents contraires & entraîné par
» les courans, sur la plage orientale,
» & précisément vis-à-vis l'Isle où ces
» Marins avoient été abandonnés pen-
» dant six ans & trois mois.

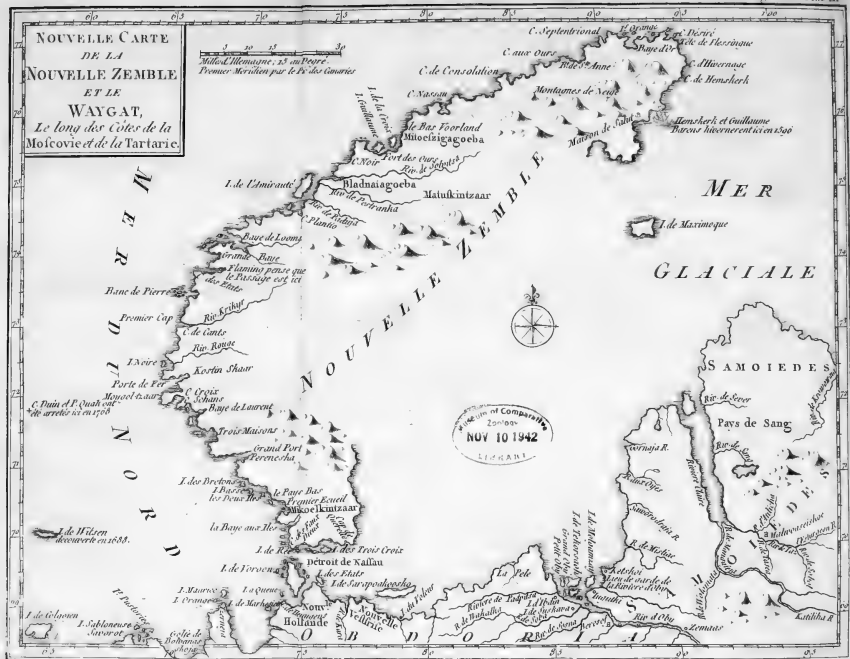
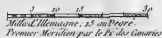
» Après les premiers momens de joie,
» de surprise & de félicitation, sur

„ cette miraculeuse délivrance , les
 „ trois Matelots rendus à la vie & à
 „ la société, convinrent avec le Capi-
 „ taine , du prix de leur passage. Ils
 „ s'engagèrent à lui payer 80 *Roubles*,
 „ tant pour les frais de leur nourriture,
 „ que pour le fret de leurs effets ; ils
 „ chargèrent sur le navire, deux mille
 „ livres de graisse de Renne , beaucoup
 „ de peaux de cet animal, quantité de
 „ peaux de Renard blanc & bleu ; dix
 „ peaux d'Ours , tous les outils & armes
 „ qui leur avoient servi à faire toutes ces
 „ prises. Cette cargaison étoit riche
 „ pour ces trois Matelots. Le retour
 „ fut heureux ; le navire mouilla dans
 „ le port d'*Archangel*, le 28 Septembre
 „ 1749. „

La Relation de M. *Le Roy* est beau-
 coup plus étendue ; j'ai cru devoir n'en
 rapporter qu'un précis , suffisant pour
 donner une idée de ce fait aussi extraor-
 dinaire. Cette Relation a été imprimée
 à *Amsterdam* , chez *Pierre Conradi*.



NOUVELLE CARTE
DE LA
NOUVELLE ZEMBLE
ET LE
WAYGAT,
Le long des Côtes de la
Moscovie et de la Tartarie.



CHAPITRE XXXVI.

De la Nouvelle Zemble.

QUOIQU'ON n'ait jamais entrepris la pêche de la Baleine dans les eaux de la *Nouvelle Zemble* (*Nova Zemla*), & que cette pêche se soit faite seulement au *Spitsberg*, au *Groenland*, à l'*Isle-aux-Ours*, à l'*Isle Maurice* (communément appelée l'*Isle de Jean Mayen*), & au *Détroit de Davis*, cependant comme la *Nouvelle Zemble* n'est séparée de ce détroit, que par une petite distance, il ne fera pas hors de propos d'en donner une description succincte.

On n'ignore pas qu'il existe plusieurs descriptions, même assez détaillées, de cette Isle; les voyageurs qui ont eu le courage de l'approcher, ne l'ont pas tous apperçue sous le même point de vue; elle s'est présentée à eux sous divers

aspects , parce que , sans doute , ils l'ont abordée de différens côtés & en ont examiné des parties différentes : de-là vient la différence , & même la contrariété de ces descriptions partielles. Si la plupart du temps , les voyageurs donnent beaucoup plus à l'imagination , qu'à la vérité , dans le compte qu'ils rendent de leurs voyages lointains , il n'est pas étonnant que les descriptions de la *Nouvelle Zemble* soient aussi peu exactes ; sa situation sous la zone glaciale , ne permet pas un examen assidu , long & exact d'une terre déserte , dans un climat dont l'âpreté est insoutenable.

Les Marins , accoutumés aux voyages de la mer Glaciale , naturalisés presque avec le froid le plus rude & le plus intolérable , familiarisés avec les dangers d'une navigation pénible & difficile , méritent , à mon avis , plus de croyance , même avec moins de lumières , que ces savans Voyageurs qui quittent tout-à-coup les commodités & les aïssances

d'une vie paisible, & sortent de leur cabinet pour s'élancer sur les mers & sur des terres désertes, pour y courir des dangers que leur imagination leur avoit d'abord représentés comme difficiles à vaincre, mais non comme insurmontables ; contre lesquels cependant ils ont eu rarement le courage de se roidir. Je pense donc que l'esquisse de la description de la *Nouvelle Zemble* que je vais donner d'après les relations des Capitaines des vaisseaux envoyés à la pêche de la Baleine, dans le Détroit de Davis, fera suffisante pour donner une idée assez juste de cette Isle & pour rectifier quelques inexactitudes graves & très-fréquentes dans les autres relations.

La *Nouvelle Zemble* est située au 70^{me}. degré de latitude, & touche par l'autre extrémité, au 77^{me}. Selon quelques Auteurs, elle fut découverte en 1556, par ÉTIENNE BARROEVE, Navigateur Anglais : d'autres reculent cette découverte jusqu'à l'année 1642, & en

font honneur à ABEL TASMAN, Navigateur Hollandois. Il n'est pas croyable que, si cette Isle avoit été découverte, en 1556, par l'Anglais *Barroeve*, ses compatriotes eussent gardé le silence sur cette découverte, pendant quatre-vingt-deux ans; les Navigateurs attachent trop d'importance à des découvertes même d'un moindre intérêt, pour ne pas les publier & s'en assurer l'honneur, de façon à ne pouvoir leur être disputé quatre-vingt-deux ans après. La présomption, sinon la certitude, est donc en faveur du Hollandois *Tasman*. La *Nouvelle Zemble* est au nord de la Moscovie; elle en est séparée en tout ou en partie, par le *Détroit de Nassau*, communément appelé le *Waygat*. Les Russes lui ont donné le nom qu'elle porte, qui signifie *Nouvelle Terre* (Terre nouvellement découvrir). Les différens Navigateurs qui y ont abordé depuis 1642, ont donné divers noms aux divers Caps de cette Terre qu'ils ont eu occasion de voir, & les Géographes les ont

adoptés. Il n'entre pas dans mon plan, de les indiquer en détail.

Cette Isle se divise naturellement en deux parties, par une ligne tirée de l'est à l'ouest : la partie supérieure se nomme la *Zemble Septentrionale*, & la partie inférieure, la *Zemble Méridionale*. On ignore encore si cette Isle tient ou ne tient pas au nord du continent du *Groenland*. Les Géographes ont beaucoup disputé à ce sujet, sans avoir pu résoudre cet important problème. M. de la *Martinière* est pour l'affirmative; il soutient qu'on peut passer à pied sec, du *Groenland* à la *Nouvelle Zemble*, & de la *Nouvelle Zemble* au pays des *Samojedes*, en franchissant les Montagnes de *Pater Noster* (*Pater Noster Bergen*). Mais ajoute-t-il, « le » froid extrême de ce climat, qui est » toujours très-rude dans toutes les » saisons de l'année, est un obstacle » insurmontable à ce voyage ». Il s'en faut de beaucoup que M. de la *Martinière* ait pour lui la majorité des suffrages.

On croit généralement que la *Nouvelle Zemble* est une Isle séparée du *Groenland*, par le canal de *Nassau*, qui, se dirigeant dans le Nord, conduiroit dans la mer qui baigne la *Tartarie* la plus septentrionale, & qui, par conséquent, pourroit conduire jusqu'à la Chine.

On compte parmi les hardis Navigateurs, qui les premiers entreprirent de faire cette découverte importante, *Antoine & Nicolas Zénus*, *Vénitiens*; ils tentèrent ce passage en 1380 (1). *Henri VII*, Roi d'Angleterre, envoya à cette découverte *Jean & Sébastien Cabot*, en 1496 : *Gaspard Corteriel*, Portugais, l'entreprit en 1500 : *Jean Verazannus*, y fut envoyé en 1524, par *François I^{er}*, Roi de France : *Charles-Quint* voulut s'en faire honneur en 1525, il fit partir à cet effet *Étienne*

(1) Si ce fait étoit bien constant, on pourroit en conclure, que la nouvelle Zemble auroit été vue par ces Navigateurs Vénitiens 176 avant 1556, époque assignée plus haut pour la première découverte de cette Isle.

Gomes, Espagnol; le Roi de France fit faire une seconde tentative en 1534, par *Jacques Cartier*; *Hugues Willoughby*, partit en 1553, pour aller à la découverte de cette Isle, & trois ans après *Étienne Barroev* crut être plus heureux que tous les Navigateurs qui l'avoient précédé dans cette entreprise; il paroît qu'il fut effectivement le premier qui en eut connoissance. Cette espèce de succès encouragea d'autres Anglois: *Forbisher* partit en 1576, *Drake* le suivit la même année; *Arthur Petten* & *Charles Jockman* cherchèrent à se procurer une connoissance plus exacte de la véritable situation de la *Nouvelle Zemble* en 1580; *Jean Davis* en 1585; tous ces derniers étoient Anglois. Les Hollandois enfin portèrent leurs vues plus loin; ils cherchèrent un passage entre la nouvelle Zemble & les côtes du Groenland, pour aller à la Chine. *Henri Hudson*, en cherchant ce passage, découvrit en 1607 un Détroit auquel il donna son nom. (*Le détroit de Davis*), *Guillaume Barentz*, *Jacob*

Van Heemskerk , *Jean Huigen* , *Van Linschote* & *Corneille Cornelisz* , ses compatriotes , l'avoient précédé dans les parages de la mer Glaciale , en 1594 , 1595 , 1596 & 1599 : *Jean Munk* , en 1610 , *Jean Corneille Van Horn* , en 1611 , *Corneille Jelmerz Kok* , en 1664 & 1669 , *Jean Wood* , en 1676 , *Barlo Scrogs* , *Middleton* , *Ellis* & beaucoup d'autres ont cherché inutilement ce passage , à différentes époques de ce siècle. A la vérité aucun de ces intrépides Marins n'a été assez heureux pour faire cette découverte , si importante pour le commerce de l'Europe avec la Chine & le Japon , mais ils ont tous pensé que ce passage n'étoit pas impossible , ils ont tous espéré que quelque autre Navigateur plus heureux le trouveroit : ils fondoient tous la possibilité & même la probabilité de cette découverte , sur ce qu'ils n'ont trouvé que des glaces qui s'opposoient à leur passage , & qu'ils n'ont eu aucune connoissance de quelque terre quelconque entre la *Nouvelle Zemble*

& le *Groenland*. Le capitaine *Zorgdrager*, un des plus habiles Marins employé à la pêche de la Baleine par la Compagnie Hollandoise du Nord, fonde la possibilité du passage entre la *Nouvelle Zemble* & le *Groenland*, sur un fait qu'il rapporte dont la véracité ne lui paroît pas suspecte. Ce Navigateur assure que *Pierre-Janx Vischer* lui avoit donné pour certain, qu'on avoit pris, dans la mer de *Tartarie*, une Baleine, dans le dos de laquelle on trouva un *harpon*, qui fut reconnu pour être de facture Hollandoise, étant marqué aux lettres W. B. (*Willem Bastiantz*) par un des Amiraux de la Compagnie du Nord : que ce harpon étoit conservé comme une rareté dans le Cabinet impérial. *Janx Vischer* donnoit à *Zorgdrager*, pour garant de ce fait, *Zeeman*, Fiscal de la Compagnie des grandes Indes qui le lui avoit affirmé, & que *Jacob Cool de Sardam*, Commandeur d'un des vaisseaux de la même Compagnie, le lui avoit pleinement confirmé; celui-ci avoit été plusieurs fois

au Groenland & avoit connoissance de ce harpon (1).

Le malheureux voyage entrepris par *Guillaume Barentz*, pour tourner la *Nouvelle Zemble*, & qu'il avoit presque entièrement exécuté, est une nouvelle preuve en faveur de la possibilité de ce fameux passage. J'en donnerai la relation ci-après.

Quoi qu'il en soit, la *Nouvelle Zemble* s'étend au midi, le long des côtes septentrionales de la Russie & de la Tartarie

(1) Si ce fait, rapporté par *Zoorgdrager* sur le témoignage de *Vischer* & de *Cool*, est vrai, il n'y a pas de doute que le passage, cherché depuis si long-temps & si souvent, sans aucun succès, ne soit possible, puisqu'il seroit prouvé qu'une Baleine auroit fait ce trajet : mais le fait ne repose pas, selon moi, sur des témoignages assez irréfragables pour mériter une parfaite croyance. Quelque respectables que soient les témoins cités, ils ne le sont tous que d'*oui-dire* ; aucun d'eux n'a vu ce harpon *Hollandois* : l'eussent-ils vu même dans le Cabinet impérial, comment auroient-ils pu s'assurer qu'il avoit été trouvé dans les mers de la Tartarie ? les fraudes en ce genre sont assez communes ; les Antiquaires & les Naturalistes se les permettent plus d'une fois pour faire honneur à leur collection. (*Note du Traducteur*).

Moscovite (pays des *Samojedes*), dont elle n'est séparée que par le Détroit du *Waygat* (Détroit de Nassau). Ce Détroit est toujours pris par la glace à une telle épaisseur, qu'on y passe dans toutes les saisons, pour se rendre d'une côte à l'autre. Cette partie est habitée près des bords de l'*Oby* (1), par une race d'hommes qui n'ont qu'une esquisse grossière de la stature humaine & de l'humanité même. Privés de la lumière du soleil pendant plus des deux tiers de l'année, ces malheureux se tiennent blottis dans leurs tanières ; ils y conservent leur existence par la plus mauvaise nourriture ; ils y sont éclairés par une faible & pâle lumière, réchauffés par un feu presque sans chaleur ; les peaux des animaux dont ils sont couverts, leur conservent à peine assez de chaleur naturelle pour ne pas perdre une vie toujours languissante ; on diroit que le frêle corps de ces infortunés est à peine

(1) Voyez Tome II, Introd. Art. des *Samojedes*.

animé : leur ame n'est fufceptible d'aucune des paffions qui , par leur vivacité & leur douceur , attachent le refte des hommes à la vie ; ils ne connoiffent ni le délicieux fentiment de la tendrefle , ni celui de la gaîté & de la joie. La nature les a privés du plaifir de la fociété ; les Ours , leurs voifins , font les feuls êtres qui semblent destinés à leur faire compagnie : fociété d'autant plus dangereufe , que ces cruels animaux , toujours preffés par la faim , ne ceffent de roder autour des huttes de ces petits fpectres ; ceux-ci ne peuvent s'en débarrasser que lorsque le foleil reparoiffant dans leur affreufe contrée , ils font en état de fortir de leurs trous , de prendre leur arc & de donner la chaffe à ces féroces animaux.

La partie feptentrionale de la *Nouvelle Zemble* eft inhabitée & inhabitable : la neige & les glaces n'y fondent jamais & en couvrent éternellement le fol. Le peu de végétaux que cette terre de défolation produit , eft de la même

nature que ceux qui croissent au *Spitsberg*. La *Nouvelle Zemble* n'est devenue en quelque sorte fameuse, que par les voyages que les Navigateurs Hollandois y ont faits, pour découvrir le passage tant cherché & depuis si long-temps désiré. Outre que ce passage faciliteroit infiniment le commerce avec la Chine, il enrichiroit encore de beaucoup la pêche de la Baleine, par la grande quantité de ce poisson qu'on trouveroit sur ses côtes & dans les baies de la Tartarie.

Les Hollandois industrieux, autant par nécessité que par caractère, sentant l'immense utilité de la découverte de ce passage périlleux, n'ont rien épargné pour le trouver. La dernière tentative qu'ils firent à cet égard, semble prouver, qu'à moins d'une commotion extraordinaire sur le globe terrestre, le passage de la Mer glaciale dans la mer de Tartarie par le *Waygat*, est d'une impossibilité absolue, soit que la *Nouvelle Zemble* tienne au continent du Groenland,

soit que le Détroit de Nassau l'en sépare. De tous les voyages faits à la *Nouvelle Zemble*, le plus malheureux & le plus propre à effrayer les plus intrépides Marins, est celui que *Jacob Heemskerk* & *Guillaume Barentz* entreprirent, en 1596, pour le compte de la Compagnie Hollandoise du Nord. Il fut aussi infructueux que ceux qui avoient été faits auparavant, mais infiniment plus malheureux. Habileté, expérience, connoissances précieuses, patience, prudence, courage, intrépidité, zèle, amour de la Patrie, noble avidité de gloire, rien ne manquoit à *Heemskerk* & à *Barentz*; ces deux Navigateurs avoient toutes les qualités nécessaires pour trouver ce passage, le forcer & l'utiliser. Leur journal précieusement conservé, me paroît bien propre à donner une idée exacte des difficultés insurmontables qui s'opposent à la découverte de ce passage, & à piquer la curiosité du lecteur. Il est fait avec soin; il est aussi intéressant qu'instructif par les

détails ; peu de voyages réunissent autant d'intérêt. J'en élaguerai toutes les circonstances que *Heemskerk* ne pouvoit pas passer sous silence , par rapport à l'exactitude minutieuse de laquelle il ne devoit pas s'écarter , en rendant son compte à la Compagnie , & qui , aujourd'hui , en embarrassant la narration , la rendroit fastidieuse & rebutante pour le lecteur.

Heemskerk avoit déjà fait un voyage à la *Nouvelle Zemble*, *Barentz* son compagnon , y en avoit fait deux. La Compagnie ne pouvoit choisir deux hommes plus propres à faire réussir cette grande entreprise. Elle équipa deux navires , & les pourvut abondamment de tout ce qui étoit nécessaire , rien ne fut épargné. *Barentz* eut le commandement du premier , *Jean-Corneille Ryp* , commanda sur le second. *Heemskerk* monta sur celui de *Barentz* , il eut le commandement général & la direction de cette entreprise ; il fut comme Amiral de ces deux navires ; ses

compagnons devoient le consulter sur tout.

Ces trois Marins partirent de la rade du *Vlie*, le 18 Mai 1596. *Barentz & Ryp*, après avoir navigué quelques jours ensemble, ne s'accordèrent pas sur la route à tenir pour remplir avec plus de succès leur importante mission. *Heemskerk* ne put même les accorder dans un conseil qui se tint à ce sujet, & ne voulant pas, sans doute, user de l'autorité que la Compagnie lui avoit confiée, il fut résolu que *Barentz & Ryp* suivroient chacun le plan de navigation qui leur paroissoit le meilleur : *Heemskerk* resta sur le navire de *Barentz*; *Ryp* se sépara & fit une autre route.

On eut vue de la *Nouvelle Zemble*, le 17 du même mois, & le 19 on découvrit la plus grande des Îles dites de la *Croix*. On y jeta l'ancre, le 30, parce que les glaces ne permirent pas de la dépasser. Cette Île est au 76^{me}. degré. Huit Matelots eurent la curiosité d'y descendre, pour y examiner les Croix

qui y sont plantées , & qui y forment une sorte de stations. Leur curiosité manqua à leur coûter cher ; deux Ours les y attaquèrent ; l'un d'eux , plus en danger que les autres , se vit au moment d'être dévoré ; il étoit armé d'une sorte de poignard ; il rappela ses compagnons qui fuyoient : enfin ces Marins mirent en fuite les Ours en les épouvantant par leurs cris , & ils eurent le temps de regagner leur chaloupe avant d'être assaillis de nouveau par ces cruels animaux.

On étoit arrivé à *Trootshoek* , le 6 Août ; un brouillard épais ne permit pas d'aller plus loin , & on fut obligé d'amarrer le vaisseau à un glaçon qui s'enfonçoit dans l'eau , à la profondeur de trente-six brasses , il avoit cinquante-deux brasses d'épaisseur au-dessus de l'eau , sur laquelle il s'élevoit à la hauteur de seize brasses. Les glaçons commencèrent à se séparer , le 7 Août , & à dériver ; on fut surpris de voir celui auquel on étoit amarré , rester immobile ,

& résister à toutes les secousses que les glaçons dérivans venoient lui donner avec une violence & une continuité, dont on peut à peine se faire une idée. Cependant, *Barentz* craignant d'être renfermé près de ce rocher, par les glaçons qui venoient s'amonceler autour de lui, prit la résolution d'en sortir pendant qu'il étoit encore temps. Le danger étoit imminent, car déjà en faisant voile, le navire faisoit craquer la glace au loin, elle se feroit infailiblement fortifiée dans peu, & il n'auroit plus été possible d'en sortir. Après une courte & pénible navigation, on s'amarra à un autre glaçon; dès l'après-midi, la glace commença à se rompre de nouveau avec un bruit effroyable; il fallut alors filer le cable pour n'être pas pris. Nos Marins comptèrent alors plus de quatre cents grands bancs de glace, à dix brasses de profondeur dans l'eau, & n'en ayant à peine que deux au-dessus de l'eau. Il ne restoit qu'un seul moyen de salut, celui de s'amarrer

ſucceſſivement à tous ces glaçons , juſqu'à ce qu'on en trouvât un aſſez fort, auquel on pût ſ'accrocher avec quelque confiance. Enfin , on ſ'amarra à celui qui leur parut le plus ſolide; il reſſembloit à une tour très-haute terminée par une flèche : il avoit trente-deux braſſes d'épaiſſeur. *Barentz* fit tenter tous les moyens poſſibles pour gagner la côte; il craignoit non-ſeulement d'être entraîné par ces énormes montagnes de glace flottantes, ou d'en être brifé, mais en habile Marin, il jugea qu'il feroit plus en ſûreté dans un mouillage à quatre ou cinq braſſes de fond , parce que les plus gros glaçons ne pourroient pas venir l'y atteindre , faute d'eau pour les y porter. Cette manœuvre fut très-longue & très-pénible; la crainte d'être entraîné à chaque inſtant , obligeoit de ſ'amarrer ſucceſſivement à tous les plus gros glaçons. Enfin on ſurmonta tous ces obſtacles à force de courage & de perſévérance; on gagna la côte. Ces Navigateurs étoient à peine arrivés,

qu'un Ours blanc d'une grandeur extraordinaire, vint les y saluer; on lui tira plusieurs coups de fusils; on lui cassa une cuisse & on l'acheva; sa peau fut la récompense des Matelots qui l'avoient tué. Se trouvant quelques jours après, par le travers de l'Isle d'*Orange*, un autre animal de la même espèce, vint attaquer l'équipage, dans un moment où le navire couroit le plus grand danger de périr; cela n'empêcha pas que l'Ours ne fût puni de son audace: il fut tué & sa peau fit le pendant de celle de son camarade.

Dix hommes de l'équipage eurent la hardiesse de se jeter dans le canot, le 16 Août, & d'aborder à la *Nouvelle Zemble*; ils furent obligés de se frayer un passage à travers les glaçons; très-souvent ils traînoient le canot par dessus cette plaine raboteuse de glace, lorsqu'ils ne trouvoient pas d'issue pour l'y faire passer à travers. Ils grimpèrent sur une haute montagne de glace, pour reconnoître le pays; ils découvrirent

une mer libre dans le sud-est, & ne doutèrent plus de la découverte du passage qu'ils cherchoient. Leur joie fut extrême, ils se flattoient déjà de recueillir eux seuls tout l'honneur de cette découverte & de se faire un nom dans l'histoire. Pleins de cette idée flatteuse, ils reviennent au navire, font leur rapport, & sur leur parole, *Barentz* ordonne de diriger sur-le-champ la route du navire vers cette mer indiquée. Tout fut mis en usage avec le plus grand zèle pour y arriver; mais tous les efforts furent inutiles & tout espoir fut perdu. Cependant à force de travail, on fut assez heureux pour doubler le cap de la *Nouvelle Zemble*, le 19 Août; cette réussite ranima l'espoir; mais bientôt après on se trouva si avant dans les glaces, qu'on fut obligé de virer de bord & de reculer; on entra deux jours après, dans un port couvert de glace, on y mouilla & on y passa tranquillement la nuit. On leva l'ancre le lendemain, pour quitter ce port; après

quelques momens de marche, un glaçon énorme vint heurter contre le navire, & l'on fut obligé de s'y amarrer. Ce banc avoit dix brasses d'élévation au-dessus de l'eau, & dix-huit de profondeur; il étoit recouvert de terre, & paroissoit bleu de ciel; on y trouva une quarantaine d'œufs d'oiseau.

Nos Navigateurs avoient tourné la *Nouvelle Zemble* presque de tous les côtés, & n'ayant trouvé nulle part aucune issue, ils résolurent d'abandonner l'entreprise, & de faire les préparatifs de leur retour en Hollande. A peine étoient-ils en route qu'ils furent assaillis par une si grande quantité d'énormes glaçons qu'ils furent forcés de reculer. Ils entrèrent dans une plage qu'ils nommèrent le *Port de Glace*. Cette glace s'épaissit à un tel point dans la nuit, qu'ils jugèrent que ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux, seroit de passer l'hiver dans cette espèce de port. Les glaçons, poussés par le vent, s'accumulèrent en si grande quantité autour du
navire

avire & le comprimèrent avec tant de force , que l'équipage s'attendoit à tout moment à le voir se briser & s'ouvrir de toutes parts. Inutilement on chercha à couper la glace à coups de haches autour du navire pour le dégager ; la glace parut bien céder un peu d'elle-même le jour suivant ; mais pendant qu'on étoit occupé à réparer le dommage causé par la forte compression , le pont du navire se brisa tout-à-coup avec tant de force , que tout l'équipage se crut au moment de périr. Il ne restoit plus aucun espoir de salut ; la crainte trop bien fondée d'un affreux naufrage se fortifioit d'heure en heure ; le navire se trouvoit à sec sur des bancs de glace , à une telle hauteur , qu'on eût dit qu'on avoit employé tous les moyens de l'art pour l'y élever.

Barentz fit charger la chaloupe & le canot de treize tonnes de biscuit , & de deux petits tonneaux de vin , & les fit traîner sur la glace jusqu'à la côte. N'ayant plus aucun espoir de sauver le navire , on s'occupa à en retirer toutes les

provisions & à les porter à terre. Après cette opération, deux Matelots furent à la découverte dans les terres; ils trouvèrent à quelque distance, une petite rivière d'eau douce, & beaucoup de bois à brûler que les vagues avoient jeté sur le rivage. Ils crurent appercevoir aussi les traces de quelques Rennes sur la neige; ils vinrent rapporter cette heureuse nouvelle à leurs compagnons d'infortune; elle en fut reçue avec joie dans le moment de la plus affreuse détresse. *Barentz* ordonna la construction d'un traîneau propre à transporter sur la neige, le bois de chauffage. Les Ours assaillirent les ouvriers; mais comme ils étoient bien armés, ils éloignèrent ces terribles ennemis après en avoir tué deux.

On travailloit en attendant à élever une hutte de bois assez spacieuse pour s'y loger commodément & y renfermer toutes les provisions, ainsi que les armes, les voiles & autres agrès qu'on avoit retirés du navire. Le maître Charpentier

mourut dès le commencement de la construction de la hutte. Ces Marins restoient au nombre de seize , dont plusieurs jouissoient d'une bonne fanté : on travailloit avec ardeur à la construction de la cabane ; mais la gelée étoit si forte , que lorsque , par inadvertance , on avoit le malheur de mettre un clou à la bouche , ce qui arrive très-souvent aux Charpentiers , ce clou y étoit gelé sur-le-champ , & l'on ne l'en arrachoit qu'en emportant la pièce.

La bâtisse fut finie le 2 Octobre , l'équipage éleva sur le devant de la cabane , un *Mai de neige* ; il lui donna assez d'élévation pour qu'il pût servir de point de remarque aux Matelots qui pourroient s'égarer à la chasse.

Barentz ne fut pas peu surpris de voir , le 5 Octobre , la mer ouverte & navigable par-tout autour de la montagne de glace , à la cime de laquelle le navire étoit perché ; cette montagne restoit inébranlable ; le Capitaine étoit resté à bord avec une partie de l'équipage ,

les ouvriers y venoient coucher tous les soirs. Tous les jours *Heemskerk*, qui commandoit en chef, faisoit apporter à terre tout ce qui pouvoit être retiré du navire. Le 13 Octobre, le navire fut entièrement abandonné & tout le monde fut coucher dans la hutte : on abandonna la bière ; elle étoit absolument avariée.

Barentz, toujours à la tête des travailleurs, les conduisoit au navire pour en retirer d'autres effets ; il fut assailli en chemin par trois Ours, dont l'un étoit d'une grandeur extraordinaire. Le combat s'engagea de part & d'autre, avec beaucoup d'intrépidité ; mais *Barentz* & sa troupe furent enfin contraints de céder le champ de bataille à leurs redoutables ennemis. Réfugié sur le navire avec sa troupe épouvantée & fatiguée, il y fut assiégé sur-le-champ, par les trois Ours ; l'attaque & la défense furent des plus opiniâtres. Les assiégés avoient épuisé leurs moyens de défense, ils étoient à la veille de l'assaut, & d'être déchirés sur la brèche, lorsque *Barentz*

trouvant par hasard sous sa main, une vieille hallebarde, la lança à tout événement contre le général des Ours ; il l'atteignit au museau avec tant de violence, qu'il y fit une profonde blessure. L'Ours prit la fuite en faisant des hurlemens affreux ; ses deux compagnons quittèrent le combat & suivirent à toutes jambes leur Commandant.

On tua un Renard blanc, on le fit rôtir ; le goût de sa chair approchoit infiniment de celle du lièvre.

La lune fut apperçue le soir du 1^{er}. Novembre, dans l'est ; sa clarté remplaça, en quelque sorte, celle du soleil qu'on avoit perdue.

Les provisions de bouche s'épuisoient peu à peu, il ne restoit plus qu'une tonne de biscuit, *Heemskerk* en fit faire des rations ; chaque homme en eut quatre livres dix onces par semaine. Le poisson salé, la viande salée ne manquoient pas ; mais on n'avoit presque plus de vin ni de bière. Les Renards affluoient de plus en plus chaque nuit autour de la

hurte ; alors le jour lui-même n'étoit qu'une nuit continuée ; on en tua plusieurs ; on mit des lacets , on rendit des pièges , on jeta des appâts , on dressa des bassécules , & les Renards s'y prirent en quantité. Les Ours avoient disparu avec la clarté du jour. *Barentz* distribua des pièces de gros drap aux Matelots pour leur servir d'habit d'hiver. Le linge blanc manquoit ; on en avoit une assez grande provision , mais il étoit sale , & à peine pouvoit-on échauffer assez l'eau pour la dégeler , de façon qu'une chemise trempée dans cette eau chaude , étoit gelée en sortant de la chaudière.

La quantité de neige qui tomba dans les trois derniers jours de Novembre , ensevelit la cabane à plusieurs pieds de profondeur : elle devint une prison jusqu'au 1^{er}. Décembre. On s'ouvrit alors un passage à travers la neige , quelques Matelots sortirent & trouvèrent beaucoup de Renards pris aux pièges. Ils les apportèrent à la cabane , & leur chair fut une ressource précieuse pour des

hommes qui manquoient depuis plusieurs jours , de viande fraîche. Le lendemain & les jours suivans , il tomba une si grande quantité de neige, que la cabane fut ensevelie une seconde fois. On fut contraint alors de rester au lit dans une obscurité profonde , n'ayant d'autres ressource pour s'y tenir un peu chaudement , que des pierres qu'on mettoit au feu , & qu'on se passoit successivement après avoir profité de la chaleur qu'elles donnoient pendant quelques momens. Trois jours après , on entendit craquer la glace au loin avec une telle violence , qu'on crut que les montagnes de glaçons qu'on avoit vues pendant l'été , se mettoient en mouvement pour venir fondre sur la cabane. La gelée pénétra avec plus de force que jamais dans la cabane , parce qu'il avoit été impossible d'y entretenir un bon feu pendant trois jours consécutifs , la neige ayant bouché toutes les issues de la fumée. Les parois intérieures furent recouvertes de gelée à deux pouces d'épaisseur ; les lits même n'en

furent pas totalement préservés. La pendule , malgré le poids énorme qui en facilitoit le mouvement , fut arrêtée , & on dressa un sablier , qui couloit pendant douze heures. Le 6 , le froid augmenta à un tel point , que le vin même de Xérès en fut gelé malgré la force de l'esprit qu'il renferme ; on fut obligé de le faire dégeler pour en donner un verre à boire à chaque homme. Alors les plus robustes perdirent courage , & tous ces infortunés se crurent perdus sans ressource. On n'avoit d'autre boisson que l'eau de neige fondue , & cette boisson mal-saine , pouvoit occasionner une maladie très-dangereuse.

Le danger le plus imminent , quoique connu , menaça tous ces infortunés d'une mort inévitable. Une imprudence l'avoit provoqué , & cette imprudence ne trouve son excuse que dans l'état de désespoir où les avoit jetés le froid le plus terrible , qui , loin de s'adoucir , alloit toujours croissant dans une progression épouvantable. Ces malheureux ne pouvant

parvenir à donner un peu de chaleur à la cabane en y brûlant du bois, s'avisèrent malheureusement d'aller chercher le charbon qu'ils avoient laissé dans le navire. On alluma ce charbon; on en fit plusieurs brafiers, & pour que la chaleur plus concentrée, se fît mieux sentir, on eut l'imprudence de fermer la porte & les fenêtrés. On se coucha après cette funeste opération, & chacun se promit de passer enfin une bonne nuit. Ces malheureux n'y furent pas long-temps fans se sentir méphitisés, au point de ne pouvoir bouger, ni même se faire entendre de leurs Compagnons pour demander du secours. Quelques - uns cependant se traînèrent vers la porte, mais le premier qui l'ouvrit, tomba fans connoissance sur la neige en sortant de la cabane. Cependant, ce froid, contre lequel ils avoient pris une si dangereuse précaution s'étant fait vivement sentir dans la cabane, lorsque la porte en fut ouverte, leur sauva la vie à tous; un quart d'heure plus tard, il n'étoit plus temps.

Le froid continua encore pendant quelques jours, avec la même rigueur. Tout geloit dans la cabane, malgré le feu continuel qu'on y entretenoit; les fourriers, les habits ne furent plus qu'une espèce de planche cassante, tant la gelée les avoient desséchés. On fit des chauffons de peau d'agneau, on en mit jusqu'à trois paires l'une sur l'autre. A peine étoit-on sorti de la cabane pour observer le ciel, que le visage étoit rempli de pustules : le nez & les oreilles étoient gelés sur-le-champ. Tout le mois de Décembre fut excessivement froid.

On commença à distinguer le crépuscule le 13 janvier 1598; on en fut assuré en jetant une bale en l'air, dont on distingua parfaitement la direction, ce qu'on n'avoit pu faire jusques-là. Le froid étant devenu plus supportable, ces malheureux sortirent de temps en temps de leur cabane pour faire de l'exercice; leurs corps s'étoient engourdis, leurs jambes sur-tout, devenues roides, avoient besoin d'un mouvement violent, pour recouvrer

leur agilité. L'aurore annonça bientôt après le retour du jour ; dès ce moment le froid diminua sensiblement , on pouvoit se tenir dans la cabane au moyen d'un bon feu. Les parois se dégelèrent , & l'on en vit tomber , par morceaux , la glace dont elles s'étoient tapissées.

Heemskerk & deux Matelots étant fortis , le 24 Janvier , pour observer le ciel , l'un de ces derniers apperçut tout-à-coup le bord du disque du soleil : *Heemskerk* s'empressa de retourner à la cabane pour apprendre cette bonne nouvelle à ses camarades : *Barentz* avoit quelques connoissances astronomiques ; il traita ce rapport de fable , & soutint que le soleil resteroit encore quinze jours sous l'horizon. La dispute s'échauffa , *Heemskerk* & les deux compagnons soutinrent qu'ils ne se trompoient pas & qu'ils avoient vu le disque du soleil ; *Barentz* , de son côté , sentoît l'impossibilité de cette observation. Les deux jours suivans , le ciel fut nébuleux , & il fut impossible de s'assurer du fait

par une observation ultérieure, ce qui confirma *Barentz* dans son opinion. Le troisième jour, le ciel sans nuage, justifia l'observation de *Heemskerk*; *Barentz* & tout l'équipage apperçurent très-distinctement le tiers du disque solaire au-dessus de l'horizon. Cette observation paroïssoit contredire une vérité reçue par tous les Astronomes. Nos infortunés Voyageurs se trouvoient alors au 76^{me}. degré, au moins; or, suivant la connoissance exacte de la rondeur du globe, il paroïssoit démontré, qu'à ce degré le soleil ne pouvoit pas avoir paru sur l'horizon le jour qu'on disoit l'y avoir apperçu. *Heemskerk* & *Barentz* craignirent de n'être pas crus, & d'être pris ou pour des ignorans, ou pour des observateurs peu exacts, lorsqu'ils rendroient compte de leur observation, en la consigniant dans leur journal. Les observations postérieures de M. de la Condamine & des autres Savans, envoyés par le Roi de France pour reconnoître la véritable figure de la terre,

ont prouvé que nos Marins ne s'étoient pas trompés. M. *Le Monier* a levé depuis peu tout doute à ce sujet; il a démontré que nos Navigateurs avoient hiverné au 106^{me}. degré de latitude, 35 minutes & un dixième de minute, suivant les Tables de *Meyer*, ce qui tranche toute la difficulté (1). Les Ours repa-
rurent avec le retour du jour & vinrent inquiéter nos Marins jusque sur la couverture de leur cabane. On en tua un d'une grandeur prodigieuse. Cet animal donna cent livres de graisse, qu'on fondit pour alimenter la lampe. On manquoit depuis plusieurs jours d'huile & de graisse, & l'on étoit obligé de passer la nuit entière sans lumière. Un autre de ces cruels animaux poussa l'audace jusqu'à vouloir forcer la porte de la cabane; il étoit même parvenu à arriver jusque sur le seuil; mais *Heemskerk* ayant appelé du secours,

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1779.

l'animal épouvanté s'éloigna. Il revint deux heures après, grimpa sur le toit, & se mit en devoir d'abattre la cheminée, pour s'ouvrir un passage dans la cabane. L'épouvante faisit alors nos Marins; ils crurent plus d'une fois que cet intrépide assaillant alloit être maître de la place; il mit en pièces la voile qui recouvroit la cabane & ne se retira qu'après avoir fait beaucoup de ravage, quelques moyens qu'on employât, ou pour le chasser, ou pour le tuer.

Le froid n'étant plus, à beaucoup près, aussi rigoureux, nos Marins furent visiter leur navire, & à leur grande surprise, ils le trouvèrent dans l'état où ils l'avoient laissé. La plage leur parut alors, aussi loin que leur vue put s'étendre, une immense ville ornée d'édifices, de tours & de clochers. Les glaçons amoncelés dans toute cette vaste étendue, causoit cette illusion. Etant retournés au navire deux jours après, ils crurent appercevoir, au loin, la pleine mer, & pour s'en assurer, quelques

Matelots eurent la hardiesse de grimper sur les montagnes de glace les plus élevées; se portant ainsi d'une montagne sur l'autre, ils arrivèrent enfin au bord de la mer : ils ne l'avoient pas vue depuis cinq mois. Ils furent convaincus de la possibilité de naviguer sur cette mer , par un petit oiseau qui se leva à leur approche & qui plongea de suite dans l'eau.

Un vent de sud-ouest parut avoir balayé toutes les montagnes , le 2 Mai, il ne restoit plus que celle sur laquelle le navire étoit perché : on commença à parler du retour en Hollande & à se préparer pour le départ. Cette flatteuse espérance parut s'évanouir quelques jours après , & le vaisseau fut plus assailli que jamais par les énormes glaçons qui dérhoient contre la montagne , s'y brisoient en partie & s'y attachoient. Ce fâcheux accident découragea entièrement les Matelots & leur inspira l'esprit de révolte contre leurs Chefs , contre *Heemskerk* , sur-tout ,

qui étoit plus ferme que *Barentz*, & qui avoit annoncé qu'on ne remettroit pas en mer avant la fin de Juin. Cependant les vivres diminueoient, & avec quelque parcimonie qu'on les distribuât, il n'y en avoit plus que pour quinze jours. L'équipage s'adressa à *Barentz* & le pria de fléchir l'opiniâtreté de *Heemskerk*. Celui-ci promit de permettre que la chaloupe & le canot fussent préparés pour entreprendre le retour en Hollande, si le navire ne pouvoit être dégagé avant la fin du mois. Comme il falloit beaucoup de temps pour les mettre en état, les Matelots se mirent sur-le-champ à l'ouvrage. Le canot étoit facile à transporter, on l'avoit mis dans la cabane, où il avoit passé l'hiver; mais la chaloupe, beaucoup plus grande, avoit été laissée dehors & elle étoit ensevelie sous vingt pieds de neige glacée. Il falloit beaucoup de temps pour la dégager; on y travailla sur-le-champ, mais ce travail étoit interrompu très-souvent par le grand froid qu'il

qu'il faisoit. Pour comble de malheur, les Ours venoient continuellement interrompre les travailleurs; on eût dit que ces féroces animaux sentoient que leur proie étoit prête à leur échapper; plusieurs d'entre eux payèrent cher leur audace. En dépeçant l'un d'eux, on lui trouva dans l'estomac, des membres entiers de Phoques qu'il avoit dévoré avec la peau & le poil.

La chaloupe & le canot furent prêts à tenir la mer, le 12 Juin; la difficulté étoit de les conduire sur le rivage pour compléter leur approvisionnement. On eut une peine infinie pour les traîner sur la neige à moitié fondue, & leur frayer ensuite un chemin à travers les glaçons raboteux; on les avoit mis sur des patins, pour y parvenir plus facilement. A force de travail, de zèle & de persévérance, on en vint à bout; on se fraya une route jusqu'à la mer ouverte, en coupant à coups de hache, les rochers de glace, & en applanissant par-tout la voie des patins. Les Ours assailloient

à tout moment les Marins , ce qui , en retardant l'ouvrage , doubloit la sollicitude de ces infortunés. Ces animaux affamés , s'élançoient hors de la mer sur les glaces , & rodoient continuellement autour des Matelots. Tous ces obstacles furent vaincus ; l'espoir d'une délivrance prochaine soutint le courage , ranima même des forces presque éteintes , & après quinze jours d'un travail pénible & dangereux , la chaloupe & le canot furent enfin lancés & mis à flot.

Barentz avoit tenu un journal très-exact du voyage : il en fit une copie , la renferma dans une boîte , & la laissa sur la cheminée de la cabane , pour servir d'instruction à d'autres Marins , si le hazard les conduisoit jusques-là. *Heemskerk* , de son côté , dans l'incertitude où il étoit de revoir sa patrie , en fit aussi deux copies ; plaça l'une dans la chaloupe & l'autre dans le canot ; il les fit signer par tous les hommes de l'équipage , pour leur donner plus d'authencité. Il avoit pris cette

précaution pour qu'en cas de naufrage, il restât quelque possibilité de retrouver ce journal intéressant.

Cette frêle embarcation mit à la voile, le 14 Juin 1597, par un vent d'ouest; la chaloupe & le canot arrivés le même jour au cap *Heemskerk*, ils y furent arrêtés par l'épaisseur de la glace; les glaçons s'étant un peu divisés le lendemain, on continua à faire route, & l'on parvint à doubler le Cap de *Vlesfingue*, & d'atteindre le *Cap Désiré*: le 16, on eut connoissance de l'Isle d'*Orange*, on y descendit, & y ayant trouvé du bois, on alluma du feu pour faire provision d'eau de neige fondue: l'équipage manquoit absolument d'eau fraîche. On tua sur une autre Isle voisine, quelques oiseaux qui donnèrent une nourriture plus saine & plus agréable. On arriva assez facilement au *Cap Glacé*, mais à peine y avoit-on jeté l'ancre, que l'embarcation y fut tellement comprimée par la glace, qu'on perdit presque tout espoir de s'en débarrasser.

Barentz, dont la santé étoit absolument délabrée, engagea deux Matelots à le porter sur la cîme de ce cap, voulant, leur dit-il, y faire de nouvelles observations. Cet infortuné Marin sentoît sa fin s'approcher ; & en effet, il succomba bientôt après ; il mourut en examinant une carte ; sa mort fut douce ; les Matelots qui étoient auprès de lui, étoient bien loin de penser qu'elle fût aussi prochaine ; cette perte remplit de deuil tout l'équipage ; *Heemskerk*, qui commandoit la chaloupe, regretta vivement son camarade & sentit toute l'importance de la perte que l'équipage & lui venoient de faire.

Nos Marins passèrent cinq jours devant le *Cap Glacé*, dans la funeste attente d'y périr à tout moment. Heurtés & entraînés par les glaçons qui dérhoient avec une rapidité étonnante, ils ne pouvoient s'amarrer nulle part. Un Matelot fut cependant assez hardi pour faire le tour d'un rocher de glace qui paroissoit plus ferme que ceux qui

DANS LES MERS DU NORD. 165
flottoient autour de lui ; cet intrépide
Marin s'étoit pourvu d'une corde atta-
chée par une extrémité au canot , il
en ceignit l'énorme rocher, & amarra
ainsi les deux embarcations, en courant
les dangers les plus multipliés & les plus
imminens ; ses compagnons durent leur
salut au dévouement de ce courageux
Matelot.

Enfin le vent soufflant du sud-est ,
on apperçut à la distance de cinquante
pas , une ouverture dans la mer ; les
glaçons en avoient tous été balayés :
on entreprit de traîner sur le bord de
cette mer ouverte, le canot, la cha-
loupe & leur cargaison, par-dessus la
glace ; à force de peine & de travail,
on parvint jusqu'à dix pas de l'ouverture ;
mais ici, on se trouva encore pris par
les glaces, & il fut impossible de les
franchir. Le lendemain, les glaçons
laissèrent un passage jusqu'à l'ouverture,
& l'on arriva au pied du *Cap de Con-*
solation (Troost-Hoek). On y fut encore
arrêté par la glace. L'eau manquoit ;

on en fit une nouvelle provision au *Cap Nassau*.

Une tempête affreuse assaillit les Voyageurs, le 25, & les mit dans le danger le plus imminent qu'ils eussent encore couru : les embarcations arrachées à leurs amarres, devinrent le jouet des énormes glaçons qui les heurtoient avec violence, & les emportoient avec rapidité : elles donnèrent l'une contre l'autre, & furent séparées par ce terrible choc : elles dérivèrent chacune de leur côté. Cette tempête fut apaisée par le vent du nord-ouest qui se leva le lendemain ; les deux petits navires se dégagèrent des glaçons & gagnèrent la glace ferme. Le canot, commandé, depuis la mort de *Barentz*, par un très-habile Matelot, n'appercevant pas la chaloupe, il la crut perdue ; il tira un coup de fusil, pour en avoir des nouvelles, *Hemskerk*, qui entendit ce signal, y répondit par un autre coup de fusil, & bientôt ces deux frères navires se rejoignirent pour faire route ensemble.

Affaillis encore , le 1^{er}. Juillet, par les glaçons qui dérhoient à force & se portoient avec violence contre les bords de la glace ferme , à laquelle on s'étoit amarré , nos Marins n'évitèrent le naufrage que par une sorte de miracle. Les deux petits navires furent emportés & presque chavirés ; on perdit quelques effets qui tombèrent dans la mer ; enfin , après avoir lutté contre la mort , pendant plusieurs heures consécutives , on parvint à sauver les embarcations. On fut obligé de les calfater de nouveau , car elles faisoient eau de toutes parts. On les mit sur la glace , & on les radouba assez pour les mettre en état de tenir la mer encore quelque temps.

Il fit beau ensuite jusqu'au 9 , & nos Marins s'appliquèrent à faire route assez lentement , à la vérité , mais en avançant toujours. Ils arrivèrent ce jour-là même , à l'*Isle-de-la-Croix* ; le lendemain au *Cap-Noir* (de *Zwarte-Kap*) , & ils doublèrent , le 21 , les Caps *Plancio*

& *Langenes* ; le 27 ils atteignirent le *Cap-de-la-Croix*, & reconnurent, le lendemain, la *Baie de St.-Laurent* : ils y virent deux navires à l'ancre & quelques hommes sur le rivage.

La joie que leur causa cette découverte, ne peut se décrire ; mais on ne peut s'empêcher de la sentir & même de la partager aujourd'hui avec ces infortunés, dont les malheurs & les dangers de leur voyage doivent affecter vivement tout lecteur sensible. Ils approchèrent du rivage ; leur surprise fut extrême en y trouvant des hommes qui leur parurent, au premier aspect, Sauvages bien plus que policés. Ils reconnurent que c'étoient des Russes ; ils étoient au nombre de trente : il n'y avoit aucun homme de l'équipage qui entendît la langue russe ; ces Moscovites s'expliquèrent assez par signes, pour donner à entendre à nos Marins qu'ils avoient fait naufrage, & qu'ils avoient perdu leur navire. Nos Navigateurs furent accueillis par les Russes, avec humanité,

& ils leur témoignèrent la part qu'ils prenoient au triste état où ils étoient réduits. Les deux navires Russes qui étoient à l'ancre dans la baie, mirent à la voile le lendemain; nos Voyageurs résolurent de faire la même route qu'eux; mais les brouillards ayant obscurci l'horizon, ils perdirent bientôt de vue leurs guides & furent abandonnés à eux-mêmes. Ils poursuivirent néanmoins leur route & entrèrent dans un canal formé par deux Îles opposées. Ils naviguoient assez facilement, lorsque tout-à-coup ils furent arrêtés par la glace. Ils jugèrent qu'ils se trouvoient alors à l'extrémité du *Waygat*; l'impossibilité de franchir cette vaste plaine de glace, leur fit prendre le seul parti qui leur restoit; ils virèrent de bord & revinrent aux deux Îles qu'ils avoient laissées derrière, & s'y amarrèrent. Ils les quittèrent deux jours après pour se porter vers une autre Île qu'ils crurent habitée; ils s'étoient trompés, elle étoit déserte; mais ils y trouvèrent du

Cochléaria en abondance ; cette plante anti-scorbutique leur fut d'une grande utilité : la plupart d'entre eux étoient grièvement atteints du scorbut , maladie qui fait les plus grands ravages dans les voyages de long cours. Ils en cueillirent abondamment & en mangèrent avec avidité , même en la cueillant : l'usage qu'ils en firent pendant deux jours , les guérit tous de ce mal aussi incommode qu'il est douloureux.

Heemskerk se détermina à faire route vers la Russie ; il ordonna la manœuvre en conséquence. Arrêté encore par les glaces dans cette pénible navigation , il eut le bonheur de les franchir & d'entrer en pleine mer. Le courage de ces Marins se ranima , & ils espérèrent qu'enfin la fortune, fatiguée de se jouer d'eux , leur feroit plus favorable. Cet espoir cependant étoit affoibli par la disette de vivres qui commençoit à se faire sentir vivement. Le dérangement de la boussole les fit égarer souvent ,

& le terme de leurs souffrances s'éloignoit de plus en plus par les fausses routes qu'ils faisoient. Une tempête, dont les élémens s'étoient rassemblés dans le nord, vint fondre sur eux tout-à-coup, & leur ôter toute espérance de salut. Après en avoir été balotés pendant plusieurs heures, sans relâche, les deux frêles nacelles furent séparées & portées de deux côtés opposés.

Le canot, après avoir été le jouet des flots & des vents, eut vue de la terre, à l'ouest de la Mer Blanche. Le commandant fit porter le cap sur cette terre, & fut mouiller dans une bonne rade, où il trouva deux navires Russes à l'ancre. Il y avoit sur le bord de la rade, quelques cabanes habitées par treize Russes, trois femmes & deux Lapons. Nos Voyageurs reçurent de ces habitans toute sorte d'honnêtetés : ils en furent aussi magnifiquement traités que possible. On leur servit du poisson en abondance, & une sorte de pain,

qui n'étoit qu'une bouillie durcie , faite avec de la farine détrempée dans l'eau.

Deux Matelots s'étant détachés , le lendemain de leur arrivée , pour chercher du Cochléaria , apperçurent deux hommes sur la cîme d'une montagne. Quelques jours auparavant , cette vue auroit piqué leur curiosité ; mais étant sur une terre habitée & avec des hôtes qui les traitoient bien , ils y firent peu d'attention ; ils s'en revenoient tranquillement au rivage , lorsqu'à leur grand étonnement , ils s'apperçurent que ces deux hommes descendoient la montagne avec précipitation ; leur joie & leur surprise furent extrêmes , lorsque ces hommes les ayant presque atteints en précipitant leur course , ils les reconnurent pour deux de leurs camarades : ils étoient de l'équipage du canot qui s'étoit séparé de la chaloupe. Après quelques explications sur leur position respective , les deux hommes du canot furent le rejoindre & le conduisirent

dans la rade auprès de la chaloupe. *Heemskerk* appareilla pour continuer sa route; mais le mauvais temps l'obligea de se retirer derrière des rochers tout près d'une Isle qui leur étoit inconnue. Ces Marins apprirent de trois Lapons qui s'y trouvoient, que cette Isle se nommoit *Kilduin*, & que trois navires Hollandois étoient mouillés à la rade de *Kola*, mais que deux de ces navires devoient en faire voile le jour même.

Heemskerk auroit voulu envoyer un Matelot à *Kola*, par terre, pour en avoir des nouvelles plus précises, mais il vouloit aussi qu'un de ces Lapons servît de guide à son messager : les trois Lapons s'y refusèrent. Ils lui proposèrent à leur tour de le conduire, lui & un de ses Matelots, sur une montagne voisine, où il trouveroit un de leurs compatriotes qui serviroit de guide pour une modique somme. *Heemskerk* suivit ce conseil, & le Matelot qu'il avoit amené avec lui, partit pour *Kola* à l'instant même avec

le Lapon qui s'étoit engagé de l'y conduire.

En attendant le retour de son Matelot, *Heemskerk* fit décharger la chaloupe & le canot, & résolut de continuer son voyage par terre. Le guide reparut feul, trois jours après; cette apparition inattendue fit craindre qu'il ne fût arrivé quelque malheur au Matelot; mais la lettre que le Lapon remit à *Heemskerk*, lui apprit que le messager étoit resté à *Kola*. *Jean-Corneille Ryp*, Capitaine du vaisseau Hollandois, relâché à *Kola*, lui écrivoit que dans peu il viendrait le prendre sur son vaisseau pour le ramener dans leur patrie commune. Dès le lendemain *Ryp* arriva dans la rade; il y resta jusqu'au premier Septembre, & il en fit voile ce jour-là pour retourner à *Kola*; il en repartit le 15 & fit voile pour la Hollande.

Heemskerk obtint facilement des Commissaires Russes à *Kola*, d'y laisser les deux embarcations auxquelles, lui & le reste de son équipage devoient la vie.

Ces témoins muets, mais irréprochables, placés dans le magasin, devoient donner à la postérité une nouvelle preuve irréfragable de l'existence d'une Providence particulière & conservatrice. *Heemskerk* & ses compagnons avoient fait sur ces deux embarcations, une route de trois cents quatre-vingt-un milles, sur une mer couverte de glaces, orageuse & remplie d'écueils. Je n'ai rapporté que les dangers les plus faillans de ce périlleux voyage ; j'en ai passé sous silence beaucoup d'autres, que l'Auteur Hollandois rapporte jusques dans les plus petits détails.

Le navire qui reconduisoit nos Voyageurs, mouilla à l'embouchure de la Meuse, le 23 Octobre 1597. *Heemskerk* & ses Compagnons d'infortune arrivèrent à Amsterdam le premier Novembre. Leur arrivée surprit avec d'autant plus de plaisir leurs concitoyens, qu'ils ne s'attendoient plus à revoir ces infortunés, victimes de leur zèle pour l'avancement du commerce général de la République

176 HISTOIRE DES PÊCHES
des sept Provinces - Unies , leur patrie (1).

Un Armateur de *Zaandam* fit faire une nouvelle tentative à la *Nouvelle Zemble*, en 1768. Il en confia la direction à un des plus habiles Navigateurs de la mer du Nord, *Corneille Duyn*. Arrivé au 73^{me}. degré 55 minutes de latitude septentrionale, & au 54^{me}. degré 10 minutes de longitude , il y trouva une si grande quantité de glace , le 8 Mai, qu'il jugea impossible d'aller plus avant ; & comme la pêche de la Baleine étoit le but principal de l'Armateur , le capitaine *Duyn*, pour remplir sa mission , fit voile pour le Spitsberg , où il arriva sans accident le 19 Juin.

Les tentatives infructueuses qui ont été faites dans ces derniers temps pour découvrir le fameux passage , supposé entre la *Nouvelle Zemble* & le *Groenland*,

(1) Les Voyageurs peuvent consulter la Carte mise en tête de ce Chapitre. Les détails en sont précieux ; & nous la donnons comme la plus exacte qui ait paru encore. (*Note du Traducteur*).

prouvent

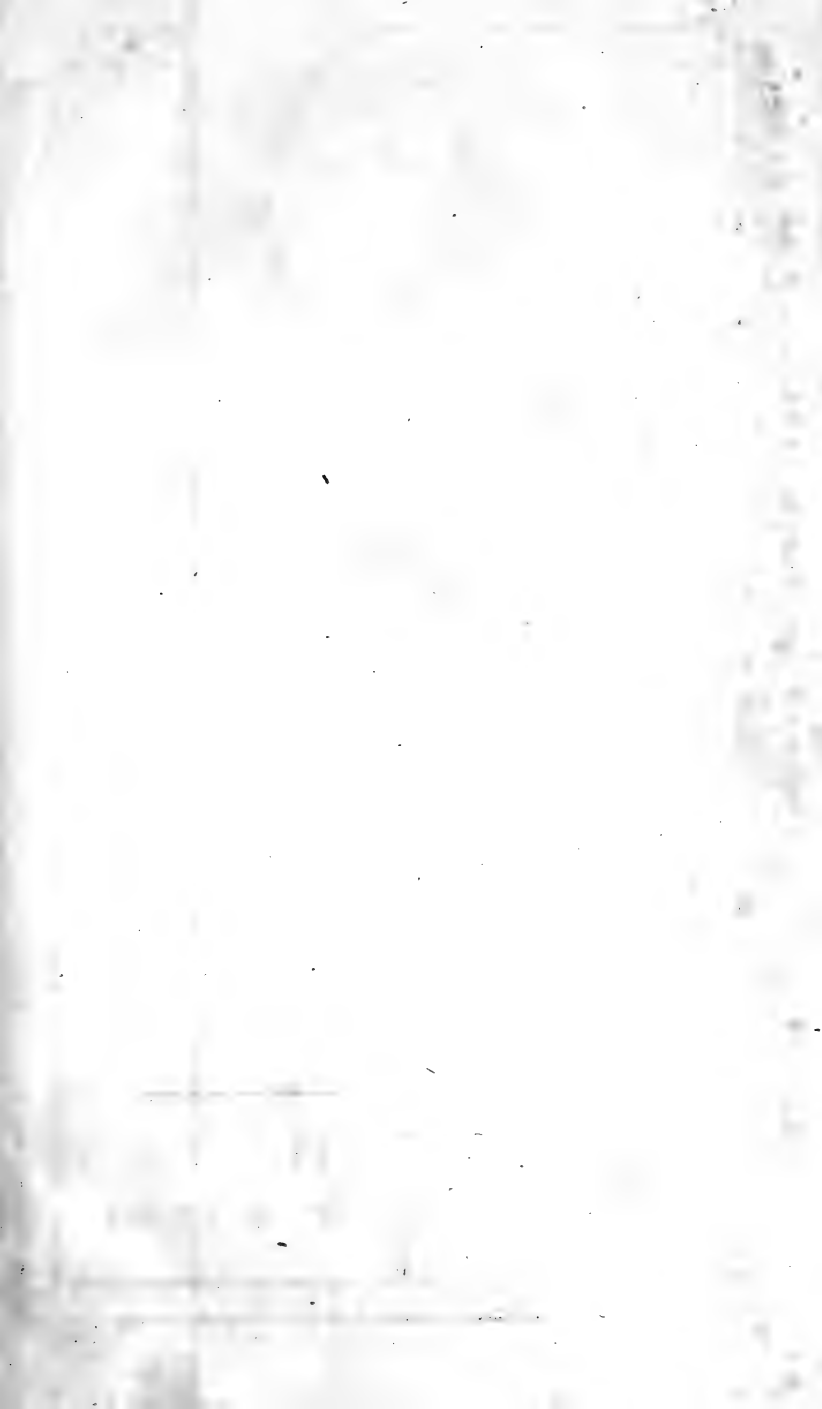
prouvent qu'il importe fort peu au commerce de l'Europe que ce passage existe, ou n'existe pas, puisqu'il est démontré impraticable jusqu'à ce jour. L'opinion de ceux qui ont avancé que les Russes l'avoient trouvé, mais que jaloux de cette découverte, ils veulent la tenir cachée aux autres Nations de l'Europe, pour en retirer à eux seuls tout le profit; cette opinion, dis-je, ne mérite pas même d'être discutée. Il est évident que si les Russes avoient trouvé ce passage, ils s'en serviroient pour s'épargner les frais, & éviter les dangers & les peines des Caravannes qu'ils font partir tous les ans pour la Chine; & si les Russes se servoient de ce passage, pourroient-ils le faire à l'insçu des autres Nations?

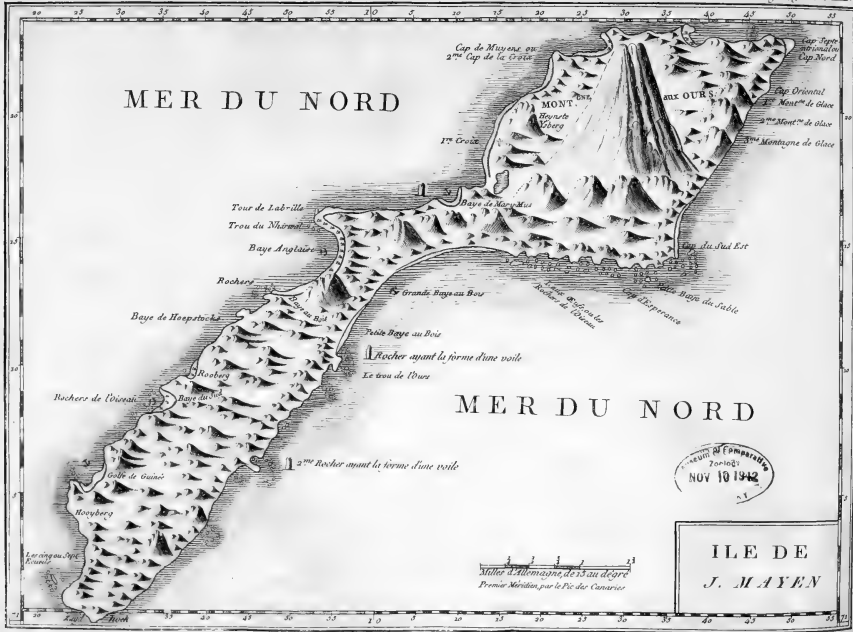
Il faut donc renoncer à cette découverte quelque précieuse qu'elle soit pour le commerce, & quelque honorable qu'elle puisse être pour le Navigateur qui la feroit, il faut, dis-je, y renoncer jusqu'à ce qu'une violente secousse ait ébranlé le globe, & ait

178 HISTOIRE DES PÊCHES

produit vers le pôle arctique , un de ces changemens extraordinaires , qui dérange la position des terres respectives , abaisse les montagnes , en élève de nouvelles , & fait sortir quelquefois de nouvelles Isles du fond de l'abîme. Alors peut-être , ce passage , s'il n'existe pas encore , s'ouvreroit de lui-même ; ou s'il existe , il se dégageroit des glaces éternelles qui l'obstruent & le rendent impraticable.







CHAPITRE XXXVII.

Des Isles aux Ours & de Jean Mayen.

AVANT que la Baleine, épouvantée par la poursuite acharnée des Pêcheurs, eût abandonné les côtes & les baies des mers du Nord, pour chercher un asile sous les glaces les plus près du pôle, les Navigateurs ne s'attachoient à découvrir des Isles pour y pêcher avec plus de commodité & plus de succès, qu'en pleine mer. Quelque petites qu'elles fussent, ils visitoient avec soin toutes celles qui s'offroient à leur vue dans le cours de leur navigation. Celle, dite l'*Isle-aux-Ours*, fut découverte en 1596, par *Barentz & Heemskerk*, lors de leur fameux voyage à la *Nouvelle Zemble*. Selon l'estime de ces deux habiles Marins, l'*Isle-aux-Ours* est située au 74^{me}, degré 30 minutes de latitude : il ne paroît pas qu'elle ait plus de cinq milles

de long. *Barentz* l'ayant reconnue, la jugea de peu d'importance, & il se contenta d'en prendre acte sur son journal. Cependant quelques enfans perdus de son équipage hasardèrent d'y descendre; ils y trouvèrent une grande quantité d'œufs d'oiseau. Encouragés par ce butin, assez précieux vu les circonstances, ces imprudens Matelots grimpèrent sur la cime d'une montagne très-élevée. Arrivés au haut de ce pic, ils ne découvrirent au-dessous d'eux que des précipices, d'autant plus épouvantables, qu'ils étoient tous garnis de rochers pointus qui présentèrent une mort aussi certaine que douloureuse aux infortunés qui y feroient tombés. Cette vue leur fit perdre courage, & fort embarrassés de leur personne, ils ne savoient trop comment descendre. La montagne étoit escarpée & unie; le moindre faux pas les eût fait rouler dans ces fosses armées de rochers pointus. *Barentz*, resté dans la chaloupe sur le bord du rivage, ne les perdoit pas de vue; il jugeoit de leur embarras.

Ces malheureux , après avoir tenu une espèce de conseil , se couchèrent sur le ventre , & dans cette douloureuse attitude , ils se laissèrent glisser jusqu'au pied de la montagne. *Barentz* les crut perdus sans ressource ; ils furent assez heureux pour en être quittes pour la peur & pour quelques meurtrissures & écorchures. Arrivés à la chaloupe , le Commandant leur fit une forte réprimande sur leur imprudence à exposer leur vie sans nécessité & sans aucune utilité.

Cette Isle est sauvage , stérile , rocailleuse ; mais elle est très-bien située pour la pêche. La Compagnie du Nord , en connoissant l'importance , obtint de leurs HAUTES PUISSANCES , les ÉTATS DE HOLLANDE ET DE VERSTFRISE , un privilège exclusif pour y naviguer.

Un Ours blanc qui y fut tué par l'équipage de la chaloupe de *Barentz* , le lendemain de l'entreprise hardie de ces Marins , lui fit donner le nom d'*Isle-aux-Ours* , qu'elle porte aujourd'hui. Ce

terrible animal ne succomba qu'après deux heures d'un combat aussi dange-reux pour lui , que pour ceux qui le lui livroient.

L'Isle de *Jean Mayen* porte le nom du Navigateur qui la découvrit en 1611. Elle fut alors d'une importance majeure pour la Compagnie de la pêche du Nord ; & l'établissement y fut fait dès la première année de sa découverte. Sa direction est du sud-ouest au nord-est ; elle a neuf milles d'Allemagne en longueur ; elle est très-étroite ; elle n'a qu'un demi-mille de largeur au milieu ; elle a plus de largeur à l'extrémité septentrionale , où on compte deux milles d'une côte à l'autre. Elle est située au 71^{me}. degré , entre le *Groenland* & la *Norvège*. Depuis 1611 jusqu'en 1633 , la pêche y fut très-abondante & donna de grands profits. Le capitaine *Guillaume Ys* en rapporta , une année , deux mille quintaux d'huile qu'il avoit fait extraire du lard des Baleines prises dans une seule pêche. Les Baleines se retirèrent peu à peu des côtes

de cette Isle ; elles s'enfoncèrent vers les glaces du pôle , & la pêche n'y rendant plus rien , il fallut abandonner l'Isle , pour suivre le poisson jusques sur les côtes du *Groenland*.

La côte occidentale de l'Isle de *Jean Mayen* , n'est pas aussi obstruée de glace au printemps , que la côte septentrionale ; celle-ci se prolonge très-loin en mer , par un Cap qui commence à se former au pied de la grande Montagne-aux-Ours : c'est le *Cap-Nord*. On y trouve fréquemment , même au printemps , une plage de glace qui s'étend à plus de dix milles en mer. On doit éviter soigneusement de toucher à la côte orientale de cette Isle ; elle est abordable sans danger à la côte occidentale , & on s'y établissoit en sûreté lorsqu'on y faisoit la pêche. Cette Isle , au rapport de plusieurs Voyageurs , est absolument dégagée des glaces dans tout son pourtour , pendant l'été.

Si , par accident , on arrivoit par la côte orientale , on seroit contraint de faire route par le nord de l'Isle. La

navigation y est exposée à des dangers imminens ; on y est exposé aux terribles coups de vents de terre , qui passent par-dessus le sommet de l'*Isle-aux-Ours* ; on y a encore beaucoup à souffrir des glaçons qui, pendant le flux, dérivent avec force du sud au nord ; & pendant le reflux , du nord au sud ; c'est - à - dire dans deux sens directement contraires.

La montagne , dite la *Beerenberg*, (*Montagne-aux-Ours*) est à l'extrémité septentrionale de l'Isle , elle est d'une hauteur prodigieuse ; elle est tellement escarpée & coupée à pic , que jamais il n'a été possible de monter jusqu'à sa cîme. Elle a sans doute reçu son nom , de la grande quantité d'Ours qui infestent les environs de cette montagne : sa base occupe presque tout le terrain entre les deux côtes de l'ouest & de l'est ; on la découvre à plus de trente milles en mer. On trouve derrière cette montagne, une petite langue de terre qui va se terminer à la mer ; c'est ce que nous avons dit être le *Cap-Nord* de cette Isle.

Dans le temps que la pêche étoit abondante sur les côtes de l'Isle de *Jean Mayen*, on donna divers noms aux diverses baies qu'on y trouva. Voici les principales de ces baies.

En arrivant par le Cap-fud de l'Isle, & en longeant la côte occidentale, on trouve le *Hoyberg*, au-delà d'un groupe de six à sept rochers. (C'est un Cap peu élevé dans le fud de l'Isle.) Il forme un Golfe, qu'on a nommé le *Golfe de Guinée* ; le mouillage y est excellent. Le *Vogel-Klip* (le *Rocher de l'Oiseau*) n'en est pas loin ; derrière celui-ci, se trouve le *Zuid-Baay* (la *Baie du Sud*) ; le *Rooberg* est un peu plus haut que cette baie. Après avoir dépassé le *Hoepstoks-Baay*, & le *Hout-Baay* (la *Baie Boisée*), on trouve la *Baie du Nord*, dite de *Engelsche-Baay* (la *Baie Angloise*) : celle-ci est défendue des vents du nord par une étendue de terrain, sur lequel on voit le *Wa'rusgat* (le *Trou du Narval*) & *Brilsche Tooren* (les *Tours de la*

Brille, ou des *Besicles*) ; en portant ensuite le cap un peu à l'ouest, on trouve sur sa route, *Mary Mas-Baay* : c'est une petite baie ronde. De cette baie, en avant, l'Isle prend la direction du nord-nord-ouest à l'est ; c'est la partie la plus large & dans laquelle est située la Montagne-aux-Ours.

Après avoir dépassé le premier & le second *Caps de la Croix*, on approche insensiblement de l'extrémité septentrionale de l'Isle ; on la nomme le *Cap-Nord*. On arrive enfin au *Cap-Est* & à la *Montagne de Glace* (*Ysberg*). Cette montagne n'est qu'un assemblage de trois grands cônes de neige, qui se glace à proportion qu'elle s'éboule de la *Montagne-aux-Ours* ; on trouve aussi de l'autre côté des *Caps de la Croix*, de semblables cônes de neige glacée qu'on prendroit pour des montagnes cristallisées.

On arrive ensuite au *Cap Sud-Est* ; la côte prend ici la direction de l'est à l'ouest jusqu'à une petite Isle, & tourne

ensuite de l'ouest au sud. Cette côte est si escarpée qu'il n'est pas possible de l'approcher ; mais à peu de distance de là , elle est très-basse , & il est très-facile de mettre à terre. On trouve en avant de la petite *Baie du Sable* (*Zand-Baay*) & de la *Terre aux Œufs* (*Eyer-land*), à la portée du mousquet de la côte , une plage sur laquelle la sonde donne seize brasses de fond ; un peu plus loin , on ne trouve plus de fond. La *Terre aux Œufs* est ainsi nommée , à cause de la grande quantité d'oiseaux qui vont pondre dans les trous des rochers dont elle est parsemée.

Le plus étroit de l'Isle se trouve près de *Hout-Baay* (la *Baie Boisée*) ; la grande quantité de monceaux de bois pourri qu'on y trouva , lui a fait donner cette dénomination : cette baie est à l'est de l'Isle , précisément en face de la grande *Baie Anglaise* (*Groote Engelsche-Baay*), on y trouve des petites montagnes qu'on peut franchir facilement , & passer ainsi de l'une à

l'autre , de la côte occidentale à la côte orientale. On fait voile ensuite vers la petite *Baie Boisée* (*Hout-Baay*) ; de-là au *Beeregat* (le *Trou des Ours*) , & on se trouve avoir fait le tour de l'Isle , après avoir dépassé encore quelques autres petites baies.

On trouve sur les deux côtes de l'Isle , beaucoup de rochers à quelques distances les uns des autres. On prendroit de loin , quelques-uns de ces rochers pour des voiles de navire : au surplus , toute l'Isle est montagneuse & ne produit presque rien.

On avoit établi , en plusieurs endroits de l'Isle que j'ai désignés , plusieurs fonderies pour extraire l'huile de Baleine ; on y avoit construit des magasins ; mais tous ces établissemens furent abandonnés , lorsque la Baleine se retira des côtes , & que la Pêche n'y donna plus aucun profit.



CHAPITRE XXXVIII.

Du Détroit de Davis.

L'INTÉRÊT & l'amour de la gloire sont les deux plus puissans ressorts qui meuvent l'ame, lui donnent de l'effort & un courage qui l'élèvent souvent au-dessus d'elle-même. L'homme ne calcule presque jamais les obstacles ni les dangers; il ne voit que son intérêt à suivre, ou son ambition à satisfaire. C'est à ces deux passions que la société doit tant d'entreprises hasardées, mais utiles, qui ont agrandi le commerce général, & multiplié les richesses ainsi que les commodités de la vie; elle leur doit aussi tous les voyages entrepris pour enrichir les Sciences & les Arts, par des découvertes précieuses dans les mers les plus lointaines & sur les parties du Globe, ou les plus éloignées, ou

les moins connues. C'est donc aux Navigateurs intrépides, aux Voyageurs hardis, que l'Europe sur-tout doit les connoissances qui lui assignent le premier rang sur les trois autres parties de la terre, & les richesses en tout genre, qui concourent avec la température de son climat & la fertilité de son sol, à en rendre le séjour le plus délicieux, & la civilisation la plus complète. Il n'entre pas dans mon plan de discuter la grande question qui a occupé, de nos jours, plusieurs écrivains estimables. La société, en général, les mœurs, l'humanité, la religion ont-elles gagné par l'accroissement des lumières, par cet esprit philosophique qui a pénétré dans toutes les classes, même dans les plus obscures, par cet égoïsme qui rapporte tout à soi & ne laisse que ce qu'il ne peut pas conserver, par ce luxe effréné qui, même dans les temps les plus calamiteux, insulte arrogamment à la misère publique? Devenus plus riches & plus instruits que nos pères

dans toutes les sciences & dans tous les arts utiles ou frivoles, sommes-nous meilleurs citoyens qu'ils ne l'étoient, meilleurs pères de familles, meilleurs amis, plus honnêtes gens, plus religieux? Les Philosophes & ceux qui prétendent à ce titre pompeux, quoique si communément usurpé aujourd'hui, soutiennent l'affirmative contre le cri général de ceux qui prétendent que la Philosophie moderne, tout en prêchant l'humanité & la morale, en a détruit & en détruit tous les jours les principes éternels & fondamentaux. Ceux-ci argumentent d'après l'expérience, & certes l'expérience est ici d'un grand poids.

La partie la plus septentrionale du globe étoit peu connue; on connoissoit à peine les terres situées près du cercle polaire arctique; cependant on calculoit depuis long-temps les grands avantages qui résulteroient pour le commerce, d'une connoissance géographique plus exacte des terres boréales qui touchent

presque au pôle du Globe terrestre, & des Mers qui le baignoient.

Les voyages à la *Chine*, au Japon, ceux même qu'on entrepren^t vers les parties les plus occidentales de l'Amérique, depuis la découverte du Nouveau Monde, sont d'une longueur que l'avidité du gain peut seule faire entreprendre. Les dangers multipliés que l'on y court, les incommodités qui l'accompagnent, & qui sont inévitables, particulièrement sous la ligne équinoxiale, où les rayons du soleil, dardés perpendiculairement & sans être brisés, brûlent tout ce qui se trouve dans leur direction; les orages, les tempêtes, le manque d'alimens frais, les maladies dangereuses que les Marins les plus familiarisés avec la mer y contractent presque toujours; tous ces grands inconvéniens faisoient desirer qu'on trouvât une nouvelle route plus courte, moins dangereuse & plus commode, pour donner plus d'activité & de valeur au Commerce avec la *Chine*, le Japon & les États voisins ou contigus.

Ce

Ce desir n'est pas encore rempli, & il est à craindre qu'il ne le soit jamais.

Quelques Navigateurs hardis & habiles pour le temps, avoient entrepris, sous la protection de quelques Souverains de l'Europe, de se frayer une nouvelle route vers la *Chine* par les Mers du Nord. Ils avoient cherché cette route inutilement, quoique le courage & le zèle ne leur manquassent pas.

Jean Davis, Anglois, Navigateur instruit & d'un courage héroïque, réunissoit toutes les qualités nécessaires à une entreprise aussi hasardeuse, que celle qu'il méditoit depuis long-temps; il résolut de chercher ce passage : il étoit convaincu qu'il existoit au nord-est du globe; il a emporté cette conviction au tombeau, même après une tentative répétée & infructueuse, qui ne put lui faire abandonner cette idée.

Sa probité, son expérience, ses connoissances géographiques, & plus que tout le reste peut-être, son intrépidité lui méritèrent la confiance d'une

Compagnie de riches Négocians de Londres, accrédités & estimables : cette Compagnie fit généreusement tous les frais des préparatifs du voyage.

Davis partit de *Darmouth*, le 7 Juin 1585. Le 22 de Juillet, il découvrit, non loin du Détroit auquel il donna son nom, une Terre, qu'il nomma le *Cap de Désolation*. Arrivé peu de jours après au 64^{me}. degré 5 minutes de latitude, il découvrit d'autres terres ; il s'en approcha, y descendit, & y trouva un peuple avec lequel il pouvoit faite un commerce avantageux ; il en fut bien accueilli, & en reçut toutes fortes d'honnêtetés. Il se trouva en pleine mer, le 6 Août, au 68^{me}. degré 40 minutes de latitude ; il entra dans une jolie baie, & y mouilla tout près d'une montagne, dont les pointes fail-lantes lui parurent de couleur d'or : il la nomma la *Montagne d'Exil* (*Relegh-Berg*). La rade fut appelée *Totness*, l'avancement septentrional de la côte fut nommé le *Cap Dyer*, & celui du

sud, le *Cab Welsingham* ; & enfin il donna le nom de *Cap de la Merci-de-Dieu*, à la pointe la plus méridionale de cette côte. *Davis* trouva un joli canal sur sa route ; il le remonta l'espace de soixante milles, se dirigeant au nord-nord-ouest ; il reconnut plusieurs Isles au milieu du canal ; il en fit le tour sans aucun empêchement ; il reconnut même sur la côte, des traces d'hommes. Il y observa le flux, qui y monte à la hauteur de six à sept brasses ; mais il n'en put jamais reconnoître la direction. Ce Navigateur quitta ces parages, le 21 Août, & fit voile pour l'Angleterre ; il vint mouiller à *Iarmouth*, le 30 Septembre, sans avoir éprouvé aucun dommage sensible, ni avoir couru aucun danger imminent.

Le Navigateur Anglois entreprit un second voyage, l'année suivante ; il parvint à un plus haut degré, vers le pôle, qu'on eût atteint avant lui : il n'en fut pas plus heureux pour cela ; il ne trouva pas le passage qu'il

cherchoit ; il étoit cependant alors si convaincu de l'existence de ce passage & de la possibilité de le trouver , qu'il écrivit à la Compagnie , qu'il étoit assuré de le trouver dans l'une des plages dont il avoit fait la découverte ; il ajouta que , dans la suite , cette découverte pourroit se faire sans perte , puisque les profits de la pêche rempliroient abondamment les frais d'équipement pour le voyage. Il donna , sur ce sujet , un Mémoire raisonné & fort détaillé à la Compagnie.

Davis fit un troisième voyage en 1587. Il fut aussi infructueux que les deux qu'il avoit déjà faits , & il ne découvrit pas le passage ; il resta néanmoins opiniâtrément attaché à l'idée de l'existence de ce passage , & à la probabilité de le trouver. Il arriva , dans ce voyage , jusqu'au 72^{me}. degré 12 minutes , à l'ouest du *Groenland* ; il donna le nom de *Sanderfon's-Hope* , à la pointe de la côte la plus septentrionale qu'il avoit en avant de lui. Aucun Navigateur ,

DANS LES MERS DU NORD. 197
avant *Davis*, ne s'étoit élevé si près
du pôle.

La richesse de la Pêche dans ces
Mers, rendit, par la suite, la décou-
verte du *Détroit de Davis*, de la plus
grande importance. Différentes nations
y font encore, tous les ans, une Pêche
avantageuse ; mais les Hollandois en
retiennent eux seuls bien plus de profit
que tous les autres peuples ensemble.

Ce fameux Détroit a sa direction du
nord au sud ; il est très-spacieux ; il
est formé par la côte occidentale du
Groenland, & celle de l'*Isle de James*,
située près de la côte de l'Amérique
la plus Septentrionale. On peut re-
garder la *Staatenhoek* (la *Pointe des*
États), comme la partie méridionale de
ce Détroit : *Staatenhoek* est au 59^{me}.
degré 50 minutes de latitude, & au
331^{me}. degré 30 minutes de longitude
boréale ; ou plutôt on peut prendre
cette pointe pour un point de reconnois-
sance à l'entrée de la route qui conduit
au *Détroit de Davis*.

Staatenhoek est une terre élevée & parsemée de colines ; ce n'est à proprement parler qu'un archipel nombreux ; on trouve dans plusieurs des Isles qui le composent , beaucoup de rivières qui en baignent l'intérieur. Cependant cette côte n'est jamais dépourvue de glaçons qui tantôt dérivent au nord , tantôt au midi , & souvent même à la distance de 20 à 30 milles de la côte de laquelle ils se détachent. Ces glaçons poussés par les violens courans , dans tous les sens , souvent même en forme de tourbillon , & se pressant les uns contre les autres , acquièrent une force extraordinaire ; il en résulte que les navires courent toujours les plus grands dangers sur cette plage.

Pour les éviter autant que possible , il faut doubler la pointe de *Staatenhoek* & ferrer , autant que possible , aussi la côte occidentale du *Groenland* , jusqu'à ce qu'on ait dépassé le cercle polaire : c'est au-dessus de ce cercle que se trouve véritablement l'entrée du *Détroit de Davis*.

Zuid-Baay (la *Baie du Sud*), que l'on trouve au 67^{me}. degré 10 minutes, est ordinairement le rendez-vous des navires qui se disposent à faire leur retour en Hollande. On reconnoît cette baie à un large goulet (*Vryde Fioerd*), qui se présente à un mille & demi au sud d'elle-même ; on peut aussi la reconnoître à trois ou quatre petites Isles situées à environ quatre milles au sud de ladite baie : celle qui est la plus au nord-est, est la plus grande.

On nomme ce petit archipel, le *Banc de Zuid-Baay* : on doit préférer de passer entre la côte & ce banc, pour se garantir des courans qui sont ordinairement très-forts entre ces Isles, mais on doit être ici sur ses gardes ; ces courans sont très-dangereux, parce que la côte du sud de la baie est beaucoup plus élevée que celle du nord.

A environ quatre milles au nord-nord-est de *Zuid-Baay*, on trouve un goulet qui se dirige vers la terre ; on le nomme le *Romelpot* (*Pôt-à-Crême*) ;

plus loin , vers le nord , la côte est hachée , & l'on y trouve quantité d'Isles. On porte le cap au nord-est de *Romelpot* à *Rifkol* qui en est éloigné de huit milles ; on y découvre une petite Isle à deux milles en mer ; on la nomme l'*Isle Sauvage* (*Wilde-Eiland*). *Rifkol* est une Isle ronde ; elle est reconnoissable à sa prodigieuse hauteur ; elle est entourée de plusieurs bancs qui sont éloignés de ses bords , de trois jusqu'à six milles. Cette Isle est au 67^{me}. degré 16 minutes. Lorsqu'on est parvenu à sa hauteur , on porte le cap au nord-est. On trouve encore un très-mauvais banc à l'est de *Rifkol* , & au nord-est de *Rooden-Hoek* (la *Pointe Rouge*). On trouve aussi trois petites Isles en face de l'entrée de *Nord-Baay* (la *Baie du Nord*) , à peu de distance de la côte. L'écueil dit le *Bootsklamp* , se trouve dans le goulet même de *Nord-Baay*.

Après avoir laissé derrière soi les Isles dont je viens de parler , on découvre

l'Isle de *Disco* dans le nord. On doit, avant de porter directement le cap sur cette Isle, gouverner à l'est-nord-est pendant l'espace de quatre milles, & l'on arrive à *Bonte-Baay* (la *Baie des Fourrures*). *Jesse-Baay* est un peu plus à l'ouest de celle-ci. L'Isle de *Kol* est éloignée d'un demi-mille au nord-nord-ouest de cette dernière; on la reconnoît facilement à sa forme circulaire : plus loin est *Boukeland*; cette Isle est la plus élevée de toutes celles que l'on découvre dans ce parage.

On compte de *Boukeland* à *Moord-Baay* (*Baie aux Meurtres*), un mille & demi; cette baie est remplie d'écueils; les côtes en sont très-coupées; elle est entourée de plusieurs Isles; à un demi-mille de *Moord-Baay*, on trouve encore *Aene-Baay*, en faisant voile au sud-est; cette baie est entre deux Isles sur la côte septentrionale; elle est très-profonde, mais le mouillage y est mauvais. Pour aller d'*Aene Baay* aux *Isles Vertes* (*Groene Eilanden*), on se

dirige à l'est-nord-est pendant l'espace de trois milles ; ces Isles sont au nombre de six ; arrivé à la hauteur de celle qui est le plus au sud-sud-est , on fait voile à l'est-sud-est , jusqu'à *Wilde - Baay* (*Baie des Sauvages*) ; en quittant cette baie , l'on passe entre les écueils qui sont en avant , on touche à *Spiering-Baay* (*Baie aux Éperlans*). On découvre ensuite une Isle basse , au nord-nord-est de laquelle est *Zand-Baay* (*Baie Sablonneuse*).

Ysfoerd est au nord de cette baie ; on nomme ainsi ce canal , à cause des hautes montagnes de glace qu'on y apperçoit. *Makkelyk-Oud* est au nord : à l'entrée de cette baie , sont trois Isles. A un demi-mille au nord , est située *Roode-Baay* (la *Baie Rouge*) , on y entre en arrivant par le sud. De *Roode-Baay* à *Zwarte Vogel-Baay* (*Baie de l'Oiseau Noir*) , on se dirige du nord à l'ouest , & d'ici au nord-nord-ouest , en passant par le *Waygat* (*Trou du Vent*) , on court du nord-ouest au nord.

Le *Waygat* est un canal, ou une passe entre le Continent & l'Isle de *Disco* ; il a trois milles de large. Le rivage de cette Isle est en plusieurs endroits bas & uni ; sa côte est plus élevée en certains endroits aussi, que par-tout ailleurs dans le Détroit de Davis. A l'entrée du *Waygat*, est une Isle très-élevée ; on en trouve encore une plus petite un peu à l'ouest ; les courans y sont très-rapides & portent presque toujours au nord. Le cours de *Roode-Baay* à l'Isle de *Disco*, est du nord-ouest à l'ouest. Cette dernière baie se trouve au 69^{me}. degré 10 minutes ; son rivage est bas & plainier ; il s'élève peu à peu ; on y trouve un banc tout près de la côte. On reconnoît facilement cette baie à une montagne & trois colines situées immédiatement derrière elle.

Pour aller de l'Isle de *Disco* à *Liefde-Baay* (*Baie de l'Amitié*), on serre la côte à l'ouest pendant l'espace de sept milles. On trouve entre ces baies quantité de Baleines.

La plage, où la Baleine se tient ici, n'est pas d'une grande étendue ; elle a à peine dix ou douze milles de l'est à l'ouest, & quatre ou cinq du sud au nord. On prend de temps à autre, quelques Baleines aux glaces occidentales du Détroit ; mais la place la plus poissonneuse & la meilleure pour la pêche, est aux environs de l'Isle de *Disco*, & particulièrement au sud de cette Isle. Sa pointe méridionale est au 59^{me}. degré 10 à 12 minutes ; le Détroit se dirige depuis cette pointe fort loin vers le nord ; mais on ignore encore où il aboutit. Le passage, quelque certain qu'il soit tenu par plusieurs Marins estimables, n'est pas encore trouvé ; le fût-il, il paroît impossible de le franchir, parce que la glace qui l'obstrue, ne s'amollit pas & est toujours aussi ferme d'un bout de l'année à l'autre. Ceci paroît démontré non seulement par les observations de M. *Davis*, mais encore par celles que fit, en 1715, *L. Feykes Haan* ; ce hardi Navigateur étoit parvenu jusques

DANS LES MERS DU NORD. 205
près du 72^{me}. degré ; arrivé au mois de
Juillet à une petite Ile , sous ce même
degré , il y trouva la glace immobile ,
dure & opposant une barrière qu'il étoit
impossible de franchir. Il en conclut ,
avec raison , que le passage , s'il exis-
toit , étoit impraticable (1).

(1) J'ai cru devoir traduire scrupuleusement , & presque littéralement , cet intéressant Chapitre. La route qu'on doit faire dans le Détroit de Davis , y est exactement tracée ; les Isles , les bancs , les écueils , les courans , tout y est indiqué avec la plus grande précision. On sent combien cet itinéraire est précieux pour les Pêcheurs qui entreprennent la navigation périlleuse du Détroit de Davis. Ce voyage est toujours accompagné de grands dangers. Si la pêche y est plus abondante que par-tout ailleurs , on y court aussi de plus grands risques. (*Note du Traducteur*).



CHAPITRE XXXIX.

Balance générale des Profits & Pertes de la pêche au Détroit de DAVIS, depuis 1719 inclusivement, jusqu'en 1778, inclusivement aussi.

J'AI donné une balance générale des profits & pertes de la Pêche du Nord, depuis 1609 jusqu'en 1779 inclusive-ment (1). Je n'y ai pas compris la pêche au Détroit de *Davis*. On verra que celle-ci, quoique infiniment plus dangereuse & sujette à de plus grandes difficultés, est cependant beaucoup plus avantageuse.

Je suivrai, pour faire cette balance, la même méthode que j'ai employée pour faire la première. L'importance de ce chapitre, qu'on peut appeler un

(1) Voyez Tome I, Chapitre XIII, page 275 & suivantes.

Chapitre-Pratique, demande beaucoup de clarté & de précision.

Je diviserai les soixante années, dont j'ai à faire la balance, en six Époques égales, de dix années chacune.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

De 1719 à 1728, *inclusivement*.

Navires équipés	748	Poissons pris.	1,251
Frais ordinaires pour l'é-	} . . . 7,480,000 flor.	Tonneaux de lard	74,152
quipement de ces navires,		Quintaux d'huile	111,228
Navires perdus. . . . 20, estimés 200,000		Prod., à 42 le quint.	4,671,576 fl.
Frais pour l'extraction de	} . . . 1,112,280	Fanons	3,336,800 liv.
l'huile & autres imprévus,		Produit à 164 fl. les 100 liv. . . .	5,472,352
Dépense totale	8,792,280	Recette	10,143,919

La Recette de ces dix années excède la dépense de la somme de 1,351,639 florins.

La balance est donc en faveur des Pêcheurs, pour chacune de ces dix années, de la somme de 135,163 $\frac{2}{10}$ florins.

DEUXIÈME

DEUXIÈME ÉPOQUE.

Tome III.

De 1729 à 1738, inclusivement.

Navires équipés, 975	Poissons pris 1,929
Frais ordinaires pour l'é- quipement de ces navires, } . . . 9,750,000 flor.	Tonneaux de lard 101,861
Navires perdus, . . 14, estimés 140,000	Quintaux d'huile 152,791
Frais pour l'extraction de l'huile & autres imprévus, } . . . 1,527,910	Prod., à 39 fl. le quint. 5,958,829 fl.
Dépense totale 11,417,910	Fanons 4,583,700 liv.
	Produit à 214 fl. les 100 liv. 9,809,118
	Recette 15,767,947

La Recette de ces dix années excède la dépense, de la somme de 4,350,037 florins.

La balance est donc en faveur des Pêcheurs, pour chacune de ces dix années, de la somme de 435,003 $\frac{7}{10}$ florins,

TROISIÈME ÉPOQUE.

De 1739 à 1748, inclusivement.

Navires équipés	368	Poissons pris	1,162
Frais ordinaires pour l'é-		Tonneaux de lard.	52,186
quipement de ces navires, }	3,680,000 flor.	Quintaux d'huile.	79,324
Navires perdus . . . 10, estimés	100,000	Prod., à 45 fl. le quint.	4,569,580 fl.
Frais pour l'extraction de }	793,240	Fanons.	2,779,700 liv.
l'huile & autres imprévus, }		Produit à 124 fl. les 100 liv.	2,950,828
Dépense totale	4,569,580	Recette	7,520,408

La Recette de cette année excède la dépense, de la somme de 2,947,168 florins.

La balance est donc en faveur des Pêcheurs, pour chacune de ces dix années, de la somme de 294,716 $\frac{8}{10}$ florins.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

De 1749 à 1758, *inclusivement*.

Navires équipés.	340	Poissons pris	513
Frais ordinaires pour l'é-		Tonneaux de lard.	32,957
quipement de ces navires, }	3,400,000 flor.	Quintaux d'huile.	46,150
Navires perdus 6, estimés	60,000	Prod., à 52 fl. le quint.	2,399,800 fl.
Frais pour l'extraction de }		Fanons	1,384,500 liv.
l'huile & autres imprévus, }	461,500	Produit à 122 fl. les 100 liv.	1,689,090
Dépense totale	3,921,500	Recette	4,088,890

La Recette de cette année excède la dépense, de la somme de 167,390 florins.

La balance est donc en faveur des Pêcheurs, pour chacune des dix années, de la somme de 16,739 florins.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

De 1759 à 1768, inclusivement.

Navires équipés 296.	Poissons pris 818
Frais ordinaires pour l'é- quipement de ces navires, } 296,000 flor.	Tonneaux de lard 36,219
Navires perdus, . . . 4, estimés 40,000	Quintaux d'huile 53,772
Frais pour l'extraction de l'huile & autres imprévus, } 537,720	Prod., à 60 fl. le quint. 3,226,320 fl.
Dépense totale 3,537,720	Fanons 1,513,100 liv.
	Produit à 167 fl. les 100 liv. 2,526,320
	Recette 5,753,197

La Recette de ces dix années excède la dépense, de la somme de 2,215,477 florins.

La balance est donc en faveur des Pêcheurs, pour chacune de ces dix années, de la somme de 221,547 $\frac{7}{16}$ florins.

SIXIÈME ÉPOQUE.

De 1769 à 1778, inclusivement.

Navires équipés.	434	Poissons pris	1,313
Frais ordinaires pour l'é-	} . . . 4,340,000 flor.	Tonneaux de lard	59,044
quipement de ces navires,		Quintaux d'huile	85,396
Navires perdus, . . . 8, estimés	80,000	Prod., à 62 fl. le quint.	5,294,552 fl.
Frais pour l'extraction de	} . . . 853,960	Fanons	2,561,880 liv.
l'huile & autres imprévus,		Produit à 120 fl. les 100 liv.	3,074,160
Dépense totale	5,273,960	Recette.	8,368,712

La Recette de ces dix années excède la dépense, de la somme de 3,094,752 florins.

La balance est donc en faveur des Pêcheurs, pour chacune de ces dix années, de la somme de 309,475 $\frac{2}{10}$ florins.

RÉCAPITULATION DE LA BALANCE.

<i>Années.</i>		<i>Dépense.</i>	<i>Années.</i>		<i>Recette.</i>
De 1719 à 1728	8,792,280 flor.		De 1719 à 1728	10,143,919 flor.	
1729 — 1738	11,417,910		1729 — 1738	15,767,947	
1739 — 1748	4,573,240		1739 — 1748	7,520,408	
1749 — 1758	3,921,500		1749 — 1758	4,088,890	
1759 — 1768	3,537,720		1759 — 1768	5,753,197	
1769 — 1778	5,273,960		1769 — 1778	8,368,712	
	37,516,610			51,643,073	

La balance générale de ces soixante années est en faveur des Pêcheurs, de la somme de 14,126,463 flor.

Il y a donc eu, pour chacune de ces soixante années de pêche, l'une dans l'autre, pour profit, une somme de (1) 235,441 $\frac{3}{4}$.

(1) J'avois déjà donné cette balance, Tome premier, page 318. Mais j'ai cru devoir la donner encore à la suite du Chapitre précédent, qui traite uniquement de la pêche au Détroit de Davis. Il sera plus facile de la consulter.

L'année 1779 ne fut pas aussi heureuse ; quoiqu'on eût équipé quarante-cinq navires pour la Pêche au Détroit de *Davis*, & qu'il ne s'en perdit aucun, elle donna néanmoins une perte de 159,315 florins. La Pêche fut très-mo-
dique ; ces quarante-cinq navires ne prirent en tout que trente-cinq Baleines, & ils auroient dû en prendre au moins cent quatre-vingt-treize pour faire une pêche ordinaire. L'équipement des quarante-cinq navires & les frais ordinaires de fonte de lard,

&c., avoient coûté, . . . 479,850 *fl.*

& la recette totale ne

donna que 320,535 *fl.*

Perte 159,315 *fl.*

Je n'ai pas cru devoir répéter ici, la nomenclature des différens frais à faire pour l'équipement d'un navire destiné à la pêche de la Baleine. Je suis entré dans le plus grand détail à ce sujet, T. I^{er}., Chap. XIII, pag. 275.

& suivantes jusqu'à la page 293 inclusivement.

La Pêche au Détroit de *Davis*, quoique beaucoup plus dangereuse qu'au *Groenland*, est cependant plus profitable. On le prouve par un apperçu exact fait sur les mêmes soixante années de pêche au *Groenland*, dont j'ai donné la balance pour le détroit de *Davis*. La Pêche au *Groenland*, depuis 1719 jusqu'en 1778 inclusivement, donna pour ces soixante années un profit net de 17,315,160 *fl.*

Cette somme divisée par sept mille deux cent quatre - vingt - quatre , nombre des navires employés à cette pêche pendant les soixante années, donne de profit pour chaque navire, une somme de 2,377 *fl.*

Pendant le même temps, il partit pour la Pêche du Détroit de *Davis*, trois

mille cent soixante - un
navires, qui donnèrent
de profit net, 14,126,509 *fl.*

Cette somme divisée
par trois mille cent soixante - un, nombre des
navires envoyés au Dé-
troit de Davis, donne
pour chacun de ces na-
vires, un profit de 4,469 *fl.*

La balance est donc
en faveur d'un navire
pêcheur au Détroit de
Davis, sur un navire pê-
cheur au *Groenland*,
d'une somme de 2,092 *fl.*

A la vérité, l'équipement d'un na-
vire pour le Détroit de *Davis*, coûte
1000 florins de plus que pour l'équi-
pement d'un navire destiné à la pêche
du *Groenland*; ces frais extraordinaires
de 1000 florins proviennent de ce que
les navires pêcheurs pour le Détroit
de *Davis*, partent un mois avant ceux

qui sont destinés pour le *Groenland*, & que par conséquent, leur voyage est plus long d'un mois. Néanmoins, il est toujours constant, qu'en général, la pêche au Détroit de *Davis*, est toujours plus lucrative qu'au *Groenland*. En voici la raison. Le Poisson, épouvané par la chasse continuelle qu'on lui fait, se retire toujours de proche en proche, des plages dans lesquelles les Pêcheurs le poursuivent. On a constamment remarqué cette fuite depuis le commencement de la Pêche. Il s'est toujours constamment enfoncé sous les glaces les plus contiguës vers le nord, pour se soustraire à la poursuite de son ennemi. Chassé avec acharnement dans les baies du *Groenland*, il a cherché une retraite dans le Détroit de *Davis*, où les glaces sont plus épaisses & plus continues; on l'y trouve donc avec plus d'abondance qu'au *Groenland* & que par-tout ailleurs dans les Mers du Nord. Il faut croire que s'il pouvoit se retirer encore plus loin, il le feroit.

La Pêche, dans les Mers du Nord, doit être considérée sous deux rapports, pour l'apprécier à sa juste valeur. Elle est profitable aux *Armateurs*, sans doute, & c'est ce profit assuré qui les détermine à mettre en avant des fonds considérables pour la faire & à courir tous les dangers auxquels elle est exposée. Mais cette pêche est d'un profit bien plus réel pour l'État, par le grand nombre d'individus auxquels elle donne un moyen de subsister.

Les détails dans lesquels je suis entré à ce sujet (1), démontrent ce fait. J'ajoute, avec confiance, que si les profits de la pêche de la Baleine sont si avantageux pour le peuple Hollandois, ils doivent l'être bien davantage pour les François. Les Armateurs Hollandois pour la pêche de la Baleine, sont obligés d'acheter à l'Étranger beaucoup d'objets qu'ils ne peuvent se procurer chez eux,

(1) Tome I, page 285, jusqu'à la page 290 inclusivement.

tels que le merrein , pour les tonneaux , la farine pour le biscuit , l'eau-de-vie ; la bière , du moins l'orge & le houblon qui servent à la faire ; les gages donnés aux Matelots étrangers , sont en partie perdus pour le pays ; le fer , &c. Tous ces objets se trouvent en France , & l'argent donné par les Armateurs François , pour se les procurer , ne sortiroit pas du pays ; il y formeroit , au contraire , une nouvelle branche de circulation.

On doit considérer encore comme un avantage précieux pour la France , la diminution du Commerce des Hollandois , en raison de l'état plus ou moins florissant de la pêche de la Baleine chez nous. Nous aurions moins d'huile de poisson & moins de fanons à acheter de l'Étranger ; & l'argent qu'il en coûte pour se procurer ces deux objets , devenu d'une importance majeure , resteroit dans le pays & feroit un grand encouragement pour les Armateurs de la pêche de la Baleine. Cette pêche

d'ailleurs entretiendrait un nombre considérable de Marins en activité, même en temps de paix, & formeroit des Matelots hardis, endurcis au travail, au froid, & accoutumés à des privations pénibles. Cet avantage n'est pas le moindre de ceux qui résulteroient de la pêche de la Baleine dans les Mers glaciales du Nord.

Il est cependant une dernière considération qui paroît être en faveur des Hollandois pour cette pêche. On ne peut disconvenir que les Hollandois, toutes choses étant égales, ne naviguent à moins de frais, que les autres Peuples navigateurs, & particulièrement que les François. Ils emploient beaucoup moins de monde, & leurs équipages sont toujours beaucoup plus foibles; les gages sont moindres, & la nourriture sur-tout des équipages Hollandois est très-frugale : on fait qu'ils sont parcimonieux en tout, & particulièrement dans leurs armemens; je n'en excepte pas même les armemens des vaisseaux

de guerre. Mais cet avantage, en supposant que nous ne puissions pas l'avoir comme eux, en mettant un peu plus d'économie dans l'équipement de nos vaisseaux de commerce, ne peut pas balancer tous ceux que nous aurions sur eux, & que je n'ai fait qu'indiquer plus haut.



A P P E R Ç U
SUR L'HISTOIRE NATURELLE
D U
GROENLAND ET DE L'ISLANDE.

C H A P I T R E X L.

*Des différentes sortes de Terres & de
Pierres.*

LE sol du *Groenland* & de l'*Islande* méritent d'autant plus l'attention du Naturaliste, que la différence des terres qui le composent, est moins variée; que leur nature & leurs propriétés sont moins parfaitement connues. La mer qui entoure les côtes de ces continens, sous la zone glaciale, semble les avoir englouties à plusieurs reprises; les glaces & la neige fondue qui se précipitent souvent du sommet des montagnes qui couvrent ce sol stérile, entraînent dans

le torrent, tout ce qui se trouve sur leur passage, & ne laissent, pour ainsi dire, que le squelette nu de la terre mère & propre à la production. Celle-ci n'est couverte que d'une couche légère d'argile, de sable ou de glaise.

L'Argile que l'on trouve dans le voisinage de *Godkaab*, est d'un bleu pâle; elle est mêlée de sable, sans humidité, sans tenue & sans vertu. On en trouve, ailleurs, une autre forte qui a plus de blancheur; elle est d'un gris clair; elle reluit comme si elle contenoit quelques parcelles d'argent; elle va au feu & y résiste. On en trouve aussi, dans divers endroits, une forte différente de ces deux. Cet Argile est mêlée avec du sable très-fin, elle est légère & reluit beaucoup; on s'en sert pour engraisser le peu de champs qu'on cultive sous cet âpre climat (1). On trouve

(1) Cette forte d'Argile a la même vertu, qu'une espèce de terre grasse, qu'on nomme MARNE en France, & qui a la précieuse propriété d'engraisser les terres légères sur lesquelles on en met une couche
aussi,

aussi , quelquefois , une sorte particulière de sable mêlé avec cette glaise ; il est d'un beau blanc , pesant , & ne ressemble pas mal à des petites perles. La plupart des terres sablonneuses du *Groenland* , tirent sur le gris , ou sur le brun foncé : il est vraisemblable que ces terres seroient fertiles , si elles recevoient de l'engrais , de temps en temps , & une culture plus soignée.

On trouve de la Tourbe dans les terres marécageuses ; cette Tourbe est composée de boue sulfureuse , mêlée avec du gros & menu sable ; ce dernier

tous les quatre à cinq ans. Cette sorte d'engrais a produit dans le *Bigorre* , dans l'*Estarac* & dans quelques autres cantons de la *Gascogne* , des effets merveilleux ; on y a mis en plein rapport , des terres qui n'avoient pas même la vertu de produire des bruyères d'un demi-pied de hauteur. Il n'y a guère que 40 à 45 ans qu'on s'avisa , dans ces pays stériles , d'en faire l'essai ; ces terres maigres produisent depuis de très-beau bled & même du *gros millet*. (Cette dénomination désigne en *Gascogne* , le bled de *Turquie* , ou le bled d'*Espagne*). On fait que cette plante ne fructifie que dans les terroirs les plus forts , & fortement engraisés. (*Note du Traducteur*).

est très-léger ; & il fuffit de le fouffler, pour le féparer de l'autre. Cette Tourbe n'est pas inflammable. La meilleure Tourbe est mêlée de mouffe, d'herbes defféchées, de morceaux de bois, quelquefois de petites pierres (1) & de racines d'arbres qui en retiennent les élémens enfemble & lui donnent de la confiftance. On la trouve dans les terres baffes, en partie fur un fond fablonneux, en partie fur un fond rocailleux. Cette forte de tourbe renferme auffi de très-petits coquillages, qu'on ne trouve qu'ici, fur ce continent : ces coquillages & ceux des moules qui y font abondantes, feroient croire que ces terres ont été couvertes jadis par la mer (2). La meilleure Tourbe fe trouve

(1) Sans doute que ces pierres tiennent un peu de la nature de la *Pierre-à-chaux*.

(2) Presque tous les Savans, les Naturaliftes furtout, fe font exercés par des differtations nombreuses, à prouver que les coquillages qu'on trouve dans le fein de la terre, même fur les plus hautes montagnes, font des témoins irréfragables d'un déluge univerfel, qui doit avoir eu lieu à une époque quelconque. Il feroit

sur les cîmes des rochers dans les Isles désertes : elle n'est autre chose que la fiente des oiseaux qui font leur ponte dans ces Isles, mêlée avec la mousse. Ces couches de fumier ont dû, avec le temps, former une croûte très-épaisse sur la pointe des rochers ; en effet, elle a souvent jusqu'à deux pieds d'épaisseur ; elle est très-dure, on la taille difficilement pour lui donner la forme ordinaire de la Tourbe ; elle brûle très-bien & donne une flamme fort claire.

Les montagnes du *Groenland* sont trop inaccessibles, pour y faire des observations assez suivies & assez exactes, propres à déterminer la nature des élémens de la roche qui forme ces montagnes. On peut cependant suppléer jusqu'à un certain point, à ce défaut, en examinant avec soin les pièces qui

moins difficile de prouver que les terres basses, qui aboutissent aux côtes des mers du pôle, ont été plus d'une fois la proie de l'élément le plus furieux, & plus difficile à contenir ici, que par-tout ailleurs.

se détachent continuellement de la surface des montagnes, & qui forment des rochers de différentes grandeurs. Les montagnes les plus voisines du pôle sont plus belles que celles qui s'en écartent; aussi y voit-on moins de neige & de glace que sur les autres : les plus méridionales du Groenland n'en sont presque pas couvertes. Elles ressembleraient assez à un rocher grisâtre, qui ne présente ni couches ni veines : on n'y trouve ordinairement de la neige que dans les crevasses; c'est sur les larges plateaux des hautes montagnes du centre du *Groenland*, que la neige & la glace paraissent avoir établi leur demeure éternelle. Il se détache, de temps à autre, de la cime de ces montagnes, des pièces énormes qui, se brisant dans leur chute, viennent former à leur pied, des amas de rochers, qu'on prendrait de loin pour les ruines d'une ville. On peut, à la vérité, y faire des observations utiles, mais il est très-dangereux de s'exposer au milieu de ces

débris : on ne peut en approcher qu'avec des peines infinies ; il faut grimper sur les uns , sauter de l'un à l'autre , & cet exercice violent expose l'Observateur à se casser le col , & à rester enseveli dans les précipices formés par l'écart de ces roches : on risque d'ailleurs d'être écrasé par les pièces énormes qui se détachent presque continuellement de ces montagnes : on reconnoît néanmoins que ces roches sont composées de toutes sortes de matières hétérogènes. Les rochers qui bordent le rivage , ainsi que ceux qu'on trouve dans les Isles , sont très-compactes ; ils sont aussi durs que le marbre , les flots de la mer , en se brisant contre eux , leur donnent un beau poli ; ils renferment beaucoup de cavités d'un pied & d'un pied & demi de largeur ; la profondeur en est exactement perpendiculaire : on la diroit tirée au cordeau. On y trouve diverses pierres incrustées les unes dans les autres , telles que du granit , &c. Peu de ces rochers sont

230 HISTOIRE DES PÊCHES

formés de couches régulières , posées les unes sur les autres , comme la pierre dont les élémens sont du sable ; les veines qu'on y apperçoit , sont rarement parallèles à l'horizon ; elles vont presque toujours en divergeant.

La pierre de ces rochers est dure & blanchâtre ; ses parties élémentaires sont du gros sable , de l'argile , ou même du sable fin & léger : cette pierre est de la même nature que la pierre des carrières , ou de celle des meules. On y en trouve aussi d'un poli facile & très-fin ; la couleur de celle-ci tire sur le rouge , ou sur le jaune : il y a encore une sorte particulière , qui renferme de petites parties luisantes , comme du crystal , & qui se fend aussi facilement que l'ardoise. Les Groenlandois les plus méridionaux , font usage d'une sorte particulière de pierre composée d'un sable rouge , très-fin ; elle peut être façonnée ; on y voit de petites taches blanches ; elle est susceptible d'un poli aussi beau que celui du marbre ; on

pourroit l'employer dans la construction des édifices.

Le Marbre est très-commun sur les bords de la mer ; on y en trouve de toute sorte de couleurs ; mais le noir & le blanc , bien veinés , sont ceux qu'on y trouve plus fréquemment. Les rivages sont couverts de gros morceaux de Marbre rouge , veiné de blanc ; quelquefois ces veines sont vertes , ou même de toute autre couleur. Ce Marbre est de lui-même si poli , qu'il diffère peu du plus beau Marbre d'Italie : les vagues leur donnent ce poli , en se brisant contre cette espèce de roche.

On trouve peu de véritable Ardoise dans le *Groenland*. On y trouve , à la vérité , par-ci , par-là , quelques pierres minces , assez semblables par leur couleur , à l'Ardoise ; la mer toujours houleuse dans ces parages , en détache souvent de larges pièces quarrées. Les Groenlandois emportent chez eux , comme une rareté , des morceaux d'une pierre blanche , qui est presque

transparente; elle est cassante, & si tendre qu'on la coupe sans peine avec un couteau ordinaire. On trouve aussi, dans le sud du *Groenland*, de l'Albâtre d'une blancheur éblouissante, il n'a ni le luisant, ni le poli de l'Albâtre ordinaire; il donne une poussière très-douce lorsqu'on le coupe.

On y trouve aussi plusieurs sortes d'une pierre qui résiste au feu; elle est transparente; mais on ne peut pas la tailler en carreaux assez grands pour s'en servir à la place du verre, comme on se sert en Russie & ailleurs, du verre dit de *Moscovie*.

On trouve, particulièrement aux environs de *Baalsrivier*, une pierre douce, dont on fait des vases. On la prend souvent mal-à-propos pour du Marbre bâtard. On la trouve dans des creux profonds entre les rochers. Il y a une sorte de cette pierre qui est de couleur *verd-de-mer*; elle est aussi jaspée de jaune, de rouge, &c.; mais ces diverses couleurs sont rarement transparentes.

Cette pierre est un composé de craie très - fine & très - tendre ; elle casse facilement ; néanmoins elle est très-compacte & fort pesante ; elle n'est point par couches dans la carrière d'où on la tire ; ce qui empêche qu'on puisse l'enlever par gros quartiers ; elle est plus douce sous le rabot , & elle souffre la tarière plus facilement que le bois même ; en la frottant avec de l'huile , elle prend le poli & le luisant du marbre ; elle n'est point spongieuse , elle durcit au feu : on en fait les meilleurs creusets ; les Groenlandois en font aussi des coupes & des lampes. Les vases de cette terre , n'étant pas sujets aux grands inconvéniens de ceux de cuivre ou de fer , pour la cuisson des alimens , sont fort recherchés en Danemarck : on n'en trouve que dans les premières maisons. *Crantz* assure que cette terre est bien au-dessus de la faïence de *Chiavena* , sur le *Lac de Côme* , si renommée dans toute l'Italie.

L'*Amiante* (1) est très-commune dans les montagnes du *Groenland* ; elle y est en forme d'éclats de bois : c'est un tissu de fils qui n'ont pas plus d'un doigt de longueur, & posés à distances égales. Si l'on casse l'*Amiante* avec précaution, la coupure offre une surface dure & unie ; mais lorsqu'on la brise, elle se résout en filamens d'une blancheur extraordinaire. On prépare l'*Amiante*, en la battant & en la mettant dans l'eau chaude pour l'adoucir, & lui faire perdre une partie de la chaux qui sert de ciment aux fils élémentaires dont elle est composée. L'*Amiante* ainsi préparée, on la met dans un tamis pour l'égoûter & la sécher, on la carde ensuite, comme de la laine, on la file, on la met en pelote, & on la prépare comme si l'on vouloit en faire une toile : la singulière propriété de ce tissu, est de pouvoir être purifié au feu, sans être combustible : cette propriété

(1) *Asbeste.*

est connue. On raconte , comme un fait , que les Anciens se servoient de ces fortes de toiles pour ensevelir les morts. Les Tartares en font des bourses. On peut s'en servir aussi comme de papier ; on en fait des mèches de lampe , en prenant le soin de les purifier de temps en temps ; les *Groenlandois* , peu industrieux , se contentent de se servir des flamens de cette pierre en guise d'allumettes , après les avoir trempés dans l'huile de poisson : ces allumettes brûlent sans s'user.

Quoique la nature semble avoir condamné les *Groenlandois* à une éternelle pauvreté , il est pourtant chez eux des pierres fines , ou qu'ils ne connoissent pas , ou qu'ils méprisent : ce peuple , cependant , est jaloux de notre luxe & lui porte envie. *Crantz* assure avoir trouvé dans les montagnes du *Groenland* , du *Jaspe jaune & rouge* , veiné d'un blanc transparent.

On trouve aussi dans ces montagnes , du *Quartz* & du *Crytal* en gros

morceaux; il s'y en trouve une forte qui est jaune & qui a beaucoup de rapport avec la *Topase*; il y en a encore une autre forte qui, comme l'*Opal*, varie sa couleur; elle est tantôt jaune, tantôt bleue.

Crantz prétend que le Grenat du *Groenland* est une forte de Quartz, parce que, dit-il, on le trouve dans les fentes des rochers les plus élevés, en gros morceaux irréguliers; mais comme il est très-dur, & que sa couleur transparente tire sur le violet, les Lapidaires le placent au rang du Rubis. Il est dommage qu'il soit si cassant, & qu'en le travaillant, on ne puisse en conserver qu'une petite pierre de la grosseur d'une fève.

« J'ai en ma possession, dit encore
 » le même Naturaliste, des pièces
 » de crystal hexagones, de couleur
 » d'acier : elles étoient adhérentes les
 » unes aux autres; la plus petite étoit la
 » plus belle. J'ai vu des pierres bril-
 » lantes, dont le fond, quoique d'un

» beau blanc , jetoit des rayons couleur
» de feu ».

Il y a aussi au *Groenland* , des pierres transparentes qui ressemblent à la Porcelaine de la Chine ; elles sont larges & unies ; elles ont deux feuilles adhérentes l'une sur l'autre & liées par une sorte de colle rougeâtre : quand on les frappe , elles donnent du feu comme les pierres à fusil ; mais elles ne sont pas de la même famille de ces dernières , puisqu'on n'en trouve pas au *Groenland*.

Il paroît que les montagnes du *Groenland* ne sont pas absolument dépourvues de *Minéraux* & de *Métaux* ; on en juge par la nature du sol même , observée avec attention ; mais comme il seroit impossible d'y faire des fouilles & d'aller arracher ces Métaux , quelque précieux qu'ils puissent être , dans les profondes cavités qui les renferment , par le manque absolu de bois si nécessaire à l'exploitation des mines , on ne doit pas penser à une entreprise dont les frais excéderaient de beaucoup le gain.

238 HISTOIRE DES PÊCHES

On trouve au *Groenland*, du Fer & une sorte de Cuivre ; on diroit même, à l'aspect de certains rochers, dont la surface est verte & bleuâtre, qu'ils renferment du véritable Cuivre.

Les Pierres - à - Chaux renferment aussi, quelquefois, une sorte de Borax, en partie compacte, en partie par couches. Les *Groenlandois* ont aussi trouvé de temps à autre, de grands & petits morceaux de métal, que l'on prendroit au poids & la couleur, pour de l'or, & qui, d'après l'épreuve, n'est autre chose que du Bronze, ou du métal de cloche.

On y trouve aussi des Marcassites ; elles ressemblent au Cuivre, & donnent du feu, lorsqu'on les bat avec un briquet d'acier ; elles sont ordinairement en pièces plates & quarrées ; souvent aussi ces pièces résultent de plusieurs couches posées l'une sur l'autre.

On ne croit pas que les *Groenlandois* aient du *Salpêtre*, de l'*Alun* & du *Vitriol*, quoiqu'ils assurent qu'une source

minérale, qui feroit, selon eux, dans la partie méridionale de leur pays, en fournisse en abondance. Ils croient que l'eau de cette source est médicinale & a la vertu de préserver leurs pelleteries de la vermine. La Pierre-Ponce est rare au *Groenland*; on en trouve cependant quelques morceaux de couleur blanche, & de grise, mais beaucoup plus de couleur noire; il est vraisemblable que la mer la jette sur le rivage, après l'avoir reçue des Volcans de l'*Islande*.

LE BASALTE. L'*Islande* est, sans doute, la portion de la terre connue, où ce produit de la nature soit & plus multiplié, & plus étonnant. L'île de *Staffa*, une de celles de la mer d'Écosse, offre néanmoins un monument qui appartient tout à la nature, & auquel l'art n'a aucune part. C'est la fameuse *Grotte de Basalte*, dite communément la *Grotte de Fingal*. « Si
 » l'art excite notre admiration (dit le Traducteur des Lettres sur l'*Islande*),
 » lorsque sans s'écarter des règles qui

„ lui sont prescrites , il observe un
 „ ordre & une régularité qui frappent
 „ la vue & lui plaît , combien ne de-
 „ vons-nous pas être surpris en voyant
 „ la nature elle-même se complaire à
 „ une régularité infiniment supérieure
 „ à tout ce que l'art a jamais produit
 „ de plus beau dans ce genre?..... Com-
 „ bien les Portiques des Anciens ne
 „ brillent-ils point à nos yeux , par la
 „ magnificence étalée dans les des-
 „ criptions qu'on en a faites , & com-
 „ bien ne sommes-nous pas saisis d'ad-
 „ miration , en voyant les colonnades
 „ de nos édifices modernes ! Mais quand
 „ on a vu la *Grotte de Fingal* , formée
 „ par la nature , dans l'Isle de *Staffa* ,
 „ il n'est plus possible d'établir de com-
 „ paraïson : on est forcé de convenir
 „ que ce morceau d'architecture exécuté
 „ par la nature , surpasse de beaucoup
 „ celui de la colonnade du Louvre ,
 „ celui de St.-Pierre à Rome , & même
 „ ce qui nous reste des ruines de *Pal-*
 „ *myre* & de *Pæstum* , enfin tout ce
 „ que

„ que le génie , le luxe & le goût
 „ des Grecs a pu inventer (1). „ Je
 donnerai ci-après la description de cette
 merveille , unique dans son espèce.

Quelle est la nature du *Basalte* ?
 Tous les Naturalistes conviennent que
 c'est une *Matière volcanique*, poussée
 avec violence par l'action du feu des
 fournaises souterraines , sur lesquelles
 sont assis les volcans. Les Naturalistes
 s'accordent encore à dire que par-tout
 où l'on trouve des Basaltes , il y a né-
 cessairement ou des volcans éteints ,
 ou des volcans en activité : tous enfin
 nous donnent une description des Ba-
 saltes , mais aucun d'eux ne nous a
 encore donné une définition exacte du
Basalte ; aucun n'a encore fixé avec
 précision les élémens qui composent
 l'essence de cette matière volcanique.
 Le *Basalte*, cependant, n'est pas rare ;
 on en trouve même en France , dans
 plusieurs de nos ci-devant Provinces ,

(1) Lettre XXIV sur l'*Islande* , pag. 375 & 376.

comme en *Auvergne*, en *Dauphiné*, dans le *Vivarois*, &c. Nos Naturalistes François, tels que M^{rs}. *Buffon*, *Bomare*, *Fourcroy*, *Chaptal*, ont donné des essais sur le *Basalte*, mais aucun d'eux, même d'après des expériences réitérées & faites avec soin, n'est parvenu à des résultats propres à lever toute incertitude sur les véritables élémens de cette matière volcanique. Les Naturalistes étrangers n'ont pas été plus heureux. La Nature a donc ses secrets, ou plutôt ses mystères impénétrables ! C'est contre ces secrets que vient se briser l'orgueil de ces hommes qui veulent tout soumettre au raisonnement, & ne croient rien dans la Nature, comme dans la Religion, au-dessus de la raison humaine. L'aperçu des systèmes sur le *Basalte*, des Naturalistes les plus connus & qui méritent mieux de l'être, me paroît propre à piquer la curiosité du Lecteur, à lui donner même quelques notions-utiles sur une matière peu connue, quoique infiniment intéressante.

« L'une des premières choses qui
 » s'offrent à nos considérations, c'est
 » cette immense continuité de *Basaltes*
 » & de *Laves*, lesquels s'étendent tant
 » à l'intérieur qu'à l'extérieur des ter-
 » reins volcanisés. Ces Basaltes & ces
 » Laves, contenant une très-grande
 » quantité de matières ferrugineuses,
 » doivent être regardés comme autant
 » de conducteurs d'électricité : ce sont,
 » pour ainsi dire, des barres métal-
 » liques, c'est-à-dire, des conducteurs
 » à plusieurs centaines de lieues du
 » fluide électrique, & qui peuvent le
 » transmettre, en un instant, de l'une
 » à l'autre de leurs extrémités, tant
 » à l'intérieur de la terre qu'à sa sur-
 » face. L'on doit donc rapporter à cette
 » cause, les commotions & tremble-
 » mens de terre qui se font sentir,
 » presque en même temps, à des dis-
 » tances très-éloignées (BUFFON.) (1) »

(1) Histoire Naturelle des Minéraux, Tome IX, in-12, édit. de 1788, pag. 30 & suiv.

Buffon nous apprend seulement que le *Ferentre*, pour la plus grande partie, dans la matière première des *Basaltes*. Il paroît confondre la matière de la Lave, avec celle du *Basalte*, & ne s'occupe plus, dans tout cet article, que des propriétés électriques de ce minéral. Si le système de Buffon est aussi vrai, sur les propriétés du *Basalte*, qu'il est bien exposé, nous sommes parfaitement instruits des causes des tremblemens de terre, de l'inclinaison de l'aiguille de la boussole, &c. Voilà, sans doute, des découvertes très-importantes. Mais Buffon nous laisse toujours dans l'incertitude sur les autres élémens qui concourent avec les *parties ferrugineuses*, à former la matière essentielle du *Basalte*. Ce Naturaliste dit affirmativement, pag. 107, « que les *Basaltes* & les Laves peuvent former, non-seulement de nouvelles mines de Fer, mais aussi de véritables masses d'Aimant, car leurs colonnes ont souvent des poles

» bien décidés d'attraction & de ré-
 » pulsion ».

On voit que Buffon ne traite cette matière importante qu'en physicien ; il ne fait mention d'aucune opération chimique qui ait été faite sur le *Basalte*.

« *Basaltes*. Ce nom désigne en Miné-
 » ralogie , une espèce de Pierre de
 » Touche propre à éprouver les Mé-
 » taux..... C'est une pierre dure dont
 » Pline a parlé le premier , & qu'il dit
 » se trouver en Éthiopie (BOMARE) ».

Si la pierre dont *Pline* a parlé le premier, est le *Basalte* que nous connoissons, l'Éthiopie n'est pas le seul pays qui possède cette pierre précieuse. On pourroit cependant douter que cette pierre, dont *Pline* a parlé le premier, fût notre *Basalte* Européen. Car ce Naturaliste dit que l'Empereur Vespasien fit faire , d'une seule colonne de ce *Basalte* , une statue entière , avec seize enfans , qu'il dédia au Nil , dans le Temple de la Paix. Il seroit difficile de soumettre

246 HISTOIRE DES PÊCHES
avec succès , le *Basalte* Européen à
l'épreuve du ciseau.

« Selon *Bomare* , cette pierre, (le
» *Basalte*) est d'un tissu ferré , fait feu
» avec le briquet , & prend un beau
» poli ; elle est brillante dans ses frac-
» tures ; on n'y découvre point de corps
» étrangers , ni bulles , ni pores : sa
» dureté la rend difficile à être travaillée ;
» elle peut servir de Pierre de Touche
» pour essayer les Métaux ; elle ne se
» calcine point au feu ordinaire ; elle y
» acquiert une couleur ferrugineuse &
» se convertit à l'aide de la soude , dans
» un feu violent , en un verre noir ».

Bomare assure que le *Basalte* du Nord
est bien différent (1).

Ce Naturaliste se contente de décrire
la pierre qu'il nomme *Basalte* , ne dit
pas même expressément, comme *Buffon*,
qu'elle contient des parties ferrugineu-
ses ; il dit seulement qu'elle acquiert au

(1) Dictionnaire raisonné universel d'*Histoire Naturelle*, quatrième édition, Tome II, pag. 93 & suiv.
CINQUIÈME SORTE DE SILEX.

feu , une couleur ferrugineuse. On n'est donc pas mieux instruit sur la *matière essentielle* du *Basalte* , après avoir lu cet article de Bomare, qu'on ne l'étoit avant de l'avoir lu.

J'observe qu'il seroit difficile de concilier son système avec celui de *Buffon* ; d'où l'on peut conclure que les pierres , ou les Minéraux auxquels on donne indistinctement le nom de *Basalte* , ne sont pas tous de la même nature , & qu'ils diffèrent essentiellement entre eux par des propriétés très-prononcées.

(CHAPTAL). L'article *Basalte* de ce Chimiste judicieux, & l'un des opérateurs les plus scrupuleusement exacts, comme l'un des plus éclairés, m'a paru très-propre à donner l'idée la plus juste sur la nature du *Basalte* d'Europe. Quoique son ouvrage soit à sa troisième édition, il n'est cependant pas sous la main des Lecteurs ordinaires. Tous ceux qui ont quelque teinture de Chimie , ou qui ont un attrait particulier pour cette science, se sont procuré , sans doute , l'excellent

ouvrage du C. *Chaptal* ; mais l'étude de cette science n'est pas généralement du goût de tous les Littérateurs ; elle suppose d'ailleurs des talens particuliers uniquement propres à la Chimie. C'est en faveur des curieux seulement que je vais rapporter l'article intéressant du C. *Chaptal* sur le *Basalte*.

« Le Basalte se distingue en Basalte
» prismatique , à 3 , 4 , 5 , 6 , 7 pans ,
» en Basalte en table , en Basalte en
» boule.

» La Lave se distingue en Lave com-
» pacte , Lave poreuse , Lave en larmes ,
» &c. (1)

» Plusieurs Naturalistes ont placé le
» Basalte avec les Schorls , & quelques-
» uns leur ont assigné à tous une même
» origine. Il paroît néanmoins , assez
» généralement convenu , que le *Ba-*
» *salte* est le produit du feu. Il diffère
» quelquefois des Schorls , dans l'ana-
» lyse chimique , en ce qu'il ne donne

(1) Voilà d'abord une distinction bien marquée entre la *Lave* & le *Basalte*,

» pas toujours de la terre Magnésienne (1).
 » La couleur du Basalte est d'un gris
 » foncé, presque constamment recou-
 » vert ou enveloppé d'une croûte fer-
 » rugineuse, moins noircie que l'inté-
 » rieur ; le fer y a passé à l'état d'ocre.

» Sa forme est constamment prismatique ; elle est l'effet naturel du
 » retrait qu'a souffert la matière en se
 » refroidissant.

» Le Basalte se convertit au feu ,
 » en verre du plus beau noir. Cette
 » propriété, reconnue par tous les chi-
 » mistes, m'engagea à le faire fondre
 » & à le souffler en bouteilles. On y
 » réussit parfaitement à la verrerie de
 » *Gilly*, d'Alais, & à celle de *Giral*,
 » à Erepian. Je conserve encore les
 » premiers vases de cette matière ; ils
 » sont du plus beau noir, d'une légèreté
 » étonnante, mais sans transparence.
 » Enhardi par ces premiers succès, je

(2) Buffon soutient le contraire ; mais ce Naturaliste n'a pas soumis le Basalte aux opérations chimiques.

„ priai *Castelviel* , propriétaire d'une
 „ autre verrerie , de vouloir bien se
 „ prêter à faire quelques expériences,
 „ & à force des tâtonnemens, nous par-
 „ vînmes à fabriquer des bouteilles
 „ verds d'olive , qui joignoient une
 „ légèreté extrême à une solidité vrai-
 „ ment étonnante. Le Basalte pilé ,
 „ la foudre & le sable employés à pro-
 „ portions à peu-près égales , for-
 „ moient leur composition. Les pro-
 „ priétés de ces bouteilles , constatées
 „ par mes propres expériences , & par
 „ celles que *Joly de Fleuri* , alors Con-
 „ trôleur-Général , avoit ordonnées, les
 „ rendoient précieuses au Commerce,
 „ & *Castelviel* ne pouvoit pas fournir à
 „ toutes les demandes qui lui étoient
 „ faites. Sa fabrication se soutint avec
 „ succès pendant deux ans ; mais au
 „ bout de ce temps-là , la supériorité
 „ des bouteilles cessa d'être la même.
 „ Le fabricant recevoit des reproches
 „ du consommateur , & ce superbe
 „ établissement perdit, peu-à-peu, de

» son activité & fut enfin abandonné (1).

» Depuis cette époque, j'ai fait
 » quelques expériences en grand, &
 » j'en ai tiré quelques résultats qui
 » peuvent servir à ceux qui voudroient
 » suivre cette branche d'industrie. ».

Le C. *Chaptal* continue cet article intéressant, par des observations très-judicieuses & confirmées par les expériences qu'il a faites, sur les procédés à suivre dans la fonte des Basaltes, pour en faire une des matières principales qui entrent dans la composition du Verre à bouteille. Ceux qui désireroient les mettre à profit, peuvent consulter son ouvrage, à l'article cité,

(1) La manie désastreuse de tous les Fabricans, dans tous les genres, est de se négliger, lorsque leur réputation, & sur-tout leur fortune est faite. Cet égoïsme crapuleux fait un tort immense au commerce. Il est surtout un obstacle invincible au perfectionnement des arts. Est-ce légèreté, est-ce défaut de vrai patriotisme en France ? Le François malheureusement pêche plus que tout autre peuple par ces deux mauvaises qualités, & le commerce national en souffre des dommages incalculables.

p. 126, 127, 128 & 129. Il ajoute, dans une de ces observations,

« Que le seul parti qu'on puisse tirer
 » de la *Lave* fondue sans addition,
 » c'est de la couler & d'en former des
 » pavés & des chambranles de chemi-
 » née, &c., &c. La facilité avec la-
 » quelle on la fond au charbon de
 » pierre, rendroit ces ouvrages peu
 » coûteux, & on pourroit aisément
 » les décorer, en y incrustant des cou-
 » leurs métalliques (1).

(1) Je remarque que le C. Chaptal paroît confondre ici, la *Lave* ordinaire des volcans, avec le Basalte proprement dit, c'est-à-dire avec ces colonnes étonnantes sorties d'un seul jet, du milieu des fournaïses souterraines, par des éruptions extraordinaires. La matière de ces colonnes, qui, comme nous le verrons plus bas, ont jusqu'à 30 pieds d'élévation, doit être d'une nature différente de celle de la *Lave* ordinaire, & nécessairement beaucoup moins fluide; à moins qu'on ne dise, que le froid dans les terres les plus au Nord, a saisi avec plus de force la matière fluide en sortant en pyramide, du cratère du volcan, & l'a subitement refroidie au point de former une colonne solide sur le sol où elle a été jetée : ce qui ne peut avoir lieu pour les volcans du Midi, tels que ceux d'Italie, où la *Lave* se

„ On a assimilé au Basalte, une pierre
 „ connue sous le nom de *Trapp* (1).
 „ Elle s'en approche par plusieurs pro-
 „ priétés essentielles ; la couleur , la
 „ forme , la pesanteur : la nature des
 „ principes paroissent les confondre ,
 „ comme l'a prouvé *Bergman* , par le
 „ beau rapprochement qu'il a fait de
 „ ces deux pierres , dans son analyse
 „ des produits volcaniques de l'*Islande*.
 „ Mais ce même Chimiste a démontré
 „ qu'elles différoient sous plusieurs
 „ points de vue. Le *Trapp* ne présente
 „ aucun caractère qui puisse faire soup-
 „ çonner une origine volcanique ; il se
 „ trouve en Suède , dans les Montagnes
 „ de première origine , & sur des

répand en fluide , & ne perd de sa chaleur , que pro-
 gressivement ; elle ne la perd même totalement , que
 plusieurs semaines après qu'elle a été jetée sur les terres
 environnantes.

(1) *BERGMAN* étoit *Hollandois* d'origine. Il n'est pas
 surprenant qu'il ait donné ce nom à la pierre dont il est
 ici question , puisque la marche d'un escalier se nomme
 en Hollande *Trapp*. Toujours la partie y est prise pour
 le tout ; & l'escalier entier se nomme de *Trapp*.

» couches de Granit ou de Schiste ,
 » quelquefois même sur des bancs de
 » pierre Calcaire.

» Le *Trapp* des Montagnes de *Wef-*
trogohie , est ordinairement en cubes
 » quarrés , irréguliers , & c'est cette
 » ressemblance avec les marches d'un
 » escalier , qui a donné lieu à cette
 » dénomination. Il présente aussi la
 » forme du Prisme triangulaire , mais
 » rarement ; quelquefois il ressemble à
 » d'immenses colonnes.

» Le *Trapp* a fourni à *Bergman* les
 » mêmes principes & presque dans la
 » même proportion que le Basalte ;
 » la différence est à peine d'un cen-
 » tième , & cette variété se trouve
 » souvent dans les morceaux du même
 » Basalte ».

D'après cet aveu de *Bergman* , l'on
 ne voit pas trop pourquoi le *Trapp* ne
 feroit pas du véritable *Basalte* , & con-
 séquemment une production volcanique ,
 qui remonteroit à un temps immémor-
 rial. Le système de Buffon , exposé plus

haut, sembleroit appuyer cette conjecture, & résoudroit passablement bien l'argument qu'on pourroit opposer, par rapport au lieu où l'on trouve le Trapp de *Bergman*, qu'il dit être *Montagne d'origine*.

Le premier des Naturalistes François qui ait regardé le Basalte comme une *production volcanique*, est *M. Desmarets*. Cet Auteur fit un Mémoire sur ce sujet, & le présenta à l'Académie des Sciences, à Paris, en 1765. Son opinion ne fut d'abord regardée que comme une conjecture hasardée ; les recherches faites après lui, ont concouru à prouver que cette conjecture étoit un fait, duquel il n'est plus permis de douter.

On ne connoissoit, avant lui, en Europe, d'autres colonnes de Basalte, que celles qui forment la fameuse *Chaussée des Géans*, en Irlande ; la plupart des Minéralogistes les regardoient alors comme des *crystallisations*.

L'*Islande* est, peut-être, de toutes les portions du Globe, celle où l'on

trouve le plus fréquemment ces colonnes de *Basalte*.

Voici comment s'exprime, à ce sujet, l'auteur de la traduction des *Lettres sur l'Islande*.

« On fait que ces fortes de colonnes
 » sont très-communes en *Islande*. On
 » en trouve même divers détails dans
 » la description physique qui a déjà
 » été donnée de ce pays, par M. *Egger*
 » *Olasfen*, aux p. 315, &c. Le peuple
 » croit que ces colonnes ont été entaf-
 » sées par les Géans de l'ancien temps,
 » qui y ont employé des forces sur-
 » naturelles, ce qui leur a fait donner
 » le nom *Trolla-Hland* (Sorciers),
 » *Trollkoungardur* (Demeure des Sor-
 » ciers), que portent plusieurs de ces
 » endroits. Ces colonnes ont le plus
 » généralement depuis trois jusqu'à sept
 » faces, quatre à six pieds d'épaisseur,
 » & douze à seize pieds de longueur
 » sans séparation horizontale. Quelque-
 » fois ces Basaltes n'ont de hauteur
 » que de six pouces jusqu'à un pied,

» &c

„ & alors ils font très-réguliers comme
 „ ceux de *Videy*, dont on se fert pour
 „ faire des baies de croisées & de portes
 „ (*Chambralles*). Dans d'autres endroits,
 „ on les voit sur les montagnes, ne
 „ montrant qu'une tête pointue, ou
 „ au milieu de la Lave, mais encore
 „ plus souvent dans le Tuf. Dans
 „ d'autres, ces Basaltes font entière-
 „ ment renversés & il n'en paroît que
 „ des morceaux, tandis qu'ailleurs ils
 „ forment des chaînes de plus de trois
 „ lieues de longueur.

„ Cette pierre se montre dans la
 „ montagne de *Klockeberg*, dans le
 „ Sacefieldsnae-Syssel, d'une manière
 „ toute différente de tous les autres
 „ endroits d'Islande. Les colonnes qui
 „ couvrent la cîme de la montagne,
 „ font dans une direction horizontale;
 „ vers le milieu, elles font en talus,
 „ & au pied, elles font dressées per-
 „ pendiculairement, & dans quelques
 „ endroits, courbées en demi-cercle, ce
 „ qui paroît indiquer une action du feu

» sur les colonnes très-violente , lorsqu'elles avoient déjà pris consistance ;
 » car presque par-tout , ou au moins dans
 » bien des endroits , ces colonnes sont
 » absolument perpendiculaires ; & il
 » est visible , par leur conservation &
 » leur configuration , que le feu les a
 » fait fondre dans la direction perpen-
 » diculaire.

» Quant à la matière qui compose
 » les Basaltes , elle est , dans beaucoup
 » d'endroits , la même que celle des
 » colonnes du *Staffa* ; dans d'autres ,
 » elle est plus poreuse , tirant sur le
 » gris. Un Naturaliste curieux & atten-
 » tif , qui auroit le temps & les talens
 » nécessaires , trouveroit , peut-être ,
 » en *Islande* , les différentes gradations
 » entre la Lave la plus grossière & les
 » colonnes de Basalte le plus fin ».

On trouve dans la même Lettre sur
 l'*Islande* , de laquelle j'ai extrait ce
 morceau , une partie du Journal de
 M. *Banks* , dans laquelle ce savant
 Voyageur rend compte des Basaltes de

l'Isle de *Staffa*. Ce morceau est trop curieux & trop intéressant pour ne pas l'apporter ici. Voici comment M. Banks rend compte de son voyage à l'Isle de *Staffa*.

« Nous arrivâmes à *Staffa* à neuf
 » heures du soir. Il n'est point d'étonne-
 » ment qui puisse se comparer au nôtre;
 » & jamais la plus ardente curiosité ne
 » sera plus satisfaite , que lorsqu'en
 » sortant le lendemain à la pointe du
 » jour, nous vîmes le merveilleux & su-
 » perbe spectacle que la nature déve-
 » loppa à nos regards.

« L'Isle de *Staffa* est à l'ouest de l'Isle
 » du Mull, à 3 lieues nord-est de celle de
 » *Jona* ou *Columbkil*. Elle a un septième
 » de lieue de Suède en longueur, sur un
 » dix-huitième de large. A l'ouest de
 » l'Isle, il y a une petite anse, où l'on
 » descend commodément à terre. On ne
 » voit point encore en cet endroit des
 » figures régulières de Basalte. Au sud
 » de cette anse se trouvent des colonnes,
 » mais de peu d'épaisseur, qui, au lieu

260 HISTOIRE DES PÊCHES

„ d'avoir la direction perpendiculaire ,
 „ font toutes courbées , présentant la
 „ figure d'un segment de cercle. Plus
 „ avant on voit à droite , une petite
 „ grotte qui n'est pas fermée de colonnes.
 „ Celles de dessus & qui sont plus dis-
 „ tinctes ressemblent , dans un endroit ,
 „ à la carcasse d'un vaisseau. A une
 „ petite distance , tout vis-à-vis , est
 „ située la péninsule de *Boo-Scha-la* ,
 „ qui , toute entière est fermée de co-
 „ lonnes très - régulières , mais plus
 „ petites. Elles ont toutes la figure
 „ conique. Quelques - unes de ces co-
 „ lonnes sont horizontales , d'autres ont
 „ l'air de chercher un point central par
 „ leurs pointes supérieures ; mais la
 „ plupart sont perpendiculaires.

„ Vis-à-vis de *Boo-Scha-la* , l'Isle est
 „ composée de grosses colonnes qui ne
 „ sont pas très-élevées. Leur épaisseur
 „ diminue par degrés à mesure qu'elles
 „ approchent de l'eau , elles se prolongent à perte de vue dans la mer. On
 „ peut aisément s'y promener , & en

» allant comme d'une marche d'un esca-
» lier à l'autre , on arrive à la grotte de
» *Fingal* , qui prend dans la montagne
» la direction du nord-est à l'ouest.

» Cette grotte est composée de co-
» lonnes très-régulières , qui , en s'éten-
» dant fort loin des deux côtés & dans
» la partie la plus intérieure , soutien-
» nent une voûte que forment les
» pointes obtuses des colonnes très-
» étroitement serrées l'une contre l'au-
» tre. Le fond de la grotte rempli à
» quelques pieds de profondeur d'une
» eau très-fraîche & très-limpide , est
» pareillement couvert de quantité de
» futs de colonnes qui en font le plan-
» cher. La couleur de ces colonnes est
» d'un gris foncé , mais les jointures
» sont remplies d'une croûte jaune de
» Quartz Stalactique , qui marque bien
» la séparation de ces colonnes , & qui ,
» par la variété des nuances , produit
» l'effet le plus agréable à l'œil. Le jour
» donne si bien dans la grotte , que la
» vue perce au-dehors jusqu'à la rangée

262 HISTOIRE DES PÊCHES

„ des colonnes la plus enfoncée , qu'on
 „ distingue parfaitement. L'air y est
 „ très-pur & très-fain , étant continuel-
 „ lement renouvelé par le flux & le
 „ reflux. Tout au fond de la grotte ,
 „ il y a un peu au - dessous de la sur-
 „ face de l'eau , une espèce d'antre d'où
 „ il sort un bruit fort agréable à chaque
 „ fois que le gouffre absorbe l'eau. On
 „ peut presque faire le tour de la grotte à
 „ pied sec , par le moyen de quelques
 „ futs de colonnes qui s'élèvent au-dessus
 „ de la surface de l'eau.

DIMENSIONS DES COLONNES.

„ La longueur des Basal-		
„ tes les plus extérieurs ,		
„ qui , depuis le bord de la		
„ mer forment un canal juf-	Pieds.	Pouc.
„ qu'à la grotte , est de . .	121	6
„ Depuis le commence-		
„ ment de la voûte , jusqu'à		
„ l'extrémité de la grotte .	250	„
„ La largeur de l'ouver-		
„ ture	53	7

	Pieds.	Pouc.
» Tout au fond	20	»
» La hauteur de la voûte,		
» à l'entrée de la grotte . .	117	6
» Tout au bout	70	»
» La hauteur du pilier le		
» plus extérieur dans un		
» coin	39	6
» <i>Idem</i> , dans l'angle du		
» nord-est	54	»
» La profondeur de l'eau		
» à l'entrée de la grotte . .	18	»
» Tout au fond.	9	»
» Nous vîmes au-dessus de la grotte		
» une couche de pierres mêlées de mor-		
» ceaux de Basalte. En voici les dimen-		
» sions.		
» Du niveau de l'eau jus-	Pieds.	Pouc.
» qu'au pied des colonnes .	36	8
» La hauteur des colon-		
» nes.	39	6
» La hauteur de la voûte		
» au-dessus du sommet des		
» colonnes.	31	4
» La couche au-dessus .	34	4

264 HISTOIRE DES PÊCHES

» Plus avant vers le nord-ouest, nous
 » vîmes les plus grandes colonnes qu'il
 » y ait dans cette Ile. Le fond de la
 » place où se trouvoient ces colonnes,
 » est très-net; aucun obstacle ne nous
 » empêcha de l'examiner. En voici les
 » dimensions.

» A peu de distance de
 » l'angle occidental de la
 » grotte de Fingal,

	Pieds.	Pouc.
» Depuis l'eau jusqu'au		
» pied des colonnes	12	10

» La hauteur des colon-		
» nes.	37	3

» La couche de dessus. .	66	9
--------------------------	----	---

» Plus à l'ouest.

» La couche au-dessus		
» des colonnes.	11	»

» La hauteur des colon-		
» nes.	54	»

» La couche de dessus. .	61	6
--------------------------	----	---

» Encore plus vers
 » l'ouest.

» La couche au-dessus		
» des colonnes.	17	1

DANS LES MERS DU NORD. 265

	Pieds.	Pouc.
» La hauteur des colon-		
» nes.	50	»
» La couche de dessus. .	51	1
» Encore plus à l'ouest. .		
» La couche au - dessus		
» des colonnes.	19	8
» La hauteur des colon-		
» nes.	55	1
» La couche de dessus. .	54	7

» Il est évident que la couche
 » sous les colonnes, est du Tuf qui,
 » réduit par le feu à l'état de fluï-
 » dité, paroît comme entrelardé de
 » petits morceaux de Basalte. Celle
 » de dessus, dans laquelle se trouvent
 » quelquefois des morceaux de colonnes,
 » jetés irrégulièrement dans diverses
 » directions, n'est évidemment que de
 » la Lave (1).

(1) M. Banks est le seul qui distingue absolument la *Lave* du *Basalte*. On peut en conclure que ces deux matières, quoique volcaniques l'une & l'autre, sont cependant d'une nature différente.

» Quelque violent que doive avoir
 » été le feu qui a produit la couche
 » de dessus, on ne voit rien qui indique
 » que les colonnes en aient éprouvé le
 » moindre dérangement, puisque toute
 » cette énorme masse est soutenue par
 » les colonnes.

» En poussant plus loin & dépassant
 » la partie septentrionale de l'Île, on
 » vient à la Grotte de *Corvosant*, où
 » la couche au-dessus des colonnes se
 » trouve élevée, & la hauteur des
 » colonnes diminuée. Elles sont ce-
 » pendant assez distinctes, jusqu'à ce
 » que l'on ait passé une anse profonde,
 » de l'autre côté de laquelle les co-
 » lonnes ne paroissent plus. La mon-
 » tagne est couverte, ici, d'une sorte
 » de Pierres *brun foncé*. Je ne déciderai
 » pas si c'est de la Lave ou non. On
 » n'y peut observer aucune régularité.
 » Le côté sud-est de l'Île étant dé-
 » passé, les pierres commencent à
 » prendre une forme régulière, quoique
 » par une gradation qui est d'abord

» presque imperceptible , jusqu'à ce
» qu'on découvre ces colonnes régu-
» lières & courbées , dont j'ai parlé
» au commencement de ma descrip-
» tion. Ces colonnes ont depuis trois
» jusqu'à sept faces ; la plupart en ont
» cinq à six , & tellement ferrées les
» unes contre les autres , qu'une co-
» lonne heptagonale est entourée de
» sept autres qui y sont collées , à sept
» faces ferrées. Nous remarquâmes ,
» en quelques endroits , de petites
» ouvertures qui ne dérangoient rien
» à la configuration du tout , & qui
» étoient remplies de Quartz. Dans
» un endroit , ce Quartz s'est ouvert
» un passage à travers un groupe de
» colonnes , sans y rien déranger. Chaque
» colonne consiste en plusieurs pièces
» à peu-près d'un pied de haut , qui
» sont si étroitement jointes ensemble ,
» que , pour les distinguer les unes des
» autres , il faut introduire dans les in-
» terstices un couteau , les ébranler & les
» déjoindre. La partie supérieure étoit

268 HISTOIRE DES PÊCHES

» généralement concave, quelquefois
 » plane , mais rarement convexe. Si
 » la partie de dessus étoit plane ,
 » celle de dessous l'étoit aussi ; mais ce
 » dessus étoit-il concave, le dessus étoit
 » convexe ; & *vice versâ*.

» Voici les dimensions de quatre de
 » ces colonnes.

» N^o. 1^{er}. A quatre faces.

	Pieds.	Pouc.
» Diamètre.	1	5
» Face 1.	1	5
2.	1	6
3.	1	1
4.	1	1

» N^o. 2. A cinq faces.

» Diamètre	2	10
» Face 1.	1	10
2.	1	10
3.	1	5
4.	1	7 $\frac{1}{2}$
5.	1	8

N^o. 3. A six faces.

	Pieds.	Pouc.
» Diamètre.	3	6
» Face. 1.	1	10
2.	2	2
3.	2	2
4.	1	11
5.	2	2
6.	2	9

» N^o. 4. A sept faces.

» Diamètre.	4	5
» Face. 1.	2	10
2.	2	4
3.	1	10
4.	2	
5.	1	1
6.	1	6
7.	1	3

» Les colonnes font ici, à tous
 » égards, aussi lissés & les arêtes font
 » aussi vives que celles de la Chauffée

» des Géans, en *Irlande*. La couleur
 » est généralement noire, ou d'un gris
 » très-foncé, quoique les faces exté-
 » rieures tirent quelquefois sur le
 » jaune, lorsque la surface a été altérée
 » par l'impression de l'air. Quant au
 » grain & à la substance, ces pierres
 » sont absolument (selon *Bergman*),
 » les mêmes que le plus fin *Trapp* des
 » Montagnes de *Vestro-gothie*; l'un &
 » l'autre contiennent du *Schorl*, du Fer
 » & un peu de Chaux, ou suivant
 » l'analyse des Chimistes, c'est de la
 » Terre - Glaife, du Caillou, de la
 » Chaux & du Fer; mais quant au
 » *Basalte*, il contient plus de Fer (1).
 » En frappant du briquet ce *Basalte*,
 » il en sort des étincelles très-foibles,

(1) Suivant cette observation de *Bergman*, le
Trapp & le *Basalte* ne différoient que par le plus
 ou le moins de fer que ces deux espèces contiennent.
 Pourquoi donc le *Trapp* ne seroit-il pas aussi une
 matière volcanique, plus grossière, à la vérité, que
 le *Basalte*, mais jetée comme lui par l'éruption des
 volcans? & pourquoi l'un seroit-il un *Minéral*, &
 l'autre une pierre seulement?

» & il se fond facilement par le moyen
 » du chalumeau , sans avoir recours à
 » un verre fumé. Il y a toute appa-
 » rence que le *Basalte* est la base de
 » l'Agathe d'*Islande*....

» Il reste à savoir de quelle manière
 » ces colonnes se sont formées si ré-
 » gulièrement. L'opinion générale est
 » que le feu y a contribué.

» Il est très-difficile de dire si la
 » matière dont sont formées ces co-
 » lonnes prismales , a éclaté en prenant
 » cette figure , lorsqu'elle s'est refroidie
 » après avoir été fondue par le feu ,
 » ou si cette matière s'est fondue avec
 » cette régularité dans le desséchement.
 » J'avoue , si j'en dois croire le suffrage
 » de mes yeux , que j'inclinerois pour
 » la première opinion : elle est cependant
 » sujette à bien des objections. Voici
 » les raisons que j'ai de croire , que
 » ces colonnes sont de la Lave rendue
 » fluide par le feu & qui s'est éclatée
 » en se refroidissant.

» 1°. On trouve tant en *Islande* que

» dans l'Île de *Staffa* & en beaucoup
 » d'autres endroits, que ces colonnes
 » portent sur de la Lave ou du Tuf,
 » & que cette même matière abonde
 » tout à l'entour.

» 2°. J'ai vu à *Staffa* une couche
 » épaisse, étendue au-dessus des co-
 » lonnes, dans laquelle se trouvent
 » quantité de morceaux de colonnes
 » irrégulièrement jetés; ce qui fait
 » naître l'idée que ces colonnes doivent
 » avoir été plus nombreuses & plus
 » élevées, après une antérieure érup-
 » tion du feu, & qu'une éruption pos-
 » térieure les a renversées & confondues
 » avec tout le reste de la masse.

» 3°. En cassant des morceaux de
 » colonnes, nous les avons trouvés
 » remplis de gouttes, à peu-près comme
 » une Stalactite, & personne ne sou-
 » tiendra que le *Basalte* soit de cette
 » matière. Il n'y a pas d'autre manière
 » de faire tomber par goutte une pierre
 » sans feu.

» 4°. J'ai déjà observé que les colonnes,
 dans

„ dans quelques endroits , ont la forme
 „ de la carcasse d'un vaisseau. Or , ces
 „ colonnes qui , dans leurs principes ,
 „ ont été en direction perpendiculaire ,
 „ ont pris la forme courbe par leur
 „ chute , de manière que la courbure
 „ s'est effectuée , non-seulement dans
 „ les jointures des faces extérieures ou
 „ plus basses , mais dans chaque pierre
 „ séparément , ce qui n'aura pu se
 „ faire que par un feu très - violent ,
 „ avant le refroidissement de la matière
 „ fondue.

„ 5°. Près de Stallholt , sur le bord
 „ de la mer , à Hortarne , nous avons
 „ trouvé un morceau de verre dans
 „ du *Basalte* , de la même manière
 „ qu'à Bolsenna , se trouvent des Cryf-
 „ taux en forme de Grenat , pareils
 „ à ceux dont est remplie presque toute
 „ la Lave d'Italie & d'Islande.

„ 6°. Enfin nous avons vu une forte
 „ de pierre , près de Langernaes , en
 „ Islande , plus grossière & plus glacée
 „ que ne l'est le *Basalte* commun &

» qui étoit évidemment de la Lave
 » fendue en figures à plusieurs faces ,
 » qui , quoique régulières , n'ont ce-
 » pendant pas la régularité des co-
 » lonnes.

» D'après ce que nous venons de
 » voir, il paroîtroit que le Basalte fondu
 » par le feu , se feroit éclaté en pre-
 » nant la forme de colonnes dans son
 » refroidissement. Deux doutes que
 » vous avez élevés , me paroissent dif-
 » ficiles à résoudre.

» 1°. Cette matière est si aisée à
 » réduire en fusion par le feu , qu'elle
 » le vitrifie facilement par le moyen
 » du chalumeau ; d'où il suit que cette
 » masse , si elle eût été exposée à l'ac-
 » tion d'un feu aussi vif que celui d'une
 » éruption , feu par lequel elle a été
 » fondue , devoit nécessairement avoir
 » été vitrifiée. Mais peut-on juger , par
 » une expérience en petit avec un cha-
 » lumeau , des grandes opérations de
 » la Nature ? Ne se pourroit-il pas
 » qu'une matière hétérogène ignorée

„ de nous , se fût introduite dans la
 „ grande masse , & en eût empêché
 „ la vitrification , & que cette ma-
 „ tière inconnue l'eût déterminée à
 „ prendre , en éclatant , ces figures ré-
 „ gulières , quoique nous ne puissions
 „ pas dire en quoi aura consisté ce
 „ corps étranger.

„ 2°. Le *Trapp* qu'on trouve en
 „ *Westro-Gothie* , qui , par son exté-
 „ rieur & par les parties qui le com-
 „ posent , ressemble tant au Basalte ,
 „ quoiqu'il ne soit pas formé en co-
 „ lonnes , porte cependant sur de l'Ar-
 „ doise. Or comment le *Trapp* aura-t-il
 „ été produit par le feu , sans que sa
 „ base , qui n'est composée que de
 „ matières combustibles , se soit con-
 „ sumée ? Mais pourquoi la force du
 „ feu n'auroit-elle pas été capable de
 „ donner au *Trapp* la forme des co-
 „ lonnes ? Peut-être toutes les colonnes
 „ de Basalte n'ont-elles fait dans les
 „ entrailles de la terre , qu'une grande
 „ masse de *Trapp* , qui , ayant été

» liquéfiée par une éruption , aura
 » formé des colonnes en éclatant &
 » dans son refroidissement (1) ».

On trouve encore en *Islande* , une prétendue Agate : cette pierre est un émail noir coloré par du feu ; elle est connue sous le nom de pierre *Abfidiene* , & de pierre de *Gallinace*. Voyez les *Éléments de Minéralogie* , de M. Sage. Les bords qui sont les parties les plus minces, en sont un peu transparents. Elle coupe le verre & donne des étincelles sous le briquet. On ne peut que très-difficilement la fondre seule ; elle blanchit & tombe en petits morceaux. On conclut de là que cette espèce d'Agate a été produite par un feu excessif que la Lave a éprouvé.

Les *Pierres-Ponces* d'*Islande* sont presque toutes noires ; on y en trouve quelques-unes d'un rouge foncé ; elles sont plus ou moins légères , spongieuses & brûlées.

(1) Lettre XXIV sur l'*Islande* , pages 367 & suivantes.

On y trouve aussi d'autres Pierres brûlées, grises & brunes, qui paroissent être d'une Argile endurcie & mêlée de *Silex*. Elles se fondent difficilement.

Du *Jaspe rouge & vert*, qui, en quelques endroits, est lisse & luisant; il diffère, par-là, du Jaspe commun qui est terne & argileux. D'ailleurs, le Jaspe d'Islande a toutes les propriétés du Jaspe commun.

De l'*Ardoise grise & verdâtre*; elle ressemble au Jaspe & donne des étincelles sous le briquet.

De *Petits Crystaux*, appelés Crystaux en Crête-de-Coq.

La *Zéolite*. Elle y est de deux espèces; l'une est solide & blanche; l'autre est lameleuse & rouge; elle a l'apparence de la Cornaline : la Zéolite blanche d'Islande ne contient que quarante-huit centièmes de *Silex*, vingt-deux d'Argile & douze à quatorze de terre Calcaire.



CHAPITRE XLI.

Des Plantes de Terre & de Mer.

LA Nature ne se montre pas également magnifique & féconde sur toutes les parties du globe. On la prendroit pour une marâtre impitoyable envers les terres les plus près du pôle. Le sol s'y refuse au travail le plus opiniâtre, & n'ayant, par lui-même, presque aucun principe de production, il est d'une stérilité presque absolue. La terre semble repousser loin d'elle, l'homme assez malheureux pour y avoir reçu l'existence, plus malheureux encore d'être condamné à y végéter, sans espoir d'en sortir. La mer qui l'entoure, forme une barrière presque insurmontable au Voyageur qui veut en aborder les côtes. Ceci est particulièrement vrai pour les terres au-dessus du 65^{me}. degré. « Le pays y » est si hérissé de rochers, & si stérile,

„ que les *Groenlandois* qui l'habitent,
 „ ne peuvent pas y recueillir assez de
 „ foin pour mettre dans leur chauf-
 „ fure, afin de tenir leurs pieds chauds;
 „ ces infortunés habitans sont obligés
 „ d'aller l'acheter, pour cet usage, dans
 „ les parties les plus méridionales, où
 „ il est plus abondant (1) ». A peine
 trouve-t-on un sentier sur ce sol sau-
 vage, qui offre un accès quelconque
 jusqu'au pied de ces montagnes de
 glace éternelle. Les petites vallées sont
 presque aussi stériles que les rochers
 qui les forment, & qui effraient autant
 par leur nombre, que par leur hauteur
 & leur nudité.

Cependant les *Groenlandois* qui ha-
 bitent ces affreux déserts, n'ayant
 d'autre nourriture que celle qu'ils se
 procurent par la pêche, mettent tout
 en œuvre pour forcer la nature à leur
 donner quelques plantes propres à les

(1) EGGEDE. Description du *Groenland*, page 32,
 édit. de 1763. *Copenhague & Genève*.

rafraîchir, & à varier un aliment insipide par sa continuité. Ils ont soin d'engraisser quelques petites portions de terrain autour de leurs huttes, avec les intestins & le sang des gros poissons qu'ils prennent sur les côtes; la fiente des oiseaux dont les essaims couvrent les cîmes des montagnes, sur lesquelles ils font leur ponte, entraînée dans les vallées par des torrens de neige & de pluie, leur donnent une autre sorte d'engrais qui leur sert à fertiliser, en quelque façon, les petits champs qu'ils cultivent. Ces engrais, enfin, mêlés avec quelque peu de sable que la mer laisse sur le bord des côtes, forment une espèce de fond propre à produire le peu de plantes que les *Groenlandois* mettent à profit pour varier leur nourriture.

On voit fortir, néanmoins, dans quelques places de ce sol stérile, quelques pointes d'herbes, aux premiers jours des mois d'été, c'est-à-dire, au mois de Juin; il en résulte une sorte

de gazon, épais à la vérité, mais extraordinairement fin, plus tendre & moins haut que celui qui croît généralement en Europe.

Les Européens ont inutilement essayé de semer dans ces mêmes places, de l'Avoine & de l'Orge; ces grains pouffoient assez vite leur tige jusqu'à une certaine hauteur; si quelquefois elles produisoient quelques épis, jamais ils ne parvenoient à la maturité, quelque bien exposés que fussent ces petits champs.

Les nuits sont froides de très-bonne heure au *Groenland*; c'est pour cette raison, qu'aucune espèce de légume, ni d'herbes potagères ne peuvent y croître. On ne peut les planter qu'au milieu de Juin, & alors même la terre est gelée sous sa superficie; déjà au mois de Septembre, le froid se faisant sentir rigoureusement, la surface du sol se gèle aussi. Le Poireau néanmoins résiste à ces premières gelées, & se conserve avantageusement sous la neige

pendant tout l'hiver, sans avoir été arraché. Le peu de Laitues & de Choux qu'on sème, ne parviennent jamais à leur maturité ordinaire; ces légumes restent toujours très-bas, & on ne peut jamais les transplanter. Les Raves sont le seul légume qui croît au *Groenland*, & dont la culture paie abondamment les soins qu'elle exige; elles y sont même aussi bonnes que par-tout ailleurs. Il y a aussi une sorte de petites Raves, qui ne sont jamais plus grosses qu'un œuf de Pigeon; elles sont d'un goût exquis, même lorsqu'elles sont encore vertes. Les *Groenlandois* ont grand soin d'entourer leurs champs & leurs jardins, s'il est permis de se servir de ces expressions, afin de mettre leurs légumes à l'abri des vents du nord, & pour les préserver d'être déracinés & fracassés par les branches des arbres que la mer entraîne & qu'elle jette avec fureur sur le rivage, à une assez grande distance.

On trouve au *Groenland*, deux fortes

de plantes qui y croissent naturellement ; le *Gramen arundinaceum majus*, & le *Gramen hordeaceum*. Le premier est une forte de Jonc qui croît entre les rochers ; les habitans en font des corbeilles , des paniers & d'autres ouvrages de vanerie. Le second croît dans les sables , entre les pierres autour des huttes des *Groenlandois* ; les feuilles en sont larges , l'étule (1) en est très-forte , & le tuyau parvient à la hauteur d'un pied & demi ; l'épi est semblable à celui de l'Orge , mais il en diffère en ce qu'il a ordinairement six pouces de longueur ; le grain ressemble plus à celui de l'Avoine qu'à celui de l'Orge , mais à cause de la brièveté de l'été , il mûrit rarement. C'est avec la paille de ce *Gramen*, que les *Groenlandois* garnissent leurs chaussures & leurs bottes , pour se préserver de l'humidité de la neige & de la glace.

(1) *L'étule* est le bas du tuyau du grain qui reste dans la terre , & au haut duquel l'épi se forme.

La Mouffe est très-commune au *Groenland*. *Crantz* assure qu'étant un jour sur un rocher, il en compta plus de vingt sortes différentes autour de lui, sans bouger de place. Il y a encore une sorte de Mouffe épaisse & aussi douce que de la fourrure; on s'en sert pour calfeutrer les fentes des huttes, afin de se préserver plus efficacement des froids rigoureux de l'hiver. On y en trouve d'une autre sorte, dont les filamens tissus ensemble, comme ceux du Champignon, ont un demi-pied de longueur; on s'en sert pour faire des mèches aux lampes. Une autre sorte ressemble parfaitement au *Lycopodium*; elle en diffère seulement en ce qu'elle n'a ni fleurs ni filamens.

On trouve deux autres sortes de Mouffe qui font d'un grand usage & d'une utilité réelle. La première a des feuilles, comme beaucoup d'autres, mais celle-ci est tout-à-fait blanche. On la ramasse pour la nourriture des Rennes pendant l'hiver; & quelque-

fois même celle des hommes en cas de famine. La seconde, à peu-près de la même espèce, est d'une utilité plus générale ; on s'en sert pour suppléer au pain. Ces deux Mouffes sont d'abord d'un goût très-désagréable, mais après avoir été mâchées un moment, elles acquièrent le goût de l'Orge.

Il croît de gros & de petits Champignons sous la Mouffe. On y en trouve de jaunes & de rouges ; quelques-uns ressemblent à des *Cloux-de-Gérosle*, pour la grosseur, la forme & la couleur, mais n'en ont pas le goût (1).

(1) Ce champignon est une espèce de *Moufferon*, tel qu'on le cueille au Printemps, dans les provinces méridionales de la France, dont l'odeur & le goût sont exquis. (*Note du Traducteur*).



NOMENCLATURE

Des Plantes indigènes au Groenland.

CES Plantes croissent, sans culture, dans les parties du Groenland, au dessous du 61^{me}. degré.

L'Oseille Sauvage... *Acetofella*. Celle-ci se trouve dans les bois.

L'Oseille Sauvage des champs... *Acetosa Arvensis lanceolata*. Les feuilles de cette Oseille se terminent en forme de lances, elles ont un doigt de longueur & sont presque aussi larges.

L'Oseille à feuilles rondes, *Acetosa montana rotundi-folia*. Cette plante, très-commune au Groenland, est fort rare par-tout ailleurs. Ses feuilles sont d'un verd foncé, comme celles du *Cochléaria*; sa tige a trois pieds de long; ses fleurs & sa semence en garnissent les deux tiers. Les Groenlandois qui, en général, ne font pas un grand usage

d'herbes, recherchent cette plante, & en mangent; mais ils ne la cueillent jamais sur les places que les oiseaux ont couvertes de leur fiente. Les fleurs en sont rouges, comme celles de l'Oseille des champs; elle croît sur les montagnes escarpées, & sur les mâsures des habitations des Groenlandois.

La *Rue... Adiantum aureum*, croît dans la Mouffe : c'est une sorte de capillaire doré.

Le *Pied-d'Alouette... Alchimilla vulgaris*, est une plante très-commune, & très-étouffée au *Groenland*. En Anglois, *Lady's Mantel* (Manteau de Demoiselle).

Le *Moxon..... Alfine*; il est aussi commun; on y en trouve de toute sorte.

L'*Argentine... Anserina* sive *Argentina Tanaisæ*. Les Anglois composent avec le jus de cette plante, une liqueur dont ils font beaucoup de cas. Ils mêlent ce jus avec du vin d'Espagne, ils y font infuser du bled en herbe,

ils y délayent des jaunes d'œufs , & assaisonnent avec du sucre & de la Muscade.

Le *Fraisier* ; il a beaucoup de rapport avec le *Fragaria Silvestris*, *minime Vesca*, *sed sterilis*, de LOBEL.

Une seconde sorte de *Rue*... *Asperula*, sive *Aspergula*. On la nomme aussi *Capillus Veneris* ; *Ruta Muraria* : elle est médicinale.

L'*Angélique*... *Angelica* ; elle y est abondante ; elle est forte & très-haute, dans les vallées étroites où la chaleur se fait le plus sentir. Les habitans du pays en mangent la tige & la racine, & en font un régal. Cette plante est beaucoup meilleure dans ce climat froid, que dans les climats méridionaux ; toutes les plantes des montagnes ont cette excellente propriété. Les Groenlandois la nomment *Quannek*.

La *Bistorte*... *Bistorta minima*. On la nomme aussi *Serpentaria*. Cette plante est astringente ; elle est un bon vermifuge. Sa racine est amère. Elle croît en
abondance

abondance au *Groenland*, mais elle n'y est pas vigoureuse.

L'*Æillet-de-Montagne*... *Caryophyllus Montanus* : l'odeur en est très-agréable, quoique foible.

L'*Oreille-d'Ane*... *Consolida media*. Confoude; elle est bonne pour guérir les blessures.

On ne fait pas à quelle famille appartient la *Plante-à-feuilles-d'Aloës*. GASPARD BAUHINUS fait mention d'une certaine plante qu'il nomme *Limonium Maritimum minimum*; elle ne diffère de l'autre que par les racines seulement. L. 5, Chap. 15, dans son *Prodromus*, « ce Naturaliste nomme cette plante » *Limonium Maritimum* : elle a, dit-il, » de petites feuilles rondes, épaisses & » ferrées; elles ont beaucoup de res- » semblance avec celles de la *Jou-* » *barbe*; il croît au pied de la tige » maîtresse, beaucoup d'autres petites » tiges, dont les fleurs sont d'un rouge » *coquelico*; la racine en est longue, » rouge & partagée par le haut ».

Il est évident que cette plante ne peut pas être la même que celle qu'on donne ici pour une sorte d'*Aloës*. Voici la description qu'en donne *Martens*.

« Sa tige est brune, elle n'a qu'un
 » demi-doigt de haut; elle est garnie
 » de petits boutons; lorsque ces boutons sont épanouis, ils sont couleur
 » de chair; ces boutons sont comme
 » entassés les uns sur les autres, &
 » la tige représente assez un cep de
 » vigne garni de quelques grappes de
 » verjus; l'œil a de la peine à les discerner. Cette plante jette quelque-
 » fois deux tiges, dont l'une est plus
 » grande que l'autre, & chacune porte
 » deux grappes de boutons, telles que
 » celle qu'on vient de décrire; la semence qui sort de ces fleurs est imperceptible, on ne l'apperçoit qu'au
 » microscope : la racine est composée
 » de plusieurs petites fibres très-déliées.
 » On trouve cette plante dans l'état
 » que je viens de la représenter, vers
 » le milieu de Juillet; elle se plait

» particulièrement dans l'eau courante.
 » J'en cueillis une grande quantité,
 » le 17 Juillet, dans un petit ruisseau
 » derrière la *Fonderie du lard de Ba-*
 » *leine*, dite le *Harlemer* ».

On comprend difficilement que cette plante indigène aux terres du pôle boréal, puisse avoir quelque rapport de similitude avec l'*Aloës*; celui-ci croît dans les climats les plus chauds de l'Asie, & ne réussit en Europe, qu'avec beaucoup de soin; il y est même assez rare. La tige de l'*Aloës* pousse même en France, jusqu'à la hauteur de douze à quinze pieds, & la plante du *Groenland*, qu'on lui assimile, sous quelques rapports, n'a pas deux pouces & demi de hauteur. La disproportion de hauteur entre ces deux végétaux, est bien plus grande que celle qui existe entre le Nain & le Géant.

La *Queue-de-Cheval*; *Equisetum*.

Cette plante croît toujours auprès de celle qu'on nomme *Plante de Roche*, qui n'a qu'une feuille. On s'en sert

pour donner le *poli* aux ouvrages qui en sont susceptibles.

La plante nommée *Filix Petrea minor*, *Petite Fougère*.

Celle qu'on nomme *Filix ramosa & Cornuta*. Celle-ci se réduit en poudre ; on en fait usage comme du *Tabac* , & elle produit le même effet ; mais on ne l'emploie que lorsqu'on manque de *Tabac*.

La racine de *Gentiane* , *Gentiana* ; on la nomme aussi *Maldecgeer*.

La *Liveche* ; *Levisticum*. Les *Groenlandois* en mangent la racine ; son goût approche beaucoup de celui du *Céleri*.

Le *Morceau-du-Diable*. Les feuilles de cette plante sont velues.

Une sorte de *Lyfimachia spicata* , *Flore albo*.

La *Pédiculaire* : *Stophis Agria* , *Pedicularis*.

La plante dite *Pentaphyllum*, *Quinte-Feuille*. On se sert avec succès de la racine de cette plante , pour faire

suppurer un cautère établi au poitrail d'un cheval qui auroit pris un écart.

Diverses sortes de *Goemon* ou *Varesch*.
Fuci.

On trouve aussi une autre sorte de *Fucus*, dont la racine sort d'une roche; c'est pour cette raison que *Martens* & après lui *Lapeirere*, son copiste, nomment ce *Fucus*; *Plante de Roche*. La tige en est large & plate, on la prendroit elle-même pour une feuille : cependant, il en sort plusieurs feuilles larges & plates comme la tige, qui en forment les branches. Il sort de l'extrémité supérieure de la tige, de petites feuilles oblongues & étroites : on y en trouve jusqu'à cinq & sept de celles-ci; elles sont jaunes comme la plante, & transparentes. Il peut se faire que ces petites feuilles ne soient que la fleur de ce *Fucus*. A la racine de ces petites feuilles, il en croît d'autres, qui ne sont que des vessies emplies de vent. Ces vessies ne contiennent aucune espèce de graine.

du moins sensible à l'œil. Cependant les Matelots croient que la graine du *Fucus* de Roche est la semence de petits limaçons, & que ceux-ci en sont engendrés, comme les Chenilles s'engendrent en Europe. La racine est ronde & un peu filandreuse. Cette plante desséchée est d'un brun obscur, tirant même sur le noir : mais lorsque les vents du sud, sud-ouest & ouest soufflent, elle redevient humide ; elle sèche de nouveau & se roidit, lorsque les vents d'est, est-nord-est & nord soufflent. On trouve cette plante dans la *Baie du Sud*, au *Spitsberg*, ainsi qu'au *Hâvre des Moules*.

La plante dont il est fait mention dans l'Herbarium d'*Iferdun*, sous la dénomination d'*Alga Marina*, diffère de celle-ci, en ce qu'elle est blanche, poreuse & spongieuse, & que le *Fucus* de Roche n'a aucune de ces qualités.

La *Grande Plante de Rocher* diffère essentiellement de celle-ci. Les feuilles de ce *Goemon*, ont la forme d'une

langue ; les deux côtés en sont frisés , mais l'extrémité en est très-lisse & sans frisure. Deux côtes noires qui sortent de la tige , aboutissent au milieu de la feuille , ces côtes sont tachetées de noir sur les deux faces. Deux raies blanches qui partent aussi de la tige , serpentent cette feuille , de façon qu'en s'écartant régulièrement en forme de courbe , jusques vers le milieu de la feuille , elles y forment un ovale presque parfait. Cette feuille jaune a plus de six pieds de long. La tige , très-longue , est ronde & unie ; elle est jaunâtre , & a l'odeur des Moules. Sa racine est branchue & rameuse ; elle tient fortement aux rochers sous l'eau , elle y croît à plusieurs brasses de profondeur.

Près de celle - ci croît une autre *Plante velue* ; elle a près de six pieds de long , & ne ressemble pas mal à la *Queue-de-Cheval* : sa couleur est bien plus obscure que celle de la *Plante de Roche* , quoique les racines de l'une & de l'autre soient toujours entre-mêlées.

On trouve dans ces racines des *Vers rouges* ; ils ont plusieurs pieds de long : ils sont velus comme les Chenilles.

La *Piloselle* , *Spicata Florida*. Ses feuilles croissent toujours de deux en deux & se terminent en pointes rudes. Les tiges en sont d'abord douces & unies , mais dans la suite , le haut de la tige devient rude ; le bas en est rond ; il sort du sommet de la tige une fleur blanche , composée de quantité de feuilles ; la racine en est ronde mince , & fibreuse. On la prendroit pour une espèce d'*Alfine velue & rude*. Cette plante se trouve au *Hâvre du Sud* , au *Spitsberg*.

La *Renoncule - Marine* ; *Ranunculus aquaticus* , *Flore luteo & albo*.

On y trouve quatre espèces différentes de *Renoncules*. Les nuances qui les distinguent , sont assez prononcées pour distinguer chaque individu de cette famille.

Les fleurs de la première espèce ont six feuilles , très-petites ; les racines ont

plusieurs fibres : cette plante n'est pas considérablement élevée sur terre ; les feuilles poussent de la racine : elles piquent la langue comme la *Perficairé* ; elle fleurit en Juillet ; ses fleurs tirent sur le jaune. On la trouve au *Hâvre Danois*.

Les feuilles de celle de la seconde espèce , sont plus petites ; celle-ci en pousse au milieu & au haut de la tige , elles sont fendues , & représentent assez bien une *langue* ; elles sont un peu dentelées aux deux côtés ; les feuilles placées à côté de la fleur piquent la langue. La fleur en est petite & a six & sept feuilles ; sa graine est plus petite que celle des autres espèces ; la racine a plus de fibres que celle de la première espèce. La tige est recouverte d'une peau épaisse. On la trouve aussi au *Hâvre Danois* , & fleurit en même temps que la première.

La troisième ne diffère des autres que par la couleur de sa fleur , qui est absolument blanche ; les fibres de

sa racine font presque imperceptibles. Les feuilles de cette *Renoncule* sont épaisses, très-humides, & piquent la langue comme les autres : on la trouve au *Hâvre-du-Sud*.

La quatrième ressemble beaucoup, par ses feuilles, à la première ; cette dernière espèce de *Renoncule* a sa tige assez haute ; mais elle ne pousse qu'une seule feuille isolée à chaque jet : les fleurs en sont absolument jaunes & ont cinq feuilles, pointues à leur naissance & s'élargissant par le haut ; elles sortent d'un calice rude, fendu en cinq endroits différens. La graine de celle-ci est parfaitement semblable à celle de la *Renoncule* de la première espèce.

On trouve encore au *Hâvre-du-Sud*, une fleur qui pourroit être prise pour une cinquième espèce de *Renoncule*. Elle ne diffère des quatre espèces ci-dessus, que par la couleur de ses fleurs, qui est d'un beau pourpre ; les feuilles en sont moins humides.

Une plante qui ressemble à la *Pervenche* européenne.

La plante qu'on dit ressembler à notre *Pervenche*, n'est, selon toutes les apparences, qu'une seconde espèce de *Piloselle*; *Clusius* paroît la désigner sous le nom de *Picola minima*. Cette plante est rampante; les tiges en sont couchées sur la terre; les feuilles en sont rondes & naissent deux à deux sur la tige; c'est par la ressemblance de ces feuilles, avec celles de notre *Pervenche*, qu'on l'assimile à cette dernière plante; ces feuilles sont cependant plus rondes, plus grandes & sont plissées en dehors; la tige est noueuse & boiseuse: la fleur, dans sa naissance, ne paroît qu'une troisième petite feuille sortant d'entre les deux qui lui servent comme de matrice; elle en sort effectivement & se montre pour ce qu'elle est. La racine de cette plante est longue, ronde, mince & noueuse; un peu fibreuse à l'extrémité. On la trouve dans la *Baie-du-Sud*, au *Spitsberg*.

Le *Romarin Sauvage*. Quelques Naturalistes lui donnent le nom de *Térébenthine* ; son odeur forte a beaucoup de rapport avec celle de la Térébenthine. On peut en tirer, par la distillation, une belle huile & un esprit, que l'on regarde, en médecine, comme des remèdes excellens. On trouve ce *Romarin* sous la Mouffe, dans les terres sèches. Il en est deux sortes, qui ne diffèrent que par leurs feuilles ; dans l'une, elles sont longues & épaisses ; dans l'autre, elles sont courtes.

Le *Thym Sauvage* : il est rouge ; son odeur est forte & agréable ; il croît sur les rochers exposés au soleil ; mais l'odeur n'en est sensible qu'après le coucher du soleil : on s'en sert en infusion, en guise de *Thé*.

Le *Pissenlit* ; *Taraxicum*. On le trouve dans de grands trous, dans les terres marécageuses. Les *Groenlandois* mangent avec plaisir la racine crue de cette plante.

La plante dite *Telephicum*. Les *Groen-*

landois nomment *Sortlak*, la racine de cette plante. Cette racine est par-tout ailleurs oblongue, comme une noix; ici, elle est ronde & rouge en dedans; son odeur, très-forte, est à peu-près comme celle de la Muscade ou du Gérofle; elle la conserve même lorsqu'elle est sèche. *Crantz* assure qu'ayant conservé cette racine pendant un an, enveloppée dans du papier, il trouva qu'elle avoit poussé deux boutons, quoiqu'elle fût desséchée, ce qui prouve combien elle est fertile; les feuilles qui en étoient sorties, se flétrirent néanmoins, faute de nourriture; il observa qu'il avoit mis, par hasard, cette racine dans un lieu humide.

On y trouve une sorte de plante à fleurs jaunes, dont la racine, au printemps, a l'odeur qui approche beaucoup de celle de la Rose. Les *Groenlandois* la mangent, & s'en trouvent fort bien.

Je terminerai cette Nomenclature par la description du *Cochléaria* qu'on

trouve au *Groenland*. Cette plante est un remède efficace contre le *Scorbut*. La Nature semble l'avoir multipliée dans cette froide contrée, parce que le *Scorbut* y est plus ordinaire que partout ailleurs, & que cette cruelle maladie y est comme indigène. Le *Cochléaria* croît par-tout au *Groenland*, avec une force qui n'a pas d'exemple; il vient très-touffu, même dans les endroits où il n'y a qu'une légère superficie de terre & de fumier. Cette plante n'a besoin d'aucune espèce de culture; elle se sème d'elle-même. On la cueille pendant le plus grand froid, & on la conserve sous la neige pendant l'hiver. On en exprime le jus de temps en temps; cette sorte de bouillon a un très-bon goût, du moins pour un pays qui manque de toutes sortes d'alimens agréables.

Le *Cochléaria* est un remède dont les *Groenlandois* font usage dans toutes leurs maladies. Cette plante n'a pas, comme en Europe, un goût désagréable;

elle est ici d'un acide doux & agréable , lorsqu'elle est fraîchement cueillie. Elle empêche de dormir , lorsqu'on en mange avec excès ; d'où l'on peut conclure , avec raison , qu'elle contient des fucs chauds , & qu'ainsi elle est un bon remède contre les indigestions & pour fouetter le sang. *Crantz* assure s'en être servi avec le plus grand succès , contre le Scorbut , lorsque , pendant l'hiver , il en ressentoit quelques atteintes ; il en prévenoit les progrès en faisant infuser une poignée de feuilles de *Cochléaria* dans de l'eau froide.

Cette plante produit son effet bien plus promptement au *Groenland* que par-tout ailleurs en Europe.

Il est remarquable qu'on ne trouve pas cette précieuse & salutaire plante en Italie & dans les pays où le Scorbut n'est pas connu ; il est encore bien singulier que , quelque soin qu'on se donnât , on ne réussiroit jamais à l'y faire venir , & à l'y naturaliser.

On y trouve encore la *Sanicula*

Diapensia; la *Saxifraga alba*, Filipendule Blanche.

On y cueille encore une forte de *Thym*, *Serpillum*, en grande partie rougeâtre. L'odeur en est forte : cette plante, infusée, peut suppléer au Thé.

La *Dent-de-Lion* : *Dens Leonis*. *Taraxicum*. Cette plante croît en abondance, dans les terres marécageuses. Les Groenlandois en mangent la racine avec plaisir ; mais ils préfèrent de la manger crue.

La *Tormentille* ; le *Trefle de Marais* ; la *Véronique à fleurs bleues* ; la *Violette blanche & jaune*.

La *Petite Joubarbe*. Cette plante a quelques rapports de ressemblance avec l'*Herbe aux Perles* ; mais elle en a de plus prononcés avec la *Marguerite*. Les feuilles de l'une & de l'autre sont parfaitement semblables pour la configuration ; celles de la *Petite Joubarbe* sont plus épaisses & plus humides que celles de la *Marguerite* ; on ne distingue ces deux plantes que par la fleur. Les
feuilles

feuilles de la *Petite Joubarbe* croissent autour de la racine; du milieu de ces feuilles sort une tige mince à la hauteur de deux pouces; cette tige est ronde & velue. A cette hauteur elle pousse une seconde tige entre deux feuilles qui y croissent. Les boutons d'où sortent les fleurs, sont écaillés, bruns, & forment une sorte de calice à cinq feuilles pointues; on trouve dans le cœur des fleurs, cinq petits grains qui en sont la semence. La racine est épaisse & droite; elle est filandreuse. On trouve cette plante dans le *Hâvre Dançois*, au *Spitsberg*.

La plante qui ressemble à celle qu'on nomme la *Plante-aux-Perles*, se trouve particulièrement au *Hâvre Anglois*; on la trouve aussi en d'autres places, mêlée avec la Mouffe. Les feuilles de cette plante sont rudes, velues & moins épaisses que celles de notre *Plante-aux-Perles*; elles sont aussi moins âcres & moins piquantes : sa fleur, avant sa parfaite croissance, ressemble à celle

de l'*Esula* ; lorsqu'elle est épanouie , elle est couleur de pourpre ; elle a cinq , six & quelquefois sept feuilles : on en a trouvé qui en avoient neuf. La racine en est très-petite ; ces plantes croissent tout près les unes des autres.

La plante que je vais décrire , si l'on en juge par la racine , peut être rangée dans la famille de la *Bistorte*. En effet , sa racine est tortueuse , de la grosseur du petit doigt , brune en dehors , couleur de chair en dedans ; elle a des fibres presque imperceptibles , & son goût est astringent. On la trouve très-rarement au *Spitsberg* : les feuilles qu'elle pousse plus près de terre , sont plus longues que les supérieures , mais ne sont pas plus larges qu'un ongle : elles croissent toutes une à une sur la tige , excepté la plus basse qui se trouve unie à une seconde : plus les feuilles sont près de la fleur , plus elles sont petites : toutes les côtes aboutissent à la pointe de la feuille , & ont des taches correspondantes ; les feuilles ne

sont pas d'un uni parfait, elles sont un peu plissées vers le bord. En général, cette plante ne pousse qu'une seule tige; cependant on en trouve quelquefois à double tige, mais la seconde est toujours infiniment plus foible que la tige mère. La fleur se termine en pointe, mais elle est composée de quelques boutons épanouis, couleur de chair, qui en forment une espèce d'aigrette.

Le *Cochléaria*. Anti-scorbutique précieux. Cette plante se multiplie infiniment; on la trouve presque par-tout au *Spitsberg*, particulièrement sur la cîme des plus hautes montagnes, & dans les Isles désertes; la fiente des Oiseaux qui nichent au haut des rochers, & qui choisissent les lieux peu fréquentés pour y faire leur ponte, est un engrais excellent pour le *Cochléaria*. Les ruines des cabanes des Groenlandois, en donnent aussi beaucoup; le sang, les intestins des Phoques & des autres animaux, dont les Groenlandois se nourrissent, & qu'ils jettent contre les parois

de leurs cabanes, font aussi, sans doute, un engrais excellent pour accélérer la croissance de cette plante salutaire. Sa fertilité est si prodigieuse, & sa croissance est si rapide, qu'une seule racine pousse jusqu'à douze tiges; quoiqu'elle ne puisse vivre qu'un seul hiver.

Il y a, au *Groenland*, diverses sortes de *Cochléaria*; on en voit dont la feuille est ronde, une autre dont elle est un peu oblongue & dentelée; celle-ci est en général foncée, plus épaisse & plus juteuse; elle est aussi d'un meilleur goût que la ronde. La semence en tombe d'elle-même dans l'automne, & elle est probablement jetée d'un côté & d'autre par les Oiseaux, qui ne manquent pas de se porter en troupes dans les lieux où elle croît, au temps de la maturité.

Cette espèce croît sous la neige, & comme le *Cochléaria* du printemps, elle a la feuille verte, mais très-petite. On la cueille en automne, on la conserve tout l'hiver sous la neige pour

s'en servir comme d'un excellent légume pour la soupe ; les Groenlandois la trouvent d'un goût exquis , & la regardent comme le meilleur spécifique contre toutes les maladies. On la mange en salade , & elle est très-bonne lorsqu'elle vient d'être cueillie ; son goût n'est ni aussi âpre , ni aussi désagréable que celui du *Cochléaria* d'Europe ; mais elle est d'un acide assez doux. Cependant si l'on en mange trop copieusement le soir , elle échauffe & interrompt le sommeil. Une marque certaine , que cette espèce de *Cochléaria* contient beaucoup des parties d'un sel très-piquant ; c'est que cette plante a la propriété de fouetter le sang , & de lui donner un nouveau ressort pour le mettre en circulation , lorsqu'il s'est épaissi , & qu'il est presque stagnant dans les vaisseaux.

« Crantz assure que lorsque dans
 » l'hiver , il se sentoît engourdi faute
 » d'exercice & qu'il remarquoit quel-
 » ques symptômes de scorbut , tels que
 » le manque d'appétit , le dégoût , le mal

» de reins, la pesanteur de tête, les
 » vertiges, l'oppression, suivis immé-
 » diatement de l'apparition de quelques
 » ulcères, il se guérissoit parfaitement
 » en mangeant une poignée de feuilles
 » de ce *Cochléaria*, & en buvant de
 » suite un verre d'eau froide ».

On diroit que cette plante a été créée spécialement pour les habitans du Nord, où elle croît en profusion, & pourroit servir aux Groenlandois de spécifique universel contre toutes leurs maladies, quoiqu'ils aient une aversion insurmontable pour toutes les plantes qui croissent dans des terres souillées par les excréments de l'homme.

Les mers du *Groenland*, du *Spitsberg* & des autres Isles découvertes par les Pêcheurs, & sur-tout par les Pêcheurs Hollandois, fourniroient beaucoup plus de plantes propres à enrichir les Herbiers déjà connus, que la terre même de ces contrées qui paroissent condamnées à une stérilité éternelle. On n'en connoît cependant qu'un très - petit

nombre. La rigueur du climat empêche de s'arrêter assez long-temps sur les côtes de ces mers , pour en faire la recherche. Les descriptions du petit nombre de ces plantes sont peu exactes ; leurs propriétés sont encore moins connues. En général toutes les herbes qui croissent sur la côte sont pourvues de beaucoup de racines ; c'est par ce moyen qu'elles s'attachent aux rochers assez fortement pour y résister à l'impétuosité des flots & des vagues. Celles qu'on trouve en mer , sont bien plus vigoureuses que celles qu'on trouve sur les côtes ; mais celles-ci sont toujours couvertes de Moules , & les unes & les autres , d'un nombre infini de petits insectes. Toutes les plantes de mer sont autant de différentes espèces de *Varech* (*Goemon*) ; elles s'entortillent tellement les unes sur les autres , que les lames d'eau qui les agitent en sens contraire , en forment souvent un cable de la grosseur du bras , ayant plusieurs brasses de long.

On en remarque de deux sortes principales. La queue de la première est fourchue, & va en diminuant jusqu'à la racine, où elle est très-mince; séchée à l'ombre, cette plante se couvre d'une infinité de petits crystaux de sel : la queue de la seconde, très-grosse à la racine, va toujours en diminuant jusqu'au bout de la feuille dont elle fait la côte en la divisant par le milieu : celle-ci, séchée aussi à l'ombre, se couvre d'une sorte de sucre : on peut en conclure, ce semble, que cette plante doit être l'*Alga Saccharifera*, que les Islandois recherchent avec soin, & mangent avec du beurre. On la donne aussi pour nourriture aux Moutons, pendant l'hiver; les Groenlandois & les Européens qui hivernent chez eux, la mangent aussi, lorsqu'ils manquent d'autres alimens pour se nourrir.

On trouve encore en mer, une plante, dont la feuille est rouge & verte; elle est très-tendre & rafraîchissante; elle est aussi un assez bon spécifique contre

le scorbut , lorsqu'on manque de *Cochléaria*.

La Botanique ne s'est pas encore beaucoup enrichie des découvertes faites au Groenland & sur toutes les terres ou Isles qui l'avoisinent. Un Naturaliste qui s'obstineroit à y faire des recherches suivies & exactes , feroit bientôt la victime de son zèle. Aussi voit-on dans ce pays , peu de Voyageurs qui ne soient plus propres à la Pêche de la Baleine , qu'à faire des découvertes propres à enrichir l'Histoire Naturelle.



DES ARBRISSEAUX.

ON trouve une forte d'Arbrisseau , au *Groenland* , rampant sur le sable , comme le *Thym Sauvage* sur les rochers : il produit des fleurs sans odeur. Il y en a une seconde forte , dont les feuilles sont rondes , unies deux à deux , il croît entre ces deux feuilles , une petite fleur ; les Rennes broutent cet Arbrisseau.

Le *Groenland* produit quatre sortes d'Arbrisseaux qui produisent des graines , ces Arbrisseaux servent au chauffage. Les Naturalistes les ont remarqués avec soin , parce qu'on ne les trouve nulle autre part dans les pays froids. Leurs graines sont médicinales ; elles ont la propriété particulière de rafraîchir le sang & sont un spécifique excellent contre le scorbut. Les *Groenlandois* en font usage pour cette raison ; ils les conservent , pendant l'hiver , dans des

tonneaux qu'ils mettent sous la glace. Le *Groenlandois* ne fait pas usage de la graine de *Genièvre* ; elle y est plus grosse qu'en Europe, & a plus de suc, quoique le *Genevrier* y soit plus petit & qu'il rampe sur la terre.

On trouve au *Groenland*, trois sortes de *Saules*. L'une de ces sortes a ses feuilles d'un verd pâle ; les feuilles d'une autre sont pointues, & d'un beau verd ; les feuilles du troisième sont larges & cotonneuses ; il produit des graines renfermées dans une sorte de coton fort épais ; le froid empêche tous ces différens *Saules* de croître, & ils restent toujours très-bas & presque rampans.

Il y a plusieurs sortes de *Bouleau* ; le nôtre s'y trouve aussi ; cet Arbrisseau est facile à reconnoître à ses feuilles dentelées ; il reste toujours très-bas. Le *Bouleau*, & les Arbrisseaux en général, parviennent à une plus grande hauteur sur les côtes méridionales du *Groenland*, parce que le soleil y darde ses rayons avec plus de force, & qu'il

y est plus long-temps sur l'horizon ,
 que dans la partie septentrionale de
 cette contrée. Les Aunes , particulière-
 ment le long des petits ruisseaux , y par-
 viennent à la hauteur d'homme ; leurs
 plus grosses tiges n'ont jamais plus de
 trois ou quatre pouces de circonférence ;
 agités continuellement par le vent , ils
 prennent une forme si tortue , qu'ils
 font d'un mince usage ; ce bois , com-
 mun dans le *Groenland* , y est si négligé ,
 que les habitans n'en font pas même
 usage pour leur chauffage. « M. *Eggede* ,
 » que nous avons déjà cité plusieurs
 » fois , assure avoir vu , entre le 60^{me}.
 » & le 61^{me}. degré , des *Bosquets* de
 » *Bouleau* , d'*Aune* & d'*Osier* qui peuvent
 » suffire au chauffage des Colonies ; il
 » ajoute qu'on y trouve des *Bouleaux*
 » de deux à trois brasses de hauteur ,
 » & un peu plus gros que la jambe ou
 » le bras (1) ».

(1) Description & Histoire Naturelle du *Groenland* ,
 traduite en françois , par M. D. R. D. P. édit. de 1763.
 à *Copenhague* & à *Genève* , page 31.

Le *Sorbier*, *Sorbus*, croît facilement au *Groenland* : cet arbre y donne abondamment son fruit qui, comme l'on fait, est peu agréable au goût ; il est astringent comme celui du *Cormier*, dont le *Sorbier* est une espèce. Il croît aussi au *Groenland*, une espèce de *Pois* ; les Européens ont appris aux *Groenlandois* à les faire cuire & à en manger. Les habitans du nord du *Groenland*, vantent beaucoup un fruit qui, disent-ils, est abondant sur les côtes méridionales de leur pays. Ce fruit ressemble beaucoup aux grosses *Prunes* jaunes qui croissent en Europe, si l'on peut en juger par la description qu'ils en font.

On y trouve encore une sorte de *Ronce Rampante* ; comme le *Thym Sauvage*, il porte plusieurs fleurs, mais sans odeur ; & ne produit aucun fruit (1). Il y en a une seconde sorte,

(1) Le fruit de ces Ronces & des petits Arbrisseaux se nomme *Baie*.

dont les feuilles sont petites, rondes & lisses ; il sort d'entre ces feuilles, qui sont toujours en nombre pair, une petite fleur cotonneuse.

Les Groenlandois n'en font aucun cas ; ils disent que ces plantes sont bonnes pour la pâture des Rennes. Les Arbustes qui portent des *baies*, sont appelés par les Groenlandois, *Baies-d'Herbe*. Ils les ramassent pour allumer le feu. On en connoît de quatre espèces.

Première espèce. Les Groenlandois appellent celle-ci, *Baie-des-Corneilles*. Cette plante est très-basse, mais roide ; les feuilles en sont petites & épaisses ; les fleurs en sont blanches ; les *Baies* en sont noires à leur parfaite maturité, & le jus en est rouge & doux (1).

(1) Cette *Baie* est probablement notre petite mûre des champs, dont la plante est une véritable Ronce : elle diffère de la mûre des haies, en ce que celle-ci croît sur un Arbrisseau proprement dit. Celle des champs est bien plus douce au goût que celle de haie. L'une & l'autre donnent la dysenterie lorsqu'on en mange en trop grande quantité. (*Note du Traducteur*).

Les deuxième & troisième espèces font peu différentes de la première.

La quatrième est connue des Savans , sous la dénomination de *Chamaemorus Norvegica*. Cette espèce croît au *Groenland* , mais n'y mûrit jamais. La feuille & le fruit approchent beaucoup de la feuille & du fruit du Mûrier ; mais il n'y a que le fruit qui soit jaune. Cette plante ne croît ici que de la hauteur de trois pouces ; la fleur en est blanche & n'a que quatre feuilles. Cette plante ne réussit que dans les Contrées du Nord. On la ramasse ici , on en fait de petites bottes , & on la transporte sur les vaisseaux pour la transplanter ailleurs. Lorsqu'elle réussit , le fruit en est délicat & rafraîchissant. Il est un excellent antidote contre le scorbut. Les Groenlandois font provision de toutes ces *Baies* pour l'hiver ; ils les conservent sous la neige ; c'est un mets exquis pour eux. Ils ne font aucun cas de la *Graine de Genièvre*.

Le *Tremble* doit aussi y croître ; car on en trouve , de temps en temps , quelques branches que la mer laisse sur la grève.



CHAPITRE XLII.

Des Quadrupèdes.

LES habitans du *Groenland* sont destinés, par la Nature, plus que tous les autres Peuples connus, à être en guerre continuelle avec les animaux indigènes à leur stérile pays. L'homme n'a, au *Groenland*, d'autre nourriture, que la chair des animaux qu'il tue, & d'autre vêtement, que leur peau. Cependant le *Groenlandois*, quoique toujours armé, soit pour la Chasse, soit pour la Pêche, n'est, de sa nature, ni inhumain, ni sanguinaire. Ces féroces dispositions qui déshonorent l'humanité, semblent propres aux hommes réunis en société, instruits & policés. C'est-là effectivement, qu'à notre honte, nous voyons commettre des homicides de propos délibéré, dans tous les genres; c'est-là où il semble qu'on se fasse un

jeu de verser le sang de son semblable, de son ami, de son parent, &c. Les *Groenlandois* sont Pêcheurs, parce que le Poisson est leur nourriture ordinaire, leur terre se refusant à toute sorte de culture, & ne produisant aucune espèce de grain; ils sont Chasseurs, parce que, plus d'une fois, pendant leurs longs hivers, sur-tout, ils sont obligés, par la faim, de se mesurer avec les Ours, de les combattre, pour se nourrir de leur chair, s'ils sont assez heureux pour sortir victorieux de cette lutte dangereuse; c'est la faim encore qui les contraint à faire une chasse cruelle aux Rennes, autant pour la satisfaire, que pour se procurer de quoi mettre leurs corps à l'abri du froid le plus rigoureux & le plus opiniâtre, en se revêtant des peaux de ces timides animaux. Aussi est-ce cette espèce de Quadrupède qui se multiplie le plus dans ces déserts, si difficiles & si dangereux à parcourir.

La fécondité du Lièvre est aussi

étonnante au Groenland; cet animal s'y multiplie extraordinairement. Le Lièvre du Groenland est toujours blanc; il diffère en cela du Lièvre de Norvège, qui, blanc l'hiver, redevient *gris* au printemps & en été. Ce Quadrupède est très-grand & très-gras, dans toutes les saisons, au *Groenland*; il n'y trouve cependant d'autre nourriture, qu'un peu d'Herbe & de la Mouffe blanche. Quelques Naturalistes prétendent que le Lièvre du *Groenland*, doit sa blancheur à la Mouffe, dont il se nourrit principalement; le plus grand nombre pense que c'est au climat seul qu'il en est redevable; ceux-ci croient que les pays les plus froids doivent donner cette couleur aux animaux qui y vivent, comme les pays les plus chauds donnent généralement la couleur noire aux animaux indigènes à ces pays brûlans. Le Lièvre recherché & estimé par la plupart des peuples Européens, n'est d'aucun prix pour les Groenlandois; ils n'en font pas la chasse, parce qu'ils ne se nourrissent pas de la

chair de cet animal , & qu'ils ne font aucun usage de sa peau.

Les *Rennes* , apprivoisées dans plusieurs pays du Nord , font très-farouches au *Groenland*. Cet animal , naturellement timide , se tient toujours en garde contre le Chasseur ; il l'apperçoit souvent avant d'en être apperçu. Les *Rennes* parvenues à toute leur croissance , font de la grandeur d'une Genisse de deux ans ; pour le reste , elles ont beaucoup de rapport avec le *Cerf*. Les mâles & les femelles portent des bois , plus branchus que ceux du *Cerf* ; on diroit souvent qu'un même animal en porte quatre ou cinq très-distincts : ces bois tombent tous les ans au printemps. Les cornes de Renne font fort tendres ; leur poil est de la dernière finesse ; on le prendroit pour de la belle laine ; la Renne est sujette à une mue très-facile ; & en toute saison , on peut l'épiler sans peine ; elle recouvre son poil en peu de temps. La Renne est maigre pendant la mue , sa peau , très-mince alors , ne

peut servir à aucun usage. Cet animal s'engraisse pendant l'automne, & sa peau devient épaisse. Rien ne peut se comparer à son agilité; il fait facilement trente milles en un seul jour; il court sur la neige glacée, avec la même assurance que les autres animaux sur la terre. La Renne a cela de particulier, que ses ossemens, & particulièrement les osselets de ses pieds, craquent lorsqu'elle court, & donnent un son, tel que celui de plusieurs petits cailloux qui roulent les uns sur les autres. La Renne se tient ordinairement sur la cime des montagnes, elle se nourrit, pendant l'été, de boutons des arbrisseaux qu'elle broute, & des herbes des vallées où elle va paître; l'hiver, elle écarte la neige avec ses pieds & ses cornes, y fait des trous assez profonds pour y trouver la Mouffe blanche qui est sa seule nourriture pendant cette rude saison.

Dans les temps les plus reculés, on trouvoit des troupes de Rennes aux

326 HISTOIRE DES PÊCHES

environs de *Baals-Rivier*; mais elles ont abandonné presque entièrement les bords de cette rivière & tous ses environs, depuis que les Groenlandois les y ont chassées avec un acharnement proportionné au prix qu'ils mettoient à cet animal. Voici de quelle manière ils font cette Chasse dans le plat pays. Les femmes & les enfans font une battue tout autour du canton où les Rennes se rassemblent; ils forment un grand cercle; s'ils ne sont pas en nombre suffisant pour le faire en entier, ils placent à distances égales, des troncs d'Arbres qu'ils couvrent de terre & de mousse, & leur donnent, autant que possible, la forme d'un homme. C'est de cette manière qu'ils éprouvantent cet animal naturellement timide; ils ferment peu à peu le cercle en se rapprochant les uns des autres, & forcent, par cette manœuvre, le craintif animal à se retirer dans une petite gorge étroite, où il est entouré de toutes parts: les hommes, armés de leur arc, y

accourent, & aussitôt que la Renne se trouve dans cette embuscade, on la tue facilement avec les flèches qu'on lui tire presque à bout portant. La chasse aux Rennes est bien plus abondante & plus facile, depuis que les *Groenlandois* ont appris à se servir du fusil, & l'espèce de cet animal a diminué en proportion. Les *Groenlandois* sont passionnés pour cette chasse; ces Sauvages y passeroient volontiers les premiers mois de la belle saison, pour se procurer seulement deux ou trois peaux de cet animal.

La Renne, devenue presque animal domestique chez les autres peuples septentrionaux, où elle est d'une utilité journalière & très-précieuse, ne sert au pauvre *Groenlandois* que pour la nourriture & le vêtement pendant l'hiver; la peau en est très-chaude & garantit de la rigueur du froid & des frimats ceux qui en sont revêtus de la tête aux pieds, comme le *Groenlandois* l'est pendant la rude saison.

Les Lapons, plus industrieux sans

328 HISTOIRE DES PÊCHES

doute que les Groenlandois , tirent un parti bien plus avantageux de la Renne. Ils nourrissent des troupeaux entiers , qu'ils font parquer comme nos vaches. Ils en mangent la chair , en boivent le lait , & en font du fromage ; ils les attellent à leur traîneaux , leur font faire le service des bœufs & des chevaux , & s'en servent même comme de chevaux de poste pour courir sur la neige glacée.

Anderson observe que la *Renne* , comme tous les Animaux du nord , supporte plus facilement les grandes chaleurs de l'été , & les froids les plus rigoureux de l'hiver , que les Animaux des climats tempérés ou chauds.

Plus on avance vers le pôle boréal , & moins on trouve des Rennes ; la raison en est évidente. C'est que dans les terres les plus voisines du pôle , la neige n'y fond jamais , qu'elles n'offrent qu'une plaine de glace continue , d'une dureté extraordinaire , & que la Renne feroit dans l'impossibilité de s'y nourrir , puisqu'elle ne pourroit plus aller





TRAINEAU TIRÉ PAR UNE RENNE.

chercher sous la neige , la Mouffe qui est son seul aliment pendant l'hiver , lorsqu'elle n'est pas privée. On en a cependant trouvé quelques-unes à l'*Isle de Disco*.

Les *Renards* sont moins nombreux au *Groenland* ; ils diffèrent un peu par leurs formes , de ceux qu'on trouve dans les pays méridionaux : ils ont beaucoup de ressemblance avec les chiens ; leur tête & leurs pieds ne diffèrent guère de la tête & des pieds de ce dernier animal ; ils lui ressemblent encore par leur aboiement. Le plus grand nombre des *Renards* du *Groenland*, est gris, ou bleu ; on en trouve quelques-uns qui sont blancs. Lorsque le *Renard* bleu commence à muer, il devient fauve ; sa peau n'est alors bonne à rien. Le *Renard* se nourrit d'oiseaux & de leurs œufs ; lorsqu'il ne peut plus les surprendre , & que la faim le presse , il mange des Moules, des Crabes, & tout ce qu'il peut pêcher. On diroit que les femmes du *Groenland* ont appris du *Renard* à

battre l'eau avec le pied, pour éveiller la curiosité du poisson qui se tient au fonds ; aussitôt que celui-ci sent un mouvement à la surface de l'eau, il y monte pour y chercher sa proie ; mais le Renard, ainsi que les Groenlandoises, s'en faisaient avec une dextérité que l'exercice seul peut faire acquérir.

Le Renard s'enterre dans les trous des rochers ; mais le *Groenlandois* a un moyen sûr de l'en faire sortir & de le prendre ; il fait à l'entrée du trou, une espèce de terrier construit avec des pierres posées légèrement les unes sur les autres ; il en couvre l'ouverture avec une grosse pierre plate, à laquelle il attache une corde, qui est assujettie par l'autre bout à un bâton de deux ou trois pieds de long, auquel il y a un morceau de viande ; le Renard alléché par cet appât dangereux, tire à lui le bâton, sur-le-champ la pierre de dessus tombe sur lui en écartant les petits murs qui lui servent d'appui, & l'animal se trouve

pris au trébuchet , fans qu'il lui foit poffible de fe dégager.

Les *Groenlandois* ont une autre manière de prendre le Renard dans la neige. Ils arrangent un lacet de Baleine, fur un trou creufé dans la neige; ils mettent un appât dans le fond de ce trou, & fe cachent eux-mêmes dans la neige à peu de diftance du trou : lorsque le Renard vient pour fe jeter fur fa proie, le *Groenlandois* tire le lacet à lui, le ferre, & l'animal eft pris. Comme le Renard eft plus affamé dans ce pays que partout ailleurs, il tombe facilement dans tous les pièges qu'on lui tend.

Le *Groenlandois* tire un double avantage de la chaffe au Renard pour laquelle il a une paffion décidée. Il vend fort cher la peau de cet animal, particulièrement celle du Renard bleu; il fe nourrit de fa chair, qu'il préfère à celle du Lièvre.

L'Ours eft le feul animal que le *Groenlandois* ait à redouter. L'Ours du *Groenland* eft blanc; fon poil eft long

& doux comme de la laine ; il est ordinairement plus grand que l'Ours noir ; on en trouve qui ont de six à neuf pieds de long , de la nuque à la racine de la queue. Les Hollandois en prirent un , à leur troisième voyage au *Groenland* , dont la peau avoit treize pieds de long (1). On a mis en question , si l'espèce de l'Ours blanc du *Groenland* , n'est pas différente de celle de l'Ours noir. Je n'entreprendrai pas cette discussion ; il seroit aussi difficile de prendre un parti avec connoissance de cause à ce sujet , qu'il le seroit de décider , si le Lièvre blanc du *Groenland* est d'une espèce différente de celle des Lièvres ordinaires dans les pays chauds. La tête de l'Ours blanc est petite & allongée ; elle ressemble assez , sous ce rapport , à celle du Chien ; l'Ours blanc a encore un autre rapport avec cet animal domestique , c'est qu'il aboie comme lui ; sa chair est blanche & grasse , elle a le goût

(1) Voyez Tome I , page 236.

de celle du Mouton ; les Groenlandois la trouvent exquise & la mangent par friandise. L'Ours ne trouvant au *Groenland*, qu'une nourriture très-précaire, & n'en trouvant presque pas du tout à terre, se jette ordinairement dans l'eau pour y chercher sa pâture. Souvent il chasse les Rennes & mange celles dont il se rend maître ; quelquefois même, il attaque l'homme pour le dévorer ; il en enterre le cadavre pour venir s'en repaître à loisir. Lorsque la faim le presse, ce qui arrive très-souvent, il se jette à la mer pour y prendre des *Phoques*, de jeunes *Morses* & de petites *Baleines*. Il se porte souvent sur les glaçons, y attend sa proie, & aussitôt qu'il la voit à sa portée, il s'élance sur elle & la dévore. Il ne quitte jamais son poste qu'après avoir rempli son but, & il s'y fixe aussi long-temps qu'il croit pouvoir y trouver de quoi se nourrir ; aussi il arrive souvent que, surpris par le dégel, l'Ours dérive avec le glaçon sur la côte de l'*Islande*, ou qu'il va

prendre terre en *Norvège* ; arrivé, pressé par la faim la plus cruelle, il se jette sur tout ce qui se présente à lui, afin de la rassasier ; de-là vient peut-être l'opinion erronée, que les Ours du Nord sont plus cruels que ceux des pays plus méridionaux. Quelques Naturalistes ont aussi faussement prétendu, que l'Ours est un animal amphibie, comme les Phoques, qu'il peut se tenir sous l'eau aussi long-temps qu'il veut. Cette opinion est démontrée fausse. L'Ours ne peut pas nager long-temps, il ne peut jamais faire plus d'un mille à la nage ; on le suit avec la chaloupe, on l'atteint, & on le tue sur l'eau ; si l'Ours pouvoit y reprendre haleine, n'iroit-il pas au fond quand il est fatigué & poursuivi, pour se soustraire à son ennemi ? S'il plonge quelquefois, ce n'est que pour quelques instans ; s'il ne craignoit pas de se noyer, se laisseroit-il tuer sur l'eau ?

L'Ours se nourrit principalement de Phoques, trop foibles pour résister à

ce redoutable ennemi : le Morse lui résiste, avec ses longues *défenses*, & le met en fuite; cela n'empêche pas l'Ours de lui enlever quelquefois ses petits. La Baleine lui résiste encore plus efficacement, elle l'atteint & l'attère souvent d'un coup de sa terrible queue; l'Ours s'éloigne ordinairement de la plage sur laquelle la Baleine fait sa principale demeure : quelquefois l'Ours a l'adresse d'enlever les Baleinons, il les emporte & les dévore. Toutes les Baleines mortes sont, pour l'Ours, une proie aussi précieuse que facile; on en trouve rarement sur le rivage, que l'Ours ne soit occupé à dépecer.

Il fait sa demeure, pendant l'hiver, dans les cavernes & dans les immenses cavités des rochers; il se fait aussi quelquefois, une tanière sous la neige. M. *Eggede* raconte qu'au rapport des *Groenlandois*, l'Ours construit une espèce de salle voûtée sous la neige, & que la voûte en est soutenue par des

piliers de neige, que l'animal façonne à sa manière (1).

Aux premiers rayons du soleil, l'Ours quitte sa retraite, pressé par la faim & alléché par l'odeur des hommes renfermés encore dans leurs huttes, il rode autour des cabanes, où il trouve des ennemis prêts à le recevoir; souvent l'animal y rencontre la mort, s'il ne prend la fuite à propos; mais la victoire coûte quelquefois cher à son ennemi, & toujours celui-ci court le plus grand danger en luttant contre ce terrible animal.

On trouve souvent des Ours blancs dans le nord & dans le sud du Groenland; on en a aussi vu dans la Baie d'*Hudson*, dans la *Sibérie*, mais sur-tout au *Spitsberg*, où ils sont nombreux.

Les *Groenlandois* prétendent savoir, par tradition, que l'Ours noir a aussi habité dans leur pays; mais ils ne font

(1) Description de l'Histoire Naturelle du *Groenland*, page 43, Note a.

pas tous d'accord sur la grosseur de cet animal ; ils soutiennent , en général , qu'il avoit six aunes de longueur. A ce compte , ces prétendus *Ours noirs* , seroient beaucoup plus grands que leurs *Ours blancs*. Ils disent aussi qu'on a vu , chez eux , un *Tigre* à taches noires , de la grandeur d'un Veau ; mais aucun Européen n'y a jamais vu , ni *Ours noir* , ni *Tigre* ; il est vraisemblable qu'ils ont pris pour des Tigres , les Ours tigrés qui , portés sur la glace des côtes de l'*Islande* , abordent quelquefois au *Groenland*. C'est la réflexion que fait , à ce sujet , *Horrebøw*.

« Nous n'avons pas pu découvrir ,
 » (dit M. *Éggede* , dans l'Ouvrage cité ,
 » p. 45) , dans la partie occidentale
 » du *Groenland* , les autres animaux
 » qui , suivant les anciennes Histoires ,
 » devroient se trouver dans le *Groen-*
 » *land* ; tels que les *Martes-Zibelines* ,
 » les *Loups* , les *Loups - Cerviers* , les
 » *Goulus* , les *Hermites* , &c. Il est
 » étonnant qu'on ne les y trouve pas

» aujourd'hui, s'ils y ont été autre-
» fois ».

Les seuls animaux domestiques qu'on trouve au *Groenland*, sont les Chiens; il y en a de deux sortes pour la grandeur; les plus grands & les plus forts ont beaucoup de rapport avec le Loup. Ils ont presque tous le poil blanc; on en trouve cependant d'un noir foncé, mais ils sont rares. Ces Chiens n'aboient pas, ils hurlent; au contraire, l'Ours aboie & ne hurle pas, au *Groenland*. Quoiqu'ils soient très-légers à la course, on ne peut pas les dresser à la chasse, pas même à celle de l'Ours. Ils sont néanmoins d'un grand usage, puisqu'ils remplacent les chevaux de trait. On en attèle quelquefois jusqu'à dix aux traîneaux chargés de Phoques; le Groenlandois se fait traîner lui-même; souvent il se fait gloire d'aller rendre visite à ses amis, sur un traîneau aussi magnifiquement attelé. Ces Chiens ont beaucoup de force & traînent une lourde charge avec autant de vitesse que nos

meilleurs Chevaux. Ils font , dans cet état , sur la glace , jusqu'à quinze milles d'Allemagne , par jour. « Malgré l'utilité » que les Groenlandois tirent de leurs » Chiens (dit M. *Eggede*), ils les entretiennent fort mal. Ces pauvres animaux font obligés , comme les bêtes sauvages , à pourvoir à leur propre nourriture ; ils font réduits à chercher dehors , les os que leurs maîtres jettent après les avoir rongés ; ce n'est que lorsqu'ils ont des grandes provisions , qu'ils donnent quelquefois à leurs Chiens , du sang de Phoque cuit avec les entrailles & d'autres bagatelles ».

Lorsque la famine se fait sentir , & que les provisions sont épuisées , les *Groenlandois* tuent leurs Chiens & les mangent. La peau de ces animaux sert généralement de couverture ; les *Groenlandois* en bordent aussi quelquefois leurs vêtemens ; c'est une espèce de luxe chez eux , comme nos plus belles fourrures le sont chez nous. Rien ne

prouve plus la stupidité des *Groenlandois*, que la préférence qu'ils donnent à leurs Chiens, sur les Rennes. Il est donc, par-tout, des peuples si attachés à leurs vieilles routines, que les plus grands avantages ne sauroient les déterminer à les abandonner ! On ne trouve point de Loups au *Groenland*.

Un Missionnaire, parti de *Danemarck*, en 1759, porta à sa station, trois Brebis & un Béliet. Cet essai réussit au mieux. Ces animaux se multiplièrent, au point que les Missionnaires en mangeoient pendant toute l'année ; ils en conservoient seulement dix pendant l'hiver, pour perpétuer la race. Les Frères Moraves (les *Hernutes*) ont deux Missions au Groenland, l'une est connue sous la dénomination de *Nieuw-Hernut*, & l'autre sous celle de *Lichtenfels* ; c'est-là que se fit cet essai. Si l'herbe autour des habitations, est rare & courte, elle y est du moins grasse & très-nourrissante. Une Brebis eut trois Agneaux de la même portée, le premier

hiver de l'essai. Ces trois Agneaux étoient plus gros à l'automne suivante, que ne l'est ordinairement un Agneau d'un an. Un Bélier donna vingt livres de graisse & soixante-dix livres de viande. Cette graisse, ainsi que la chair, est excellente, n'a aucun mauvais goût & n'incommode point. Depuis que les Rennes sont devenues rares, & qu'il est très-difficile de les surprendre dans ce canton, le Mouton est une grande ressource pour les Missionnaires. La petite plaine autour de la Mission de *Nieuw-Hernut*, suffiroit pour élever deux cents Moutons; mais ce troupeau deviendrait à charge pendant l'hiver; il ne seroit guère possible de trouver de quoi le nourrir pendant huit mois; c'est pour cette raison, que les Missionnaires ne conservent que dix Brebis, tous les ans, pour en avoir leur provision d'été qui ne dure que quatre mois.

On avoit essayé précédemment à *Godhab*, autre établissement Danois,

d'y élever des Vaches : mais elles coûtoient trop à nourrir, & on abandonna cette entreprise. On n'a pas osé élever des Chèvres ; cet animal causeroit trop de dommage aux *Groenlandois* ; il détruiroit leurs modiques plantations , & les priveroit d'une ressource quelconque, qu'ils retirent des petits coins de terre qu'ils cultivent à leur façon , pour se procurer quelques légumes.



CHAPITRE XLIII.

Des Oiseaux.

OISEAUX DE TERRE.

ON feroit, ce semble, fondé à demander si, sur un sol aussi aride que le *Groenland*, sous un climat aussi excessivement froid, les Oiseaux, autres que ceux de Mer, peuvent subsister & se multiplier? La population d'un pays est ordinairement en raison de sa fertilité: la Nature est trop sage, pour multiplier les êtres sur une terre stérile, & qui ne produiroit pas au moins le stricte nécessaire pour la subsistance de ses habitans. Comment donc les Oiseaux qui ne vivent que de graines, de vermicelles ou d'autres productions de la terre, peuvent-ils trouver au *Groenland*, une nourriture suffisante? Comment ces tendres volatiles peuvent-elles résister

aux frimats, à la neige & à la glace qui couvrent le *Groenland* pendant les deux tiers de l'année ?

A la vérité, les espèces des *Oiseaux de Terre* ne sont pas nombreuses au *Groenland* ; mais cette terre de désolation n'en est pas entièrement dépourvue.

La *Perdrix du Nord* y est indigène ; elle s'y multiplie. On la trouve sur la cime des montagnes du *Groenland*, comme sur le sommet des Alpes. Cet oiseau est blanc pendant l'hiver ; il est gris pendant l'été. Ce n'est pas que la couleur de ses plumes change réellement ; mais cette *Perdrix* mue à l'automne, & alors ses plumes, repoussant pendant l'hiver jusqu'au printemps, sont d'abord blanches, & ne perdent entièrement cette couleur, qu'au commencement de l'été. Le bec de cette *Perdrix* reste toujours gris, ainsi que l'extrémité des plumes de sa queue. La *Perdrix du Groenland* se tient, tout l'été, sur la cime des montagnes, où

elle trouve une forte de plante rampante, dont les feuilles servent à sa nourriture. Elle ne se rebute pas par la neige qui couvre cette plante; elle aime le froid. Cependant, lorsque la neige tombe à force, & qu'elle couvre la terre à une trop grande hauteur sur les montagnes, la Perdrix en descend & se porte sur les bords de la mer; elle y trouve de la Mouffe, dans les rochers & dans quelques places le long du rivage, dont la neige a été emportée par les vents qui ont laissé cette plante à découvert. L'Homme, toujours attentif à tirer parti de l'instinct des animaux, tend des pièges à la Perdrix sur le rivage qu'elle fréquente alors, elle s'y laisse prendre & le *Groenlandois* s'en régale; cet oiseau est alors très-gras & d'un goût exquis (1).

Les *Groenlandois* racontent des merveilles de la prévoyance de cette Perdrix.

(1) M. *Eggede* nomme cet oiseau, RYPE : il ajoute qu'on ne trouve pas au *Groenland* des Poules de Bois.

Entre autres, elle ramasse des provisions pour l'hiver ; en cela, elle imite la Fourmi ; elle porte ces provisions dans son nid, qu'elle fait toujours sur le sommet des plus hautes montagnes : quelques-uns ajoutent, qu'aux approches du grand froid, elle fait un trou très-profond dans la neige, qu'elle s'y enterre avec ses provisions. L'expérience dément ces faits ; on voit cette Perdrix, pendant tout l'hiver, voler en nombreuses compagnies, autour des rochers pour y chercher sa nourriture. On a essayé en vain d'apprivoiser cet oiseau ; il paroît qu'il aime la liberté au point que, souvent il perd la vie, deux heures après avoir été mis en cage.

Cette Perdrix n'a pas un instinct qui annonce en elle quelque connoissance. Si elle se trouve prise dans quelque piège, sans y être attachée par un lacet, au lieu de prendre son vol, épouvantée de sa prison, elle fait continuellement le tour du piège, pour trouver une issue à travers la petite haie ou les

*

pierres qui ferment sa prison. *Crantz* assure qu'au lieu d'aller se cacher dans le creux du rocher, lorsqu'elle apperçoit un homme, elle se trahit elle-même par ses cris & élève son col pour se faire appercevoir. Il ajoute que lorsqu'elle apperçoit que l'Oiseleur l'ajuste, ou qu'il lui lance des pierres, elle va se percher devant lui & le défie par ses cris. Il en est autrement pendant l'hiver. Pour suivie alors par le Chasseur, elle se couche à plat sur la neige, pour n'en être pas apperçue, étant blanche comme elle. On diroit que c'est seulement dans cette saison que la Perdrix du Nord fait usage de son instinct pour sa conservation. Elle échappe aux oiseaux de proie pendant l'hiver, par sa couleur qui la confond avec la neige, & en été par sa couleur aussi, qui, étant grise, la confond avec les rochers sur lesquels elle se tient alors constamment. Ses pieds sont garnis de petites balles de chair très-dures & couvertes de petites plumes aussi fines, qui forment une sorte de

duvet très-épais ; c'est sans doute pour qu'elle puisse endurer le froid plus commodément ; les doigts de ses pieds ne sont pas séparés , ils sont unis par une membrane délicate : aussi cette Perdrix nage-t-elle comme un Canard , lorsque par hasard elle tombe dans l'eau.

Les *Bécassines* sont très-communes au *Groenland* ; elles s'y nourrissent de petits coquillages que la mer laisse sur ses bords ; elles sont excellentes à manger , mais très-petites ; elles ne sont pas plus grosses que nos *Alouettes* : on les nomme aussi *Strandloopers* (coureuses de rivage) parce qu'elles ne s'en éloignent jamais. Quelque espèce de *petits oiseaux de bois*, y viennent aussi dans la belle saison , pour s'y nourrir des graines & des semences des plantes qui y croissent. Entre ces différentes espèces d'oiseaux , il y en a une qui ressemble assez à celle des *Moineaux* : ces oiseaux sont plus grands , & ont un chant agréable ; on les nomme *Sneew - Vogeltjes* (petits oiseaux de neige) ; ils sont jaunes de la tête au

bout de la queue , en-dessous ; le dessus est gris ainsi que les ailes. Il en est une autre espèce qui chante encore plus agréablement que cette sorte de Moineaux ; cet oiseau a beaucoup de rapport avec le *Bruant* (*Vlasvink*) ; il est plus petit ; on le distingue facilement par sa tête ; les plumes en font d'une belle couleur rouge foncé , mais brillant. On le prive facilement ; on le nourrit pendant l'hiver avec de l'orge ; mais il ne peut tenir contre la chaleur de la chambre ; il faut le tenir toujours à l'air. On en voit quelquefois venir se percher sur les navires en mer , à grandes volées , même à la distance de quatre-vingts à cent milles des côtes (1).

La *Bergeronnete* , ou le *Hoche-queue*

(1) M. *Eggede* en distingue une sorte qu'il nomme *IRSKER* , & une autre semblable au petit *NORSKE-FUGLE* ; le chant de ce dernier approche de celui de l'Alouette. Il y a apparence que ce n'est pas une espèce différente de celle dont je viens de parler , ou pour mieux dire , cette différence ne consiste que dans celle de l'idiôme *Danois* & *Hollandois*. (*Note du Traducteur*).

(*Kwik Staart*) se trouve aussi au *Groenland* ; elle se nourrit de petits vers de terre. Les *Groenlandois* assurent que la plupart de ces oiseaux se tiennent pendant l'hiver dans les fentes & les creux des rochers ; mais il est bien plus vraisemblable que ces oiseaux , comme dans les climats tempérés , ne sont que les avant-coureurs du beau temps , & qu'ici ils viennent annoncer le retour prochain du soleil sur l'horizon ; ils le précèdent au printemps dans cette froide contrée , le suivent dans l'arrière saison , pour chercher les plantes que cet astre chauffe & fertilise par ses rayons. *Martens* rapporte avoir vu , une fois seulement , un *Martin-Pêcheur* (*Yfsvogel*) au *Spitsberg* ; il étoit de la grosseur d'un pigeon ordinaire ; son plumage étoit beau & brillant. Cet oiseau est très-rare au *Groenland*.

Les Européens ont porté des Pigeons au *Groenland* pour les y élever ; l'essai auroit bien réussi , mais la nourriture de cet oiseau , comme de tous les autres , qu'on auroit pu y transporter , seroit devenue

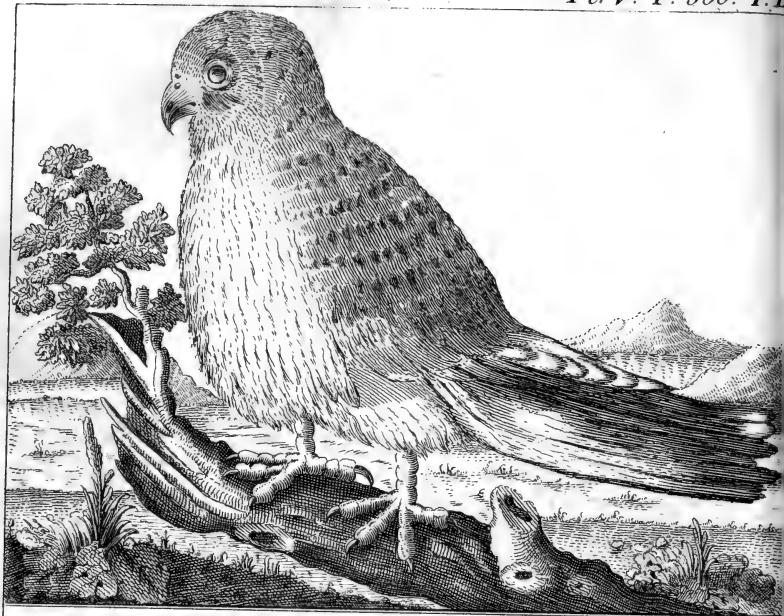
trop coûteuse. On pourroit cependant y élever à moins de frais, nos Canards privés, mais cet oiseau, s'aventurant en mer, trop loin des côtes, courroit risque à tout moment d'être emporté par les vagues d'une mer houleuse, qui bat presque continuellement le rivage.

Les oiseaux de proie ne sont pas très-rares au *Groenland*; ils s'y nourrissent différemment qu'en Europe, car certainement ils ne peuvent pas faire la guerre aux autres volatiles, puisque l'on n'y voit que peu d'oiseaux. On y voit, par exemple, l'*Aigle brun foncé*; son envergure a plus de huit pieds. Ce Roi des oiseaux se tient perché sur la cîme des hautes montagnes; il promène continuellement sa vue perçante de tous les côtés, particulièrement sur la mer; aussitôt qu'il apperçoit sa proie, il fond sur elle avec une rapidité étonnante, il l'emporte avec la même célérité & va la dévorer au haut du rocher duquel il est parti pour lui donner la chasse. On le voit quelquefois se précipiter sur un

jeune Phoque, l'emporter dans ses ferres, au moment où cet animal dormoit paisiblement aux rayons du soleil, pendant le calme. Le Faucon gris, mais tacheté comme nos volailles, est aussi vorace que l'Aigle; carnacier comme lui, il est continuellement à l'affut de sa proie. Cet oiseau est très-rare au *Groenland*; s'il y étoit trop multiplié, la subsistance lui manqueroit. On trouve au *Groenland*, plus d'une sorte d'*Autour* (Lanier). *Anderson* s'en procura un en vie; il étoit un peu plus petit qu'un pigeon, jaunâtre en-dessus, blanc sous le ventre. *Anderson* en raconte une particularité bien singulière: il assure qu'il avoit mis cet oiseau de proie avec ses Pigeons, & qu'il s'accoutuma à manger avec eux: peu à peu l'*Autour*, dont le regard est menaçant, parvint à en imposer aux Pigeons & à se faire respecter; à peine ces oiseaux timides osoient l'approcher; si quelquefois ils se donnoient cette licence, il les en faisoit repentir sur-le-champ par un coup de bec bien appliqué;

les





CHAT HUANT



les Pigeons se le tinrent pour dit, & quelque faim qu'ils eussent, pas un d'eux n'osoit venir près de la petite auge pour y prendre sa nourriture avant que l'Autour se fût rassasié lui-même. Alors seulement, il permettoit que ses sujets vinssent se nourrir des débris de son repas (1).

On voit au *Groenland* des Hibous de différentes espèces, tels que des *Chats-huans*, des *Chouettes* & quelques autres de la même famille. *Anderson* se procura un Hibou blanc, qui lui fut apporté par un Pêcheur, passant à la hauteur de l'*Islande* : cet animal s'étoit jeté sur le navire, sans doute pour s'y reposer & prendre haleine; mais il y fut pris &

(1) Ce fait, attesté par un homme respectable & un Naturaliste qui n'est pas sans mérite, prouve que l'*Autour*, dont il parle, n'avoit été pris jeune, qu'il avoit été élevé dans cet état, avec des graines, & non avec de la viande, qu'il n'en connoissoit pas le goût, quoiqu'elle soit l'aliment ordinaire des oiseaux carnassiers. La nature avoit été corrigée dans cet animal, par l'éducation. Il lui restoit cependant toujours un sentiment intime de sa supériorité sur la volatille, dont il étoit devenu le compagnon. (*Note du Traducteur*).

porté à Anderson, qui le dessina vivant. On le mettoit dans une chambre fermée, & l'on renfermoit avec lui un Pigeon vivant. Le Hibou sautoit sur lui aussitôt qu'il l'apercevoit, lui arrachoit quelques plumes, l'ouvroit par-dessus l'échine jusqu'à ce qu'il eût trouvé le cœur qu'il dévorait, puis il en mangeoit les entrailles; enfin il en mangeoit la chair, mais ce n'étoit qu'après l'avoir plumé presque entièrement.

Les *Groenlandois* sont fort incommodés par des volées nombreuses de Corbeaux; ils sont beaucoup plus grands que ceux d'Europe; ils y causent des ravages énormes; ils dévorent jusqu'au cuir de leurs batelets; ils le mettent en pièces, lorsque pressés par la faim, ils ne trouvent point d'autre nourriture (1). Ils vivent ordinairement d'insectes de

(1) Ils rodent continuellement autour des huttes, où ils sont attirés par les intestins des Poissons, par les cadavres des Chiens marins qu'on y jette, &c. M. Eggede assure qu'on ne voit point de *Corneilles* au *Groenland*.

mer, ou de coquillages ; ils les enlèvent à une grande hauteur, les laissent tomber sur les rochers pour les briser, se précipitent ensuite sur leur proie & se régalaient du petit animal renfermé dans la coquille. Ces Corbeaux sont difficiles à tuer au vol ; on leur tend des lacets, où ils se prennent ; les Groenlandois font un grand usage de leurs plumes ; ils s'en servent pour mettre à leurs hameçons lorsqu'il n'ont pas de la chair de Baleine, qui est l'appât ordinaire qu'ils emploient à la pêche. Lorsqu'on les entend croasser, & qu'on les voit voler en désordre, on en conclut presque toujours sans se tromper, qu'on est prochainement menacé d'un ouragan de la partie du sud, & d'une tempête sur mer.

« Entre les insectes, selon M. *Eggede*,
 » le Moucheron est le plus considérable
 » au Groenland, & celui qui s'y trouve
 » en plus grande quantité. Dans les mois
 » de Juillet & d'Août, pendant lesquels
 » la chaleur est la plus forte, vers les

„ Golfes sur-tout, ils incommodent
 „ extrêmement les habitans par leur
 „ piquûre cuifante ; elle cause d'abord
 „ une tumeur. On a de la peine à se
 „ garantir de cet infecte pendant le
 „ temps calme. Il y a aussi des *Arai-*
 „ *gnées*, des *Bourdons* & des *Mouches* ;
 „ mais on n'y trouve ni *Serpens*, ni
 „ *Couleuvres*, ni *Crapauds*, ni *Gre-*
 „ *nouilles*, ni *Mouches - Bonites*, ni
 „ *Abeilles*, ni *Fourmis*, ni *Rats*, ni
 „ *Souris* & autres semblables animaux.

Description de l'Histoire Naturelle du
 Groenland, p. 47 (1).

(1) L'Auteur que je traduis n'a parlé nulle part, ni
 du Moucheron, ni des autres insectes dont M. Eggede
 parle. Je pense que le silence de l'Auteur Hollandois
 vient de ce que les Navigateurs de son pays n'ont pas
 fait des longs séjours dans les terres, & que pendant
 la belle saison, uniquement occupés de la pêche, ils
 ne se sont guère embarrassés de ce qui se passoit sur le
 continent. M. Eggede, au contraire, Évêque Mission-
 naire, a fait un séjour assez long sur le continent ; il
 y a même voyagé avec assez de fruit, & il a été à
 portée de s'instruire par lui-même d'une manière plus
 particulière de l'Histoire Naturelle d'un pays, dans
 lequel son zèle pour la propagation de l'évangile l'avoit

OISEAUX DE MER.

Autant les Oiseaux de Terre sont peu nombreux au Groenland, autant aussi ceux de Mer y sont multipliés & variés : les côtes de ce climat glacé, ainsi que celles du Spitsberg, en sont couvertes. Il est une sorte de ces oiseaux, dont le bec est mince & pointu ; il en est une autre sorte, dont ce membre est large, épais & obtus ; cette différence a suffi à quelques Naturalistes, pour ranger tous ces oiseaux en deux classes. Mais les pieds de ces oiseaux, le plumage, le cri, & même les habitudes ont tant de nuances différentes, qu'on feroit autorisé, ce semble aussi, à en faire autant de genres différens.

fait presque naturaliser avec sa famille. Il a eu d'ailleurs un très-grand avantage sur les autres Voyageurs ; il avoit acquis une connoissance assez exacte de l'idiôme *Groenlandois* pour se faire entendre des Naturels auxquels il prêchoit la Religion, & pour les entendre parfaitement eux-mêmes. Cet homme respectable mérite une confiance entière, relativement à tout ce qu'il raconte pour avoir vu & observé. (*Note du Traducteur*).

M. de *Buffon* a adopté une division plus naturelle ; il distingue tous ces Oiseaux de Mer en deux familles ; celle des *Goelans* & des *Mouettes* (1). Les plus grandes espèces de ces oiseaux , sont comprises sous la dénomination générale de GOELAN , & les plus petites , sous celle de *Mouettes*. Tous ces oiseaux , *Goelans* & *Mouettes* , sont également voraces & criards ; ce sont , dit M. de *Buffon* , les *Vautours de la Mer*.

Crantz entre d'abord dans des détails sur le soin que la Nature a pris de pourvoir les Oiseaux de Mer de tout ce qui leur est nécessaire tant pour voler contre le vent , que pour nager , plonger , marcher sur l'eau , &c. , afin de pouvoir s'y saisir avec plus de facilité , de tout ce qui est propre à les nourrir & à les multiplier.

Il divise ces oiseaux en trois classes ;

(1) Histoire Naturelle des Oiseaux , Tome XVI, p. 168, édit. in-12, de l'Imprimerie Royale, 1781.

il range dans la première, toutes les espèces de *Canards* & d'*Oies* ; dans la seconde, les *Goelans*, & dans la troisième, les *Mouettes*.

« On voit au Groenland, l'*Oie grise*,
 » de la famille des *Canards* : elle a
 » les ailes courtes, le bec large &
 » dentelé. Cette Oie est beaucoup plus
 » connue dans les climats chauds,
 » qu'ici. Elles arrivent au Groenland,
 » au commencement de l'été ; &
 » viennent probablement de l'Amé-
 » rique Méridionale, pour faire leur
 » ponte ; elles repartent au commen-
 » cement de l'hiver (1). » Selon cet
 Auteur, cette Oie n'est, au Groen-
 land, que de passage. Il est tout aussi
 probable que les Oies sauvages partent
 des Contrées méridionales de l'Europe
 pour se rendre au Groenland. Le trajet
 qu'elles ont à faire, n'est pas plus long
 que celui de l'Amérique Méridionale au
 même rendez-vous.

(1) *Crantz*, Hist. of *Groenland*. Vol. I, p. 80.

On trouve aussi dans les Mers du Groenland, le *Faisan de Mer* ; il est plus petit que le Canard ordinaire ; il est gris, mais le dessous du ventre est blanc.

On y voit un oiseau noir, d'une rare beauté ; il ressemble beaucoup à la *Poule d'Eau* ; mais il a le bec plus large. Les Groenlandois le nomment *Tornauviatsue*. Il est tacheté de blanc sur tout le corps, & rayé de rouge sur la tête. M. *Eggede* n'en parle pas dans son Dictionnaire du Groenland, ce qui porte à croire que cet oiseau n'est pas connu en Norvège.

On trouve au Groenland, des *Canards sauvages*, des *Kirmeewen* & des *Mall-muken* ; ceux-ci ne sont point élevés sur leurs pieds, ils rasent la terre en marchant ; le *Bourguemaître*, le *Conseiller*, le *Kute-Gef*, le *Perroquet*, le *Lumb*, le *Pigeon-Plongeon*, la *Cane de Mer* & le *Stercoraire*, ont une contenance fière & marchent la tête haute. Ceux-ci ne mouillent pas leurs plumes

en nageant ; ils sont tous voraces (1). On peut les distinguer à leur vol. L'oiseau appelé *Duif*, a le vol de la Perdrix ; le *Lumb* & la *Cane*, celui de l'*Hirondelle* ; le *Mallemuk*, le *Conseiller* & le *Stercoraire*, volent comme les *Mouettes*, & le *Bourguemaître*, comme la *Cigogne*. Le *Bourguemaître*, le *Conseiller*, le *Stercoraire*, le *Kunte-Gef* & le *Mallemuk*, sont les Goelans , proprement dits *voraces* ou *carnivores*.

La chair de tous ces oiseaux carnivores est la moins bonne à manger ; & si la faim contraignoit les Navigateurs à en faire usage , il faudroit , avant tout , suspendre ces oiseaux à l'air , pour leur faire dégorger l'huile de Poisson , dont ils sont comme imbibés. Les *Duiven*,

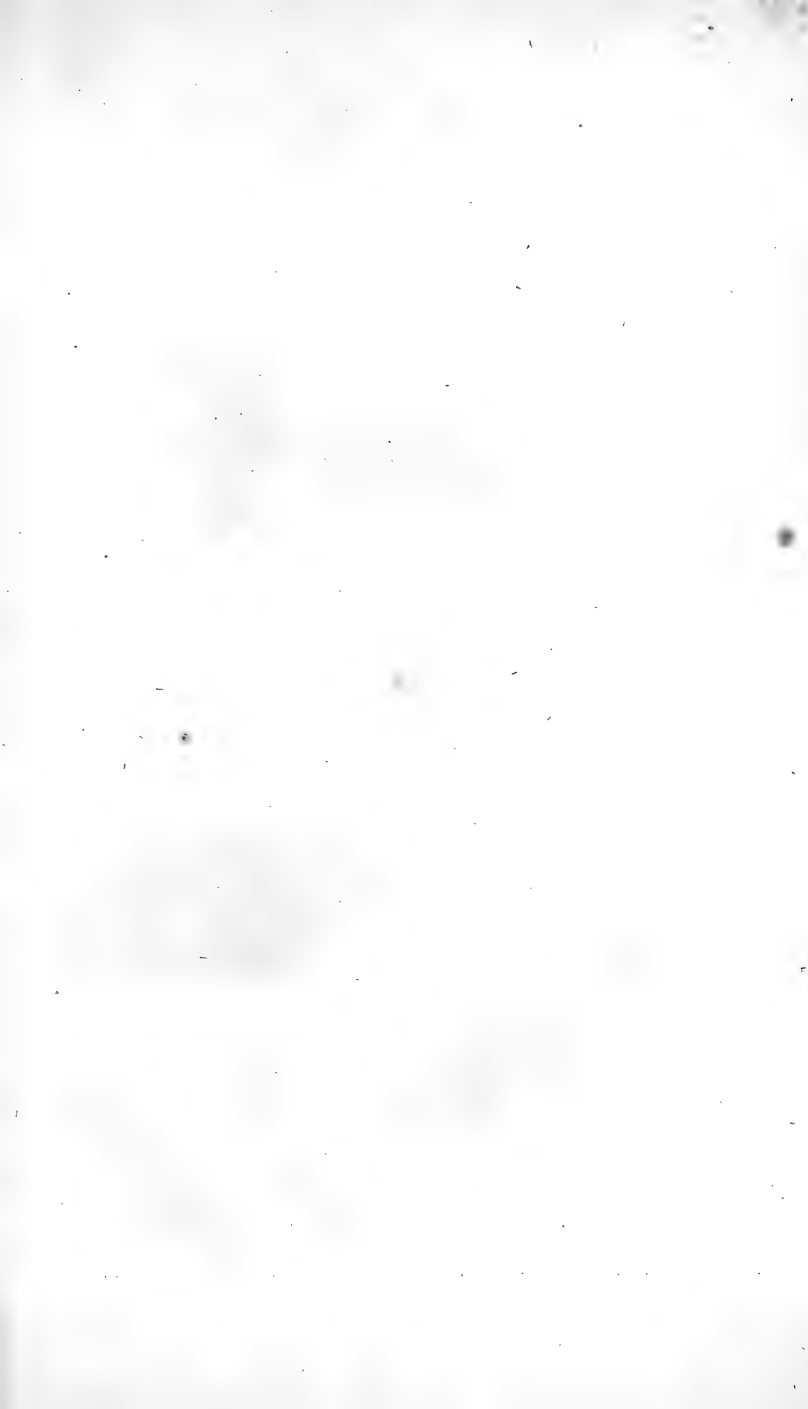
(1) *Burgemeester* , *Raadsheer* , *Strontjager* , *Kutte-Gef* , *Papeguay* , *Lumb* , *Duifduiker* , *Rotgans*. Tels sont les noms que les Hollandois ont donnés à ces divers oiseaux de mer. Il y en a quelques - uns qui ne peuvent pas être traduits en français. « Les Hollandois , » dit M. de Buffon , ont cherché à distinguer les *Goe-* » *lans* & les *Mouettes* par des noms *significatifs* ou *imi-* » *tatifs* , page 209 ».

les *Papeguay*, les *Roode-Ganzen* (1), (les *Pigeons*, les *Perroquets* & les *Canes de Mer*) sont moins rebutans, & on les mange avec moins de dégoût.

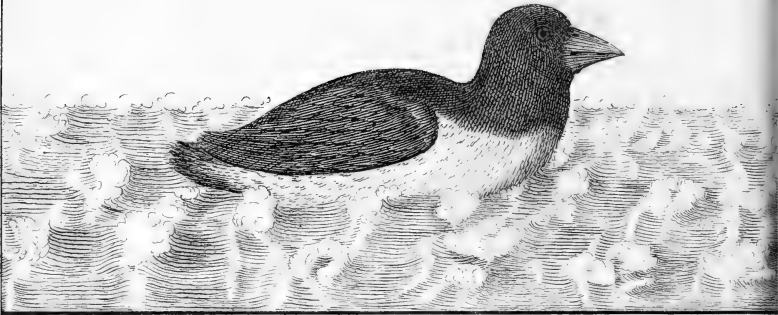
Tous ces oiseaux, à l'exception du *Kirmeuw*, du *Strontjager* & du *Canard sauvage*, font leurs nids dans les fentes des rochers & sur les cîmes les plus élevées, pour mettre les œufs & les petits à l'abri de la voracité des Ours & des Renards; mais quelques-uns d'entre eux posent leurs nids bien plus haut que d'autres. Ces bandes d'oiseaux sont si nombreuses, qu'au mois de Juin, sur-tout, lorsqu'ils prennent l'essor avec toute leur famille, ils obscurcissent l'air; on les prendroit pour un épais nuage chargé de pluie. Ils font un bruit effroyable par leurs cris discordans.

Les *Kirmeuven*, les *Bergeneenden* & les *Strontjager*, font leurs nids dans

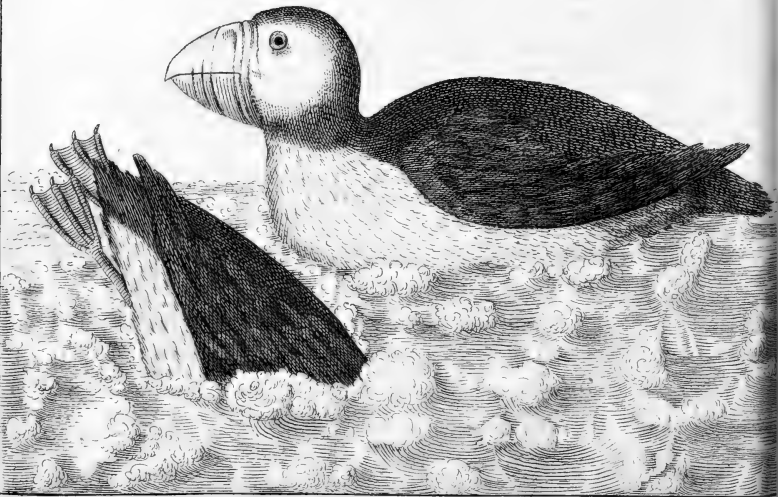
(1) LES CRAVANTS. Il ne faut pas les confondre avec les *Bernaches*. Voyez Hist. Natur. des Oiseaux, par M. de Buffon, page 128.



PLONGEONS



PERROQUET



des petites Isles désertes, inaccessibles aux Renards; mais ils ne les mettent pas, par ce moyen, à l'abri de la voracité des Ours qui nagent facilement, & se portent, sans peine, d'une Isle à l'autre. Le *Bergeend* fait son nid sur la mousse; il le garnit des plumes qu'il s'arrache sous le ventre; le *Kirkmeuw* & le *Rotganzen*, le font tout simplement sur la mousse (1).

(1) Il me paroît superflu de donner ici la description particulière de ces différens oiseaux de mer. L'Auteur que je traduis, n'en dit rien que M. de Buffon n'ait dit avec autant de sagacité, d'exactitude & d'élégance, que de précision. Le Naturaliste françois a même corrigé en plus d'un endroit, les descriptions inexactes de la plupart des Navigateurs. M. de Buffon entre dans des détails précieux pour les Naturalistes, & curieux pour le Lecteur ordinaire. Je ne fais pas difficulté de renvoyer les uns & les autres à l'*Histoire Naturelle des oiseaux de mer*, que cet homme, célèbre par ses connoissances, par son érudition & par la pureté de son style, nous a laissée. Il y auroit de la témérité même d'essayer après lui, de retoucher à des objets sur lesquels il n'a rien laissé à désirer.

Voyez HISTOIRE NATURELLE DES GOELANDS & des MOUETTES, depuis la page 168, jusqu'à la page 253, édition déjà citée, Tome XVI des Oiseaux,

364 HISTOIRE DES PÊCHES

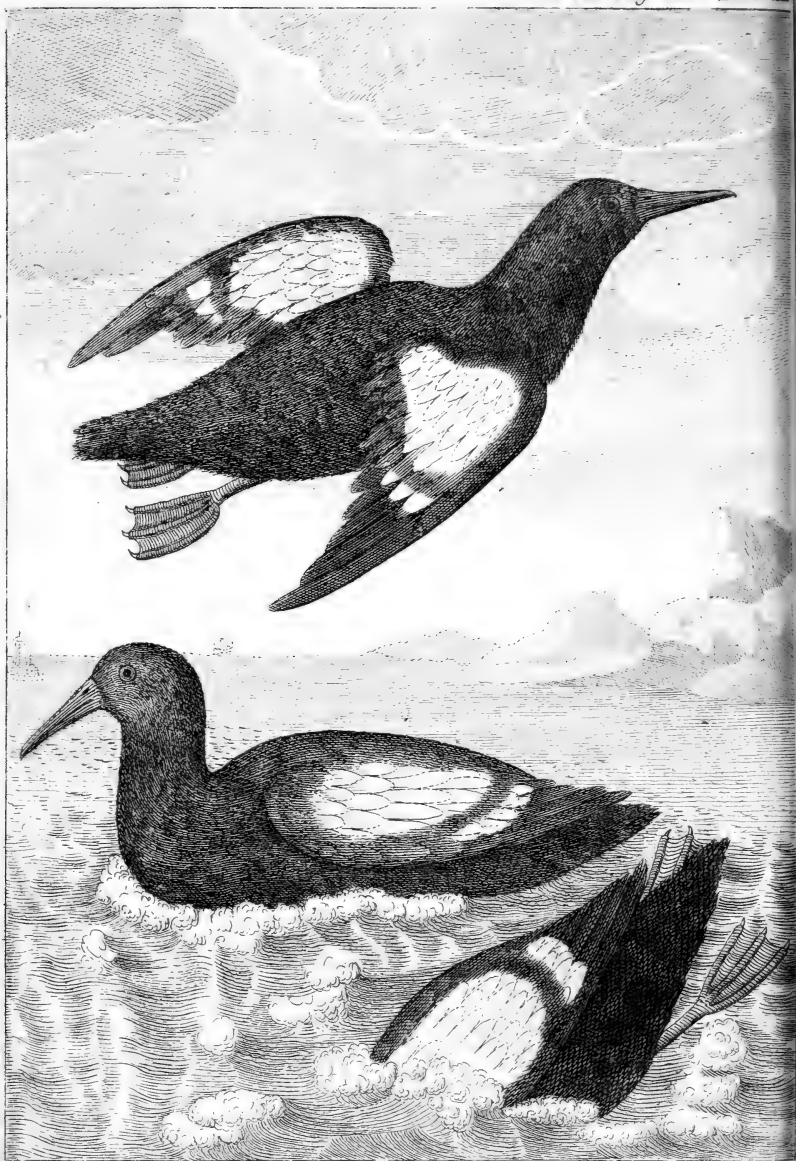
On trouve aussi des *Mouettes* de différentes espèces au *Groenland*. L'espèce nommée par les Hollandois, *Rotges*, ou *Rottetettjes*, à cause du son de leur cri ordinaire, *rotet*, *tet*, *tec*, est une sorte de *Plongeon de Mer*. Cet oiseau a le bec plus ou moins courbe, mais court & un peu noirâtre. Il a les pieds palmés, mais seulement trois doigts ; la membrane qui les joint ensemble est noire ; ils sont noirs de plumage &

& 29 de tout l'Ouvrage. On y verra la description du *Mallemuk* (*Bourguemaître*) sous la dénomination du *Goeland varié* ou *Grifard*, page 208.

Le *Goeland*, nommé par les Hollandois *Raadsheer*, nous paroît être celui que M. de Buffon décrit sous la dénomination de *Goeland à manteau gris*, p. 187.

Le *Goeland*, nommé par les Hollandois *Janvangent*, sans donner raison de cette étymologie, est évidemment le même que celui que M. de Buffon nomme le *Goeland brun*. C'est celui, dit le Naturaliste françois, qu'on est convenu de rapporter à l'oiseau *Cataraïste d'Aristote*, pages 113 & 174. « L'Auteur Hollandois assure que cet » oiseau vorace ressemble assez à la *Cigogne* ; il paroît » craindre la glace, car dès qu'il en trouve une trop » grande quantité, il recule & revient sur ses pas ». *N'est-ce pas plutôt parce qu'il ne peut pas y trouver du Poisson ?* (*Note du Traducteur*).





PLONGEONS

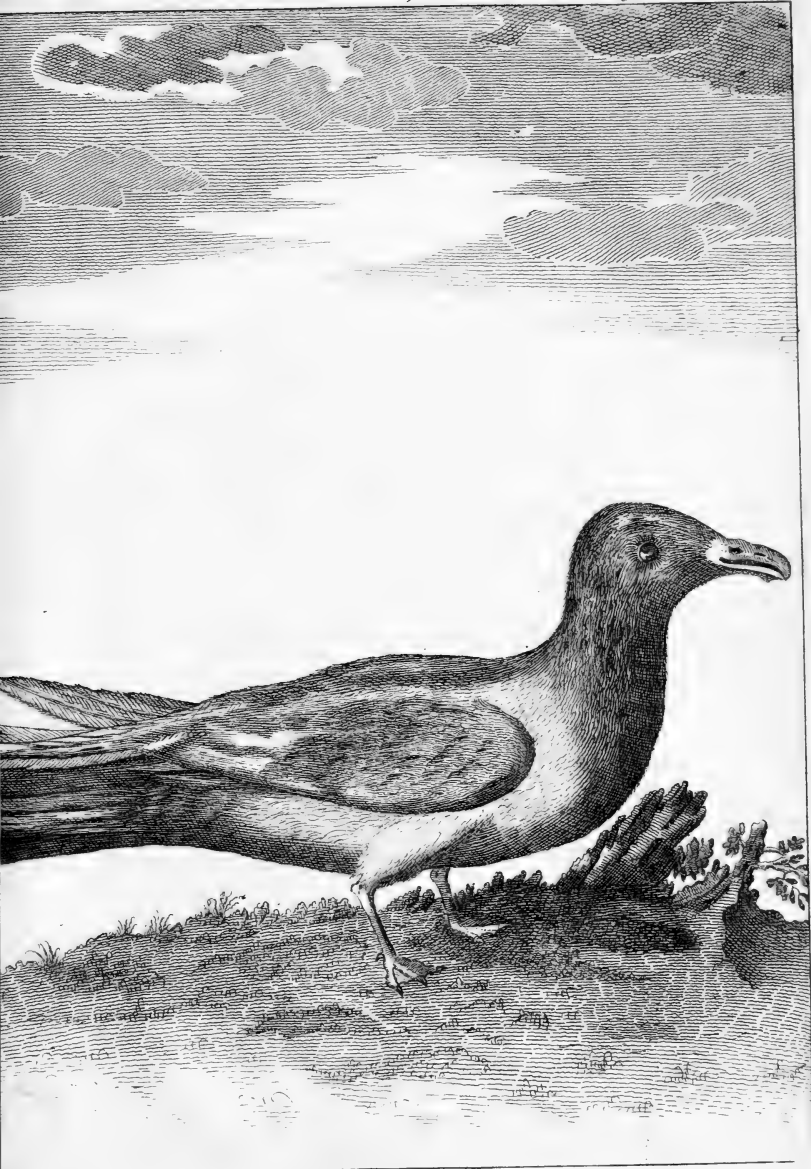
très-ramassés ; cependant ils ont toujours le ventre blanc ; quelques - uns d'entre eux ont les ailes tachetées ; ils ont beaucoup de rapport avec les *Hirondelles* , mais ils sont plus grands ; ils sont même plus gros que les *Sansonnets*. Le son de leur cri est plus clair & plus aigu que celui des autres oiseaux. Ils nichent dans les trous des rochers , & se nourrissent de Vers & de *Chevêtres* ; ils sont bons à manger ; ils ont beaucoup de chair & sont ordinairement gras.

Anderson dit avoir été assez heureux , pour recevoir , en 1733 , un *Mallemuk* vivant ; il lui fut apporté par un navire pêcheur revenant du *Détroit de Davis*. Il rend un compte très-détaillé de la dissection qu'il en fit , après l'avoir conservé chez lui , vivant , pendant quelque temps. Voici comme il s'exprime lui-même , à ce sujet. « Je le laissai vivre » quelque temps dans ma basse-cour , » pour observer son naturel ; enfin je » le fis étrangler , pour connoître sa

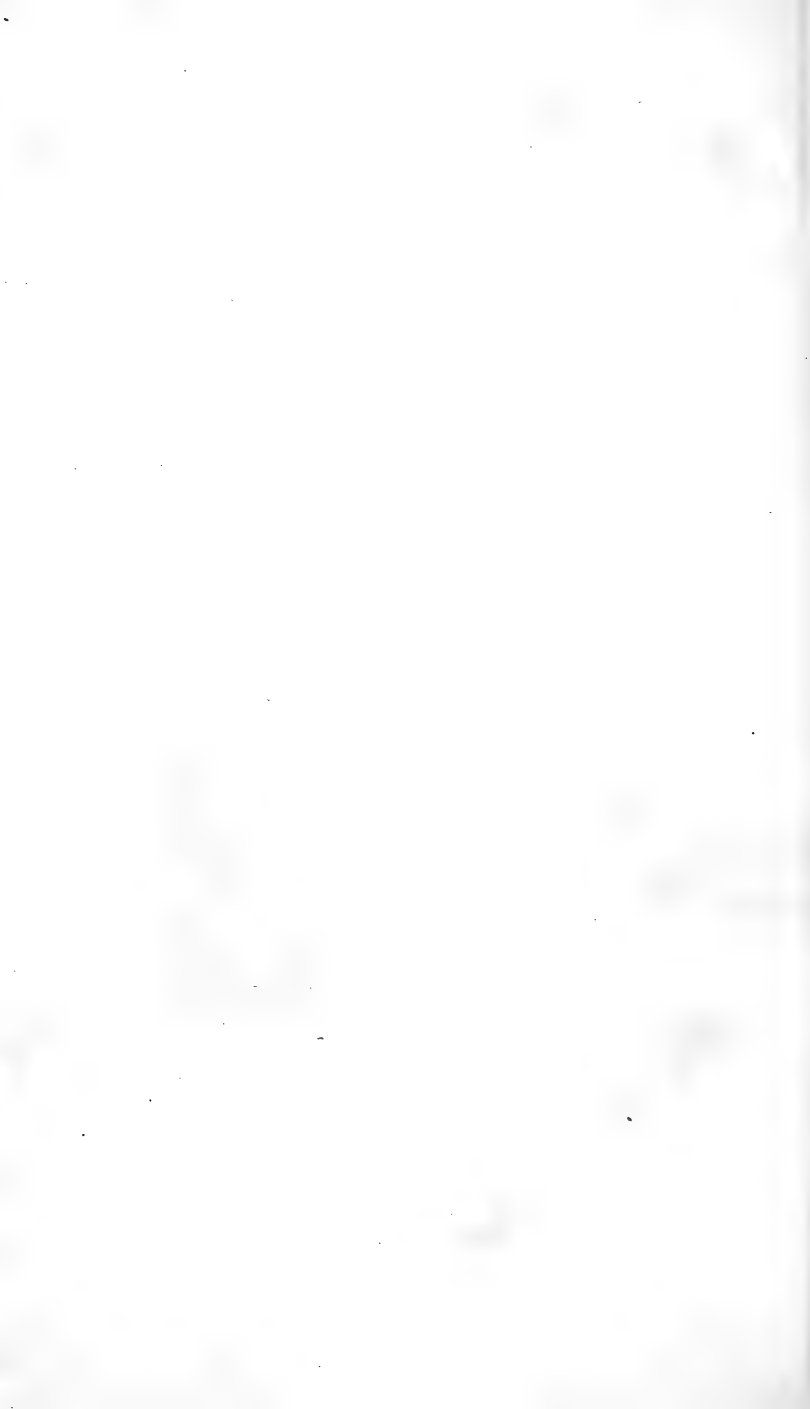
» conformation en l'ouvrant & en le
 » difféquant.

» Cet oiseau paroît d'une comple-
 » xion forte ; les climats rudes & les
 » terres incultes & montagneuses qu'il
 » habite , l'exigent. Il se fait à toute
 » sorte de climats , & toute sorte de
 » nourriture lui est bonne. Il étoit
 » jeune , & certainement il auroit en-
 » core beaucoup grandi chez moi , si
 » ma curiosité de connoître parfaitement
 » la disposition de ses organes , la struc-
 » ture de ses membres & la nature de
 » ses fibres , ne m'avoit déterminé à en
 » faire l'anatomie.

» Cet animal étoit très-goulu , &
 » dévorait tout ce qu'on lui jetoit ,
 » principalement le Poisson & la viande
 » crue. Il en avaloit de gros morceaux ,
 » & bientôt après , il se vidoit de ses
 » excréments qui , comme ceux de tous
 » les oiseaux , étoient liquides. Il n'en
 » avoit , après cette fonction animale ,
 » que meilleur appétit. Il se jetoit har-
 » diment sur des petits quadrupèdes ,



MALLEMUK



„ comme sur les Rats ; quelquefois
„ même sur les Chats. Il prenoit un
„ plaisir singulier à mordre la queue
„ d'un Chât ; lorsqu'il en tenoit un ,
„ ce pauvre animal jetoit des cris
„ effroyables tant le *Mallemuk* le pin-
„ çoit avec force. Tous les animaux
„ de cette espèce le fuyoient soigneu-
„ sement. Il n'avoit du respect que
„ pour l'Homme , sans cependant le
„ fuir ; il étoit même très-familier avec
„ tous ceux qui lui donnoient habi-
„ tuellement à manger. Je le donnai
„ pendant quelques jours à un Peintre ,
„ pour le peindre vivant d'après nature.
„ Lorsqu'on me l'eut rapporté , il se
„ mit à courir vers mon cocher , qui
„ ordinairement lui donnoit de bons
„ morceaux ; il paroissoit se réjouir
„ d'avoir retrouvé un ami auquel il
„ avoit tant d'obligation pour le soin
„ qu'il avoit pris de lui. On remarqua ,
„ pendant son séjour chez le Peintre ,
„ qu'il ne mangeoit que peu ; & qu'il
„ étoit constamment triste & plaintif.

» Lorsqu'on le menaçoit , ou qu'on lui
 » faisoit peur , particulièrement avec
 » un mouchoir blanc , il se mettoit
 » à crier , & pouffoit des cris très-
 » aigus ».

On peut voir le reste de cette description , aussi curieuse pour les Naturalistes qu'elle est exacte , dans *Anderson* lui-même ; Histoire Naturelle d'*Islande* & du *Groenland* , Tome II , p. 67.

M. de *Buffon* n'en rapporte qu'un très-petit extrait dans une note à la p. 206 de l'Édition déjà citée (1).

(1) Je me permets de remarquer que M. de *Buffon* dit que *Anderson* reçut ce *Mallermuk* du *Groenland* : on a vu que ce n'est pas de-là , mais bien du *Détroit de Davis* que le Naturaliste Danois reçut cet animal , qui paroît différer essentiellement des autres *Goelands* , quoique de la même famille. M. de *Buffon* & les Naturalistes qu'il cite dans ses savantes Notes , conviennent que la diversité des climats peuvent & doivent occasionner des différences essentielles entre les oiseaux , ou même les animaux du même genre. Aussi le *Mallermuk* que M. *Anderson* a fait peindre , & dont il a donné la figure ci-jointe , diffère-t-il beaucoup des autres *Mallermuks* dessinés & peints sous la direction de M. de *Buffon*. Il est aisé de s'en convaincre en rapprochant la planche de celui-ci , des planches de M. de *Buffon*.

Quoique

Quoique le *Lomb*, ou le *Lumb* ait beaucoup de ressemblance avec le *Perroquet-Plongeur* du Groenland, il en

Malle-Muk, selon M. Anderson, est composé de deux mots allemands, & j'ajoute *Hollandois*, qui signifient *mauvaise*, ou *sotte bête*. *Martens* en donne une étymologie différente avec tous les Naturalistes, ses Compatriotes. Il le dérive aussi de ces deux mots, mais il les interprète différemment; *mal*, veut dire en *Hollandois*, *mauvais*, *méchant*, & *Muk* ou *Mugh*, veut dire *Cousin* ou *Moucheron*. Comme il n'y a pas de petit animal plus mauvais & plus incommode que le *Moucheron*, dit généralement *Cousin*, & que le *Malle-Muck* est, de tout les oiseaux, le plus âpre à la curée & le plus *incommode*, même le plus difficile à chasser, lorsqu'il s'est cramponné sur une Baleine qu'on dépèce, il est nommé *Malle-Muck* pour cette raison; & il paroît d'autant mieux fondé dans l'étymologie qu'il en donne, que lors du dépècement d'une Baleine, les *Malle-Muks* s'y jettent par troupes & à peu-près comme un essaim de *Mouchérons* ou de *Cousins*, dont, pendant le temps chaud, il est difficile de se garantir, à la campagne sur-tout. L'étymologie d'*Anderson* paroît préférable à celle de M. de Buffon; je pense que celle de *Martens* est plus naturelle; du moins elle rend infiniment mieux la propriété particulière du *Malle-Muck*, qui est d'être *méchant*, & non *stupide*. Elle est d'ailleurs bien plus analogue à la langue hollandoise. Voyez la note *T*, à la page 205 de l'Ouvrage de M. de Buffon, déjà cité. (*Note du Traducteur*).

diffère cependant essentiellement , & forme , sans doute , une espèce particulière de la famille des *Plongeurs*.

Le *Perroquet-Plongeur* est muni d'un bec qui lui est particulier , & qui le distingue aussi particulièrement des autres *Plongeurs* & de toute autre espèce d'oiseau.

Les *Canards de Montagne* , qui sont les *Canards Sauvages* du Groenland , ressemblent parfaitement en tout , à ceux de nos Contrées. Ils semblent appartenir à la famille des Oies sauvages avec lesquelles il ont beaucoup de traits de ressemblance , sur-tout par leur *bec*. Ils font leurs nids dans les petites Isles basses ; ils volent en grandes bandes ; ils sont très-multipliés au *Groenland* ; les Matelots Hollandois en recherchent les œufs avec soin , & en font un de leurs mets les plus délicats. La chair en est belle & bonne ; mais la graisse a trop le goût de l'huile de Poisson ; on la rejette pour cette raison.

M. *Eggede* , dans sa Description du

Groenland, déjà cité, p. 70 & suivantes, assure qu'il y a trois espèces de Canards au *Groenland*. La première est celle dont les individus ont le *bec large*, comme nos Canards domestiques. La seconde espèce est moins grosse, & a le bec long & pointu ; les individus de celle-ci se tiennent communément dans les Golfes. La troisième espèce est appelée *Stok-Ander*, en Suédois, & en *Hollande*, *Stok-End* (*Canard-de-Bâton*) ; ceux-ci sont plus grands que ceux de la première espèce. Ce Canard, ou plutôt cette *Oie*, est la *Bernache*, ou le *Rot-Gans* des Hollandois. M. *Eggede* semble adopter la Fable qui a trompé même les plus habiles Naturalistes des siècles derniers. On a prétendu que « ce merveilleux » oiseau n'*engendrait* ni n'étoit engendré ; mais qu'il s'engendrait dans la » mer, d'une *matière glaireuse*, qui » s'attache à de vieux morceaux de » bois, flottans depuis long-temps, sur » lesquels il se forme premièrement » une espèce de Moule ou Coquillage,

„ dans lequel il se forme aussi un *Ver*
 „ qui , avec le temps , prend la figure
 „ d'un oiseau , & sort enfin de la co-
 „ quille , comme les autres petits oiseaux
 „ sortent de l'œuf. EGGEDE , pag. 70 ,
 „ 71 , &c. » Voyez sur-tout la note :
 il y rapporte l'opinion du Père *Kirker*,
 sur cette génération extraordinaire. Il
 la refuse avec raison ; mais , lui-même ,
 résout-il ce problème de la nature , d'une
 manière plus satisfaisante ? C'est ce qu'on
 ne peut pas dire. Tout Naturaliste de
 bon sens , dira que rapporter une fable
 telle que celle-ci , c'est , sans doute , en
 avoir démontré la fausseté.

M. de Buffon se moque , avec raison ,
 de l'espèce d'authenticité que nombre
 de Naturalistes semblent avoir donnée
 à un prodige qui dérogeroit à toutes
 les loix de la Nature , sur-tout à la loi
 fondamentale , celle de la Génération.
 Aussi le Comte MAIER , dans un Traité ,
 qui n'est au jugement de M. de Buffon ,
 qu'un tissu d'*absurdités* , & de *puérités* ,
 s'attache-t-il à prouver la possibilité de

la génération prodigieuse des *Bernaches*, par l'existence des *Loups-Garoux* & par celle des *Sorciers* ; il la fait dériver d'une influence immédiate des Astres. M. de Buffon n'excuse l'irrévérence du Chapitre VI, de cet Auteur, que par sa grande simplicité. M. Maier dit :
 „ *Quod finis proprius hujus volucris*
 „ *generationis sit , ut referat duplici sua*
 „ *natura , vegetabili & animali*, CHRIS-
 „ TUM DEUM & HOMINEM, qui quo-
 „ *que sine patre & matre , ut illa existit.*
 „ Note A, à la p. 142 de l'Édit. citée ».

Affimiler la génération de la *Bernache*, à celle du *Verbe incarné*, feroit certainement une impiété monstrueuse, si ce n'étoit une démence complète.

Je renvoie le Lecteur, au Chapitre dans lequel M. de Buffon donne l'Histoire Naturelle de la *Bernache*. C'est aux Hollandois qu'on a l'obligation de la découverte des nids de *Bernache*. Les Matelots Hollandois mangent les œufs de cet oiseau ; ils les disent d'un excellent goût.

On remarque dans la nombreuse famille des *Petrels*, ceux qu'on nomme *Petrels Puffins*, & entre ceux de ce dernier genre, l'*Oiseau de Tempête* (*Storm-Vink*). Les Navigateurs le désignent sous la dénomination de *Rotje*. Cet oiseau n'est pas plus grand qu'un *Pinçon*. Il vient faire sa ponte au *Spitsberg* & au *Groenland* (1).

Voilà, à peu-près, les diverses sortes d'Oiseaux que les Navigateurs ont trouvé au *Spitsberg*; on trouve aussi les mêmes espèces au *Groenland*, mais elles y sont connues sous d'autres dénominations.

Tous ces Oiseaux ne paroissent au *Spitsberg* & au *Groenland*, qu'après les grands froids; ils n'arrivent même que lorsque le soleil a gagné le dessus de l'horizon; ils repartent aussitôt que cet astre a disparu, parce qu'alors, le froid est plus vif & que les nuits sont plus longues. Chaque espèce se donne un

(1) Voyez l'Histoire Naturelle des PETRELS, par M. de BUFFON; ouvrage cité, page 477.

rendez-vous particulier, pour point de départ; elles partent toutes par bandes, mais les individus de l'une ne se mêlent pas avec ceux d'une autre : ces Oiseaux se rendent dans des climats moins froids, où la majeure partie va faire sa ponte.

Les *Groenlandois* mangent de la plupart de ces Oiseaux : beaucoup d'entre eux se prennent aux hameçons, disposés de façon que l'appât soit aperçu & puisse être facilement avalé. On en tue beaucoup à coups de bâton ; on en abat souvent avec l'arc. Les *Groenlandois* recherchent avec avidité les œufs de ceux qui font leur nid chez eux : ils assurent que ces Oiseaux étoient bien plus nombreux dans l'ancien temps, quoiqu'ils se multiplient encore d'une manière étonnante ; à les en croire, ils ont quelques autres fortes d'Oiseaux que les Européens ne connoissent pas.

Puisse cet Ouvrage répondre aux vœux

376 HISTOIRE DES PÊCHES, &c.

véritablement patriotiques du Gouvernement, par ordre duquel j'en ai entrepris !
Puissé-je moi-même avoir contribué, en me chargeant de cette tâche difficile, au développement d'une nouvelle source de Commerce pour ma Patrie, & conséquemment à la prospérité publique & au bonheur de mes Concitoyens !

Fin du troisième & dernier Volume.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAP. XXXIII. <i>Etat actuel du Groenland.</i>	Page 1
CHAP. XXXIV. <i>Voyage remarquable de quelques Pêcheurs Hollandois au Groenland, dangers courus par ces hardis Navigateurs, naufrages & moyens employés par quelques-uns pour se sauver.</i>	26
CHAP. XXXV. <i>Du Spitsberg.</i>	79
CHAP. XXXVI. <i>De la Nouvelle Zemble.</i>	123
CHAP. XXXVII. <i>Des Isles-aux-Ours & de Jean Mayen.</i>	179
CHAP. XXXVIII. <i>Du Détroit de Davis.</i>	189
CHAP. XXXIX. <i>Balance générale des Profits & Pertes de la pêche au Détroit de Davis, depuis 1719, jusqu'en 1778, inclusive-ment.</i>	206
CHAP. XL. <i>Des différentes sortes de terres & de pierres.</i>	223

378 TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XLI. <i>Des plantes de terre & de mer.</i>	Page 279
CHAP. XLII. <i>Des Quadrupèdes.</i>	321
CHAP. XLIII. <i>Des Oiseaux.</i>	343

Fin de la Table.

